

MAX DU VEUZIT

L'amour relève le gant



BeQ

Max du Veuzit

L'amour relève le gant

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 324 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milex

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

L'amour relève le gant

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1954.

I

Chantal eut obscurément conscience qu'il y avait quelqu'un dans sa chambre et instantanément elle se dressa sur son lit.

Elle vit Nadine qui s'avavançait dans l'ombre, apportant le petit déjeuner sur un plateau.

– Le courrier est-il arrivé, Nadine ?

– Oui, mademoiselle, mais pas encore de lettre, ce matin, pour vous.

Les mains de Chantal se crispèrent sur le drap.

La vieille servante posa le plateau sur la table de chevet et d'un air affairé se dirigea vers la fenêtre.

Tandis qu'elle tirait les doubles rideaux de satin, elle dit :

– Un retard ne veut rien dire, mademoiselle. Je me souviens quand Monsieur avait fait son voyage en Amérique, Madame était inquiète

comme vous et, cependant...

Comme Nadine faisait tourner l'espagnolette, instinctivement Chantal s'enfouit dans son lit. Un flot de lumière vint éblouir la jeune fille.

– Pas de lettre depuis huit jours... répétait-elle avec indignation.

La vieille bonne accomplissait son service comme un rite. Maintenant elle s'approchait du lit, ramassait en bougonnant les magazines qui traînaient sur le tapis.

– Vous avez encore lu jusqu'à quelle heure ?

– Pas très tard, minuit, peut-être, mais, à deux heures, je ne pouvais plus dormir.

– Quel malheur ! grondait la vieille. Allez, soulevez-vous.

Elle redressait les oreillers, tandis que la jeune fille se tirait à nouveau du lit.

– Oh ! je me vengerai, tu sais.

– On dit ça...

Nadine posa le plateau sur le bord du lit.

– Tu me mets trop de pain, je te le dis tous les

jours.

– Il faut manger, vous n’allez pas dépérir... parce que votre amoureux ne vous écrit pas ? Regardez-vous dans une glace. Vous croyez que ce cerne autour des yeux vous rend plus belle ?

– Est-ce ma faute, si je ne dors plus ?

– Buvez votre thé avant qu’il refroidisse.

Chantal secoua sa chevelure blonde que le soleil venait pailleter d’or.

– Je ne l’ai jamais aimé, je crois, mais, maintenant, je le hais.

– Ne dites pas cela, s’offusqua la bonne femme. Sait-on pourquoi il n’a pas écrit ? Peut-être en est-il empêché.

– Tu crois encore que Londres est au bout du monde. Londres n’est qu’à une heure de Paris, ma pauvre vieille.

Nadine contemplait la jeune fille comme elle eût regardé une idole. Ne l’avait-elle pas vue naître ? Malgré la fatigue d’une nuit d’insomnie succédant à six autres nuits blanches, malgré cette lassitude, Chantal était encore pour elle la

filles la plus belle et la plus désirable qu'il se puisse imaginer.

« Certes, pensait-elle, M. Lucien ne l'avait jamais vue ainsi dans le négligé du réveil, la chemise de soie largement échancrée sur l'ombre de sa gorge, mais était-il possible qu'il délaissât cette jeune fille au visage d'une pureté antique que des grands yeux noirs rendaient si vivant : une jeune fille si merveilleuse qui s'appelait Chantal Angeville ? »

D'un geste machinal, Chantal trempa une tartine dans le thé.

– Papa est parti à l'usine ?

– Il a craint de vous réveiller... il est parti sans bruit.

– Prépare mon tailleur gris.

La vieille servante voulut encore tenter de consoler la jeune fille.

– Les jeunes gens ne sont pas raisonnables, mais tout peut toujours s'arranger.

– Évidemment, tout peut toujours s'arranger, mais rarement comme on le désire. Ah ! si j'étais

cousette ou marchande de fleurs, ce serait simple... Mais je suis Chantal Angeville, et toutes les cousettes et toutes les petites marchandes de fleurs envient les Chantal Angeville.

Un sanglot souleva la poitrine juvénile.

La jeune fille repoussa le plateau et, se retournant brusquement, s'effondra, le visage dans son oreiller.

Impuissante, la vieille nourrice recula jusqu'à la porte. Elle savait qu'en ce point de la crise il ne fallait pas essayer de consoler Chantal.

– Je ne veux pas de ta pitié, lui avait-elle dit une fois.

Avec peine, Nadine contempla encore cette chevelure que secouaient les sanglots et allait sortir quand Chantal se redressa :

– Je ne serai pas bafouée plus longtemps, Nadine ! Il verra, ce goujat, si j'attends son bon vouloir. Je veux me venger et me marier, tout de suite, avec n'importe qui, mais je ne serai pas humiliée par lui.

– Mademoiselle Chantal !

– Toi, va préparer mon tailleur.

La vieille servante battit en retraite.

Chantal sauta du lit et passa dans la salle de bains. Quand elle en revint, un quart d’heure plus tard, drapée dans sa robe de chambre, le visage détendu par le bain, elle s’approcha de sa psyché et se mira.

« Le monstre ! » murmura-t-elle en passant le bout effilé de ses doigts sur le cerne de ses yeux, ce cerne qui lui faisait peut-être un visage plus troublant, plus pathétique, ajoutait encore à sa beauté.

« Lucien, ajouta-t-elle, vous comprendrez, mais un peu tard, que ce n’est pas impunément que l’on humilie Chantal Angeville. »

Elle accorda encore un dernier regard à son visage dans le miroir et elle retira son peignoir pour s’habiller. À cet instant, elle vit la photo de Lucien posée sur son secrétaire. Une grande photo avec des jeux de lumière et signée d’un portraitiste en renom.

Le premier mouvement de la jeune fille fut

d'ôter cette image de sa présence, mais un jugement s'imposa à son esprit pour justifier cette exécution.

« Est-ce que j'aimais Lucien quand j'ai enfermé sa photo dans ce cadre de cuir ? Un peu bellâtre, un cou appelé à s'épaissir et une petite lèvre mince, mordante... Comment ai-je pu aimer ce garçon ? Son regard est sans intelligence... »

– Tu penses trop, lui ont dit un jour ses amis. Ne serait-ce pas tout simplement de la bêtise ?

Avec quelle fatuité la présentait-il :

– Mademoiselle Chantal Angeville, ma fiancée. Mon beau-père est industriel, les tours Angeville, les fraiseuses Angeville.

À croire qu'il allait épouser une machine-outil.

Elle lui avait dit une fois :

– À vous entendre, Lucien, ne croirait-on pas que notre mariage sera celui d'une bouteille de champagne et d'un tour ?

Il avait ri, l'imbécile.

Un pli de dédain marqua les lèvres de Chantal.

« Ce qu'il faudra, c'est que nul n'ignore que c'est moi qui ai rompu. Je dirai :

« – J'ai cru l'aimer, je me trompais. N'était-il pas préférable de rompre avant ? Je lui apporte le bonheur, à ce pauvre garçon, en lui rendant la liberté.

« On me jugera cruelle, mais intelligente. Or, il n'y a que la bêtise qui ne se pardonne pas. »

Elle prit le cadre. Lentement, elle en ôta la photo et la rangea dans un tiroir.

« Je la lui rendrai avec sa bague, mais il faudra que je fasse vite, je ne veux pas qu'il me devance. »

Un peu plus tard, la jeune fille se posa une question en s'étonnant qu'elle ne fût pas encore venue à son esprit depuis une semaine qu'elle souffrait.

« Qu'est-il allé faire à Londres ? Vendre le champagne paternel ? »

Elle eut un geste d'indifférent dédain.

Elle constatait, avec un plaisir qui lui faisait mal, la sécheresse de son cœur. L'affaire était

classée maintenant pour elle, sa décision prise.

Déjà elle se disait : « Qui ?... qui peut épouser Chantal Angeville, des machines-outils Angeville ? comme disait Lucien. Cinq hectares d'usines à Saint-Denis, mille ouvriers... »

Pourquoi fallut-il que le nom de Jacques lui vînt aux lèvres avec son parfum des premières amours ?

Jacques de Chalençais, un nom et une couronne de comte, à défaut d'une grande fortune... Jacques, fier et racé, oui, elle l'avait aimé... Et lui ? Aussi maladroit qu'elle, dans ses premiers échanges de baisers. Il terminait son droit et, l'autre jour, elle l'avait aperçu chez les Lacour. Il y semblait très accaparé par cette petite sottise d'Armelle. Évidemment, une conjuration de sang bleu. Eh bien ! qu'il l'épouse, cette Armelle, avec son grand nez et son sourire bête !... Se marier ? Pourquoi se marie-t-on ? Par amour, tout le monde vous le dira, mais Chantal Angeville ne croit pas à l'amour, en ce matin d'avril surtout, en ce huitième jour sans lettre de... Mais assez pensé à celui-là.

Maintenant, Chantal, assise devant sa coiffeuse, ce n'est plus son miroir qu'elle interroge, c'est son âme, ses souvenirs aussi.

« L'amour... quelle folie ! Un mariage d'amour comme celui d'Irène ? Trois jours d'ivresse et trois ans de pleurs, pour finir par une séparation.

« Maman aurait dit : « On se marie pour avoir des enfants. » Peut-être les autres, mais moi ?... Des enfants qui pleurent la nuit, qui pleurent le jour, sans oublier la rougeole, la coqueluche, enfin, tous les ennuis que, petite fille, j'ai connus... Non, peut-être plus tard, mais, maintenant je n'ai nullement l'intention d'être mère de famille, même avec une nurse qui, le matin et le soir, m'amènerait un petit paquet bien propre à embrasser.

« Ah ! j'y suis ! la solitude, vieillir seule... Être un jour une vieille fille ! Voilà pourquoi on se marie, ce n'est pas pour être, c'est pour ne pas être...

« C'est pour ne pas être la délaissée, celle dont les autres disent :

« – Cette pauvre petite, une si jolie fille, malgré sa fortune, elle n'a pas trouvé à se marier !

« Elles seraient trop heureuses, les Monique, les Gisèle, les Armelle, toutes celles que leurs maris délaissent, celles qui attendent avec impatience une aventure ou celles noyées d'enfants.

« Non, mes bonnes amies, vous n'aurez pas ce plaisir, car Chantal Angeville se mariera », jeta la jeune fille à haute voix, comme avec défi.

Un dernier regard à sa glace, pour elle-même, cette fois, pour son plaisir. Enfin satisfaite de sa silhouette, de son regard, des mouvements de sa coiffure, de l'arc de ses lèvres, Chantal sortit de sa chambre.

Il était dix heures. Son père était certainement encore au bureau, avenue d'Iéna. C'était à deux pas. Chantal décida de s'y rendre à pied.

L'air était encore frais, mais déjà les marronniers verdissaient.

« Avant que leurs feuilles recroquevillées

aillent au gré du vent d'automne rouler sur l'asphalte, pensa la jeune fille en marchant allègrement, je serai mariée. Avec n'importe qui, mais je serai Madame. »

*

– Je romps avec Lucien.

Cette phrase était lancée par Chantal en faisant irruption dans le bureau de son père.

– Pas encore de lettre ? s'informa M. Angeville avec intérêt.

– Je me moque de ses lettres... c'est un vilain personnage. Je ne veux plus en entendre parler.

– Calme-toi, Chantal. Si j'écrivais à Épernay ? J'y pensais, tout à l'heure.

– À son père ? Ah ! non, un goujat pareil et qu'il puisse dire à ses mis : « Regardez comme elle tient à moi : elle a fait écrire à mon père par le sien. » D'ailleurs, c'est une bénédiction du Ciel qu'il m'ait oubliée dans sa course, je ne l'ai

jamais aimé !

– Tes paroles dépassent ta pensée. Souviens-toi du soir de tes fiançailles.

– Qu’y a-t-il eu le soir de mes fiançailles ?

– Ta joie, mon enfant.

– Une jeune fille est trop heureuse de se dire :
« Ouf ! je ne resterai pas pour compte. »

– Chantal, ce que tu dis est monstrueux, c’est le dépit qui t’inspire, c’est...

– Le dépit ! Ne prononce pas ce mot-là... Tu t’imagines encore à la Belle Époque, papa ! Sérénades, amours, toujours, et tzigane à grandes moustaches, venant faire grincer son violon dans l’oreille de sa belle. Réfléchis, construis-tu encore les machines que grand-père exposait en 1900 entre la Grande Roue et la tour Eiffel ? Non, n’est-ce pas ? Eh bien ! l’amour est comme la Grande Roue : il a tourné et il n’existe plus. Or, ce que tu appelles l’amour n’a plus qu’un lointain rapport avec ces beaux sentiments dont parlent les romans de ton jeune temps.

Avec patience, le père répondit :

– Admettons que l’amour n’existe plus : ton intention est donc de rester célibataire ?

– Mais non, papa. Je me marierai, mais pas avec Lucien... c’est fini.

M. Angeville faisait une juste part de la colère de sa fille.

En vérité, il n’était pas vraiment fâché de cette menace de rupture. Lucien ne lui avait jamais semblé être le gendre idéal. Assez joli garçon, certes, mais un peu trop... fils à papa, trop tenté de marcher avec les jambes de son père. Lui, Victor Angeville, il avait bien reçu en héritage les « Tours Angeville », mais, d’un petit atelier, il avait fait une usine qui, au lieu d’un modèle de tour, sortait vingt types de machines-outils.

Et puis, secrètement, une autre raison le rendait, aux yeux de l’industriel, un gendre imparfait : Chantal était sa fille unique. Chantal mariée à Lucien passerait immédiatement aux champagnes et, plus tard, quand il aurait fermé ses yeux et ne dirigerait plus l’usine, les « Machines-Outils Angeville » ne seraient plus pour Chantal et ses enfants qu’une source de

dividende.

Depuis le jour où il avait compris que sa femme ne lui donnerait pas d'autres enfants que sa fille, Victor Angeville avait été harcelé par cette idée : un gendre formé par lui et qui, un jour, deviendrait le patron. Et, plus tard, des petits-enfants qui pourraient dire devant une vieille machine :

« Ce vieux tour que vous avez là, c'est mon grand-père, Victor Angeville, qui en avait inventé les réducteurs de vitesse... »

Laissant libre cours à son impatience, la jeune fille allait et venait nerveusement dans le bureau.

Soudain, on frappa à la porte et une secrétaire apporta le courrier.

– Il y a une communication de M. Lancey, annonça-t-elle.

– Posez cela ici, je verrai plus tard, fit M. Angeville.

Un instant troublé par cette interruption, le père chercha où il en était dans cette conversation inattendue avec sa fille. Celle-ci ne lui laissa pas

le temps de se reprendre.

– Quel genre d’homme est-ce, ton Lancey ?

Victor Angeville s’immobilisa, soutenant le regard de sa fille.

– Lancey... mon ingénieur ?

– Je ne pense pas que tu aies ici toute une tribu de Lancey ?

– Il n’est pas ici, il est à Saint-Denis. Ici, je n’ai que les services commerciaux.

Saint-Denis, ce nom évoquait pour Chantal d’immenses halls où grondaient des alignées de machines avec des ouvriers en cote bleue qui la regardaient, un sourire amusé aux lèvres.

– Chantal, à quoi songes-tu ?

– Je ne songe à rien, je te pose une question.

– Lancy sort de Centrale, un esprit remarquable... le génie de la mélancolie... un de mes meilleurs collaborateurs.

– Il n’est pas marié ?

– Non.

– Fiancé ?

– Je l’ignore... je ne le crois pas...

L’industriel fixa sa fille avec étonnement.

En un instant, comme dans une sorte de cinéma pris de folie, il vit avec une vitesse vertigineuse se dérouler des images, Chantal prête à épouser n’importe qui, un inconnu, et peut-être même Lancey... Lancey ?

– Pourquoi pas ?

A-t-il parlé, ou est-ce elle qui lui répond ?

– Lancey, pourquoi pas ?

M. Angeville était à peine revenu de son étonnement que déjà Chantal était partie. Elle suivait les couloirs où deux chefs de service la saluèrent au passage et, de sa petite cage vitrée, la standardiste la vit passer, hautaine et fière.

– Qui est-ce ? chuchota une petite dactylo, entrée à l’usine depuis peu.

– La fille du patron...

Un regard d’envie suivit l’élégante silhouette.

– Elle en a de la veine !... soupira la jeune

employée.

Dans son bureau, Victor Angeville restait immobile, la tête dans les mains, et la secrétaire qui avait vu sortir la jeune fille le surprit ainsi.

– Vous ne vous souvenez pas de la date de promotion de M. Lancey ?

– Non, monsieur, mais je puis me renseigner.

– Oui, c'est cela, allez me chercher son dossier.

Maintenant, Chantal remontait l'avenue d'Iéna. L'Arc de Triomphe, tout proche, se dégageait mal de la brume du matin. Il semblait sous cet angle plus imposant encore que vu de face.

Tout en marchant silencieusement, la jeune fille évoquait son entrevue avec son père et les réflexions que cette dernière avait fait naître au sujet du jeune ingénieur.

Au fait, elle n'a pas pensé à demander à son père quel est le prénom de son collaborateur. Il a trente ans, peut-être. Elle sait qu'il est grand parce qu'elle se souvient d'une anecdote où il

s'était cogné la tête alors que son père était passé sans mal.

Elle pensa tout haut :

« Papa n'a pas bondi, ce ne doit pas être un monstre. »

Sa famille, que fait-elle ? Qu'importe. Il est ingénieur de Centrale, c'est tout de même un titre qui, de nos jours, vaut bien une couronne de comte ou un nom sur une bouteille d'extra-dry.

Madame Lancey... Pourquoi pas ? Mais lui, voudra-t-il ?

Chantal sourit avec amertume :

« Bien sûr, ne suis-je pas « la fille du patron » ? »

II

– Eh bien ! Lancey, où en êtes-vous ?

Le jeune ingénieur, qui était assis devant sa table à dessin, se leva pour accueillir M. Angeville. Fallait-il que le patron fût pressé de voir fonctionner le changement de vitesses automatique pour qu'il revienne l'après-midi à l'usine !

À la dérobée, Victor Angeville examina son ingénieur et s'étonna de le découvrir.

« Un beau visage, mâle, expressif, un menton volontaire, un garçon sympathique, en somme », ne disait-il, tandis que l'autre poursuivait :

– ... Si mon axe est trop bas, la puissance nécessaire...

Il parlait, expliquait sans que M. Angeville l'écoutât, et c'était bien la première fois que cela se produisait. L'ingénieur était trop pris par sa

démonstration pour y prêter attention et, quand la porte s'ouvrit à nouveau, le père de Chantal se retint de regarder derrière... pour ne pas le distraire. Il savait fort bien que sa fille entraît et il jugeait préférable qu'elle vît Lancey dans sa meilleure attitude, alors qu'il s'échauffait par son sujet.

– ... Le déplacement de l'axe va nécessiter de nouveaux calculs, mais, dès que j'aurai établi mes courbes, je serai en mesure de connaître...

Victor Angeville hochait la tête. Soudain, le jeune ingénieur eut conscience d'une autre présence. Il jeta un regard par-dessus son épaule et vit Chantal immobile à trois pas, qui avait les yeux fixés sur lui.

Il arrêta aussitôt son exposé et salua la jeune fille :

– Mademoiselle...

Le charme qui faisait de lui un homme brillant lorsqu'il parlait métier sembla s'évanouir.

– Vous ne connaissez pas ma fille ? demanda Angeville.

– J’ai quelquefois aperçu Mademoiselle...

Le père de Chantal fit les présentations dans les meilleures formes. Le jeune homme s’entendit appeler : « Lancey, dont je t’ai si souvent parlé... »

Et l’industriel poursuivit :

– En ce moment, nous mettons au point un système nouveau...

Mais la jeune fille ne paraissait que médiocrement intéressée par l’épure qui s’étendait sur la planche à dessin.

Elle regardait curieusement le bureau de l’ingénieur et s’approcha même de la fenêtre.

– Continuez, que je ne vous dérange pas, fit-elle aimablement.

Après quelques hésitations, Lancey donna encore des explications à son patron, mais ils étaient l’un et l’autre distraits et l’exposé du jeune homme fut vite terminé.

– Nous reverrons tout cela demain, fit Angeville.

– Si vous le voulez, monsieur, mais j’aimerais mieux que vous m’accordiez deux jours, comme je vous le disais, car il est nécessaire que je vérifie les moments d’inertie.

Bien sûr... Figurez-vous, Lancey, que ma fille serait très intéressée par une visite de l’usine... N’est-ce pas, Chantal ?

La jeune fille feuilletait une revue, assise sur le bord du bureau de l’ingénieur. Elle leva la tête.

– Oui, tu sais bien que je ne suis venue que pour cela.

– Si vous vouliez l’accompagner...

Lancey parut ne montrer qu’un faible enthousiasme.

– J’aurais grand plaisir à faire visiter l’usine à Mademoiselle, mais ne croyez-vous pas que Bachet serait plus qualifié que moi ? Et si vous désirez que l’étude soit terminée à la fin de la semaine...

– Une petite visite d’une demi-heure, une heure peut-être, ne vous retardera pas beaucoup.

Lancey s’inclina.

Quelques instants plus tard, alors que les deux jeunes gens descendaient l'escalier des bureaux, Chantal feignit de s'excuser. Avec quelque coquetterie, elle dit :

– Je suis navrée de vous avoir dérangé dans votre travail.

– Nullement, mademoiselle. Je ne crains que d'être un piètre guide. Je connais assez bien les ateliers, évidemment, mais je suis surtout un ingénieur d'étude. Ici, nous arrivons dans l'atelier de tournage.

Il faisait un bruit assourdissant et Lancey s'égosillait pour donner quelques explications.

– Le grand tour que vous voyez ici...

Mais la jeune fille n'écoutait pas.

« Physiquement, pensait-elle, il vaut bien Lucien... mais il est si différent... C'est un travailleur ! C'est sorti de sa mécanique que j'aimerais le voir, le juger. »

Ils traversèrent ensuite une cour pour se rendre à la fonderie.

– Il n'y a pas très longtemps que vous êtes

chez mon père ?

– Deux ans.

– Et avant ?

– Avant, j'étais à Centrale.

– Votre père était officier, je crois ?

– Colonel de tirailleurs marocains. Il fut tué en Italie...

– Et... et votre mère ?

– Je vis avec ma mère... Je regrette que ce ne soit pas l'heure de la coulée. C'est dommage, vous auriez vu, c'est très intéressant.

Sur le sol, des ouvriers bourraient le sable dans les moules.

– Vous jouez au bridge, monsieur Lancey ?

– Affreusement mal.

– Vous dansez, alors, parce que, en général, on joue au bridge quand on n'aime pas danser.

Le jeune homme sourit.

– J'aime danser, mais je n'en ai que rarement l'occasion. Voyez-vous cette pièce de bois, c'est

le modèle, il sert à...

– J’aime la danse également. Samedi, justement, j’ai une surprise-party, vous me feriez grand plaisir si vous acceptiez d’y venir.

– Faites attention au pont roulant.

Il la tira par le bras avec vivacité et Chantal vit une énorme masse passer à moins d’un mètre d’elle.

– Vous viendrez, n’est-ce pas ?

– Je suis très confus...

– Il n’y a rien d’autre à voir maintenant ?

– Si, vous n’avez pas encore visité l’ajustage.

– Cette visite est très fatigante et ce bruit exaspérant. Comment des hommes peuvent-ils vivre huit heures par jour dans cette atmosphère ?

Lancey sourit.

– Nous verrons l’ajustage une autre fois, dit-elle.

Le jeune homme n’insista pas.

– Vous allez sans doute retrouver M. votre

père ?

– Papa ? Je ne vais pas attendre ; d’ailleurs, j’ai ma voiture. À samedi, dix heures, je compte sur vous. Vous savez où nous habitons ?

Le jeune homme bredouilla des remerciements.

– Ah ! j’allais oublier de vous rassurer : nous serons entre jeunes, papa ne sera pas là.

Elle rit malicieusement, le premier sourire d’elle qui fût naturel, et elle s’en alla, toujours aussi droite et distante.

Plus d’un parmi les jeunes hommes qui formaient l’état-major d’Angeville eût pensé avec orgueil et peut-être ambition :

« Je crois que je suis au tournant de ma carrière. »

Michel Lancey, lui, resta hébété.

Au-delà de la grille, la voiture de M^{lle} Angeville se mettait en route, et il était toujours planté au milieu de la cour. Il avait

l'impression d'être pris d'un étrange vertige. Enfin, se rendant compte combien son immobilité, là, sur ce carré de ciment inondé de soleil, pouvait paraître suspecte à ses collègues, il se décida à rentrer dans le bâtiment et monta jusqu'à son bureau.

« Je ne comprends pas, je ne comprends pas ! »

À peine fut-il effleuré par ce qui était la vérité qu'il rejeta cette pensée.

Non, M^{lle} Angeville ne pouvait être à la recherche d'un mari. Flirteuse ? Elle n'irait pas chercher ses flirts parmi le personnel de son père.

Il ne posa ces questions que pour la forme, pour n'avoir plus à y revenir, et soudain, il pensa au *père* Angeville, comme l'appelaient entre eux ceux de la jeune promotion de l'usine, et même de la moins jeune.

Machinalement, Lancey s'assit à son bureau et, de la même manière qu'il eût intellectuellement *démonté* un mécanisme, il analysa *l'événement*.

« Ce coup est monté par le patron. M^{lle} Chantal n'est arrivée qu'après et seule, puisqu'elle avait sa voiture, mais tout était préparé. La visite ne fut qu'un prétexte, aucun doute. Prétexte à l'invitation... J'y suis. Le père Angeville est trop intéressé à la réussite de mon étude pour qu'il n'y mette tous ses atouts. Il y a quinze jours, il usa d'un argument : l'argent.

« – Lancey, me dit-il, si vous me mettez ce machin-là au point, je vous donnerai une gratification qui vous fera plaisir.

« L'autre semaine, il a joué un autre argument :

« – Si nos changements de vitesse marchent, il faudra que l'usine mette une voiture à votre disposition. Vous savez conduire, je pense ?

« Et, aujourd'hui, c'est la carte sentimentale. Oh ! je comprends... Il n'y a aucun esprit d'aventure là-dedans. Les Angeville ne sont pas gens à faire faire du charme par leurs filles. Non, on me montre simplement à quel point on apprécie mes services en m'invitant à une soirée. C'est amusant, j'aurais peut-être été moins

étonné si Victor Angeville m'avait dit :

« – Vous êtes libre, demain ? Venez déjeuner à la maison, nous pourrions parler plus tranquillement. »

Lancey était assez satisfait de ses petites déductions et, cependant, quelques mots venaient résonner étrangement à ses oreilles :

« J'allais oublier de vous rassurer. Papa ne sera pas là. »

III

– Monsieur Michel Lancey, mademoiselle Anne-Marie Verdois

– Monsieur Michel Lancey, ma cousine Thérèse Villarnoux... Guy Pachon, un futur maître du barreau... Thierry Dupuis, le fiancé de Thérèse... Henri Jobourg..

Des noms que Lancey essayait de retenir, ce qui était assez facile, mais saurait-il dans un quart d'heure si Anne-Marie Verdois était la jeune fille rousse ou la petite brune en robe bleue ? Tous ces jeunes gens semblaient se connaître, ils se rappelaient des souvenirs, se demandaient mutuellement des nouvelles !

Le jeune ingénieur se sentit dépaysé au milieu de ces inconnus auxquels Chantal venait de le présenter. Il échangea quelques banalités avec Anne-Marie qui, empressée et curieuse, désirait savoir d'où sortait celui-là.

Dans le grand salon, au son d'un pick-up, des couples dansaient. Chantal, très affairée, accueillait les derniers arrivants tandis qu'au buffet le maître d'hôtel s'activait.

Une pétulante jeune personne arriva, troublant de son caquetage l'ambiance moelleuse, assourdie, de ce début de surprise-party.

– Lucien n'est pas encore arrivé ? fit-elle avec étonnement à la jeune maîtresse de maison.

Chantal se sentit rosir sous le fard.

– Non, il est à Londres.

– Pour longtemps ?

– Il ne sait pas exactement... Mais voilà Michou et son fiancé, excuse-moi.

Ce fut pour elle un soulagement d'apercevoir ce couple ami pour échapper aux questions indiscretes.

La pétulante jeune personne resta interdite un instant, puis elle sauta sur un garçon qu'elle connaissait et s'éloigna avec lui.

– Que penses-tu de Michel Lancey ? demanda

Chantal à sa cousine, entre deux danses.

– Mais qui est-il ?

La jeune fille prit un air mystérieux.

– Donne-moi d’abord ton opinion.

Thérèse la regarda avec circonspection.

– Sympathique, fit-elle négligemment. Mais qui est-ce ?

– Le futur directeur de papa.

– Ah !

Un « ah ! » qui montrait le peu de cas que la jeune fille faisait du futur directeur de l’oncle Victor. Puis elle reprit :

– Je m’imaginai qu’il était le cavalier d’Anne-Marie. Ils ne se sont pas quittés depuis le début.

– Anne-Marie ? Non...

Chantal jeta un regard circulaire, Michel dansait toujours avec son amie.

« Se connaîtraient-ils ? » songea-t-elle, prise soudain d’un soupçon.

Le jeune homme n'avait plus ce masque tendu qui le faisait paraître si *ingénieur* quand on le voyait devant sa table à dessin ou lorsqu'il faisait visiter l'usine. Sa danseuse, elle, le regardait avec extase.

– Anne-Marie accapare tous les nouveaux venus, elle est en quête d'un époux, constata Chantal en s'efforçant de rire.

Une crainte affreuse, cependant, venait de la saisir.

« Cette coquette d'Anne-Marie serait bien capable... Ah ! non, ma petite, tu ne vas pas t'imaginer que j'ai chassé pour tes beaux yeux. »

La danse finissait.

Chantal se trouva comme par hasard sur le chemin de Michel ; Anne-Marie était encore à son côté !

– Eh bien ! Monsieur Lancey, vous manquez à tous vos devoirs.

Elle souriait en interpellant le jeune homme, mais de ce sourire forcé qui immobilisait ses traits.

– Pourquoi donc, mademoiselle ? fit-il, surpris.

– Vous ne m’avez pas encore invitée à danser.

Malgré son effort pour paraître enjouée, elle sentit le heurt que provoquaient ses paroles. Son amie avait eu un petit haut-le-corps et Lancey, décontenancé, restait sans rien dire. Sa position était extrêmement délicate. Avait-il commis vraiment une faute en n’invitant pas d’abord M^{lle} Angeville ?

– Excuse-moi, disait Anne-Marie, d’un ton acide.

– Je t’en prie, ne vois-tu pas que je taquine M. Lancey ?

Le jeune homme crut à une plaisanterie, mais sa compagne ne fut pas dupe. Mi-figue, mi-raisin, elle répliqua :

– Je ne veux pas accaparer M. Lancey.

Et, s’adressant à Michel, elle ajouta :

– À tout à l’heure...

Puis, à mi-voix, elle glissa à Chantal, avant de

s'éloigner :

– Mais, Lucien ?

La jeune fille ne répondit pas et, toute souriante, se tourna vers Lancey qui n'avait pas entendu cette dernière réflexion et qui, bredouillant quelques excuses, l'invitait à danser.

Et tandis qu'ils évoluaient, Chantal lui dit en raillant :

– Méfiez-vous d'Anne-Marie, elle est à la recherche d'un mari.

– Je n'ai pas peur du mariage ! s'exclama Lancey gaiement.

– Vraiment ?

Chantal avait senti un pincement au cœur.

– Et Anne-Marie... ?

Elle le vit rougir et elle rougit elle-même, non de son impertinence et de son sans-gêne, mais de crainte.

Était-il déjà trop tard ?...

Elle confisqua Lancey durant trois danses et, pour l'accaparer ensuite, elle le pria de l'aider à

passer les coupes de champagne.

– Il est tard, expliqua-t-elle. J’ai envoyé les domestiques se coucher, nous serons plus tranquilles.

La fête battait son plein. Progressivement, le ton des conversations s’éleva, l’atmosphère s’échauffa, les rires fusèrent à travers les salons. Vers deux heures du matin, les danseurs abandonnèrent pour un temps les sambas et jerks pour une parodie de quadrille qui mêla les couples.

– Je vais encore vous mettre à contribution, monsieur Lancey, s’excusa Chantal, l’air tout confus. Voulez-vous venir avec moi chercher du champagne ? Il n’y a plus rien au buffet.

Elle l’entraîna vers le sous-sol et, tandis qu’ils descendaient l’escalier, elle lui dit avec camaraderie :

– Je vous remercie de m’accompagner, je ne sais pas ce que j’aurais fait toute seule.

Ils se trouvaient dans l’office et, furtivement, Michel se rendit compte de l’inattendu de la

situation : se trouver ici, dans une sorte d'intimité domestique, avec la fille du patron qu'il connaissait à peine, à ouvrir les placards pour chercher les bouteilles que le maître d'hôtel avait dû préparer.

– Je ne vois rien, fit Chantal.

– Ne seraient-elles pas dans le réfrigérateur ?

– Vous avez raison ; je suis sotte de ne pas y avoir pensé... Il est vrai que je me sens tout étourdie.

Elle se mit à rire coquettement.

Leurs yeux se croisèrent. Une lueur d'admiration brilla dans les prunelles du jeune homme.

Les lourdes boucles blondes qui tombaient sur les épaules de Chantal, ses yeux peut-être un peu flous et ses longs cils qui les tamisaient, rendaient le regard de la jeune fille plus mystérieux encore. Michel en ressentit un grand trouble. Il lui sembla que sa poitrine se soulevait un peu plus violemment et il ferma les yeux. Jamais encore il n'avait senti la tentation si proche. Il se ressaisit

vite et son esprit positif cherchait déjà à démêler ses sentiments.

Sa compagne s'était-elle rendu compte de cet instant de vertige ? Celle-ci, impénétrable mais toujours souriante, lui tendait des bouteilles et refermait la glacière.

Comme ils remontaient de l'office, les bras chargés, Anne-Marie, qui était à l'affût, s'avança, goguenarde :

– Je vous y prends... On abandonne les amis !...

Chantal eut vers elle un coup d'œil aigu et, relevant fièrement la tête, elle fit, du bout des lèvres :

– Faites cette danse avec Anne-Marie, elle en meurt d'envie.

Puis, avec une pointe de défi, elle ajouta :

– Je vous réserve la suivante.

Michel, après une hésitation, posa le champagne sur la desserte et s'éloigna avec la jeune fille vers le salon.

Malgré lui, tandis qu'il tenait Anne-Marie dans ses bras, le jeune homme pensait aux boucles blondes et au regard de Chantal. Il sentit la sueur lui glacer le dos à la pensée de l'irréparable qu'il avait failli commettre.

« Comment m'eût-elle jugé, la petite patronne ? »

Thérèse Villarnoux s'approcha de sa cousine, effondrée dans un fauteuil du hall.

– Que fais-tu là, toute seule ?

– Un moment de lassitude.

– Je n'en suis pas étonnée. Pourquoi n'as-tu pas gardé le maître d'hôtel ?

– Il a besoin de se reposer. Papa a un dîner demain soir, je devrais plutôt dire ce soir... et puis, quand nous nous amusons, je préfère que nous soyons entre nous.

– Tu as des nouvelles de Lucien ?

– Lucien ! Oui, j'ai de ses nouvelles, mais...

– Mais ?

Très simplement et sans détour, elle répondit :

– Je commence à penser que notre mariage serait une erreur.

– Chantal ! que dis-tu ?

Thérèse vint s'asseoir sur l'accoudoir du fauteuil où était assise sa cousine.

– Qu'y a-t-il eu entre vous ?

– Rien, mais je pense... je réfléchis, et plus je pense et plus je réfléchis, plus je me rends compte que je ne suis pas la femme qu'il faut à Lucien.

Chantal prit les mains de sa cousine et, avec un ton de confiance, elle continua :

– Que ceci reste entre nous : avant la fin de la semaine, j'aurai écrit à Lucien pour lui faire part de mes intentions.

– Tu vas lui faire un chagrin terrible, à ce garçon.

– Oh ! je vois que tu ne le connais pas...

Un nuage assombrit le front de Chantal.

Thérèse regarda sa cousine avec intensité.

– Tu ne me dis pas toute la vérité, cousinette.

- Pourquoi ?
- M. Lancey ?
- Eh ! quoi, M. Lancey ?
- Il n’y a rien entre vous ?

Chantal fixa sa cousine dans les yeux et, de sa voix la plus tranquille, elle répondit :

– Oh ! je peux t’assurer qu’il n’y a rien entre nous.

– Je veux te croire, Chantal, mais...

– Mais ?

Chantal regardait Thérèse avec défi.

– Tu ne te rends pas compte de ton attitude. Ne te fâche pas, Chantal, mais, tout à l’heure, Thierry m’a dit : « On dirait que votre cousine est amoureuse de Lancey. »

La jeune fille fit sonner un rire à la fois clair et rageur.

– Amoureuse, moi !... Tu m’as vue quelquefois amoureuse ? Mais, ma pauvre petite, c’est parce que je ne suis pas amoureuse que je veux rompre avec Lucien, c’est parce que, pour

moi, l'amour n'existe pas et que je ne veux pas rendre malheureux ce pauvre garçon.

– Ce n'est donc pas Lucien, mais le mariage que tu repousses.

– Non, Thérèse, je me marierai, sois-en certaine, mais avec un homme qui n'aura pas besoin d'une femme amoureuse.

– Chantal, ce que tu dis là est monstrueux.

– Petite oie blanche, tu ne peux pas me comprendre, toi qui aimes ton fiancé. Vois-tu, pour moi, l'amour est aussi désuet que les crinolines et les diligences. Mais, quant à me marier, rassure-toi, j'en ai bien l'intention.

IV

« Cher ami... »

Chantal releva sa plume et pesa encore ce cher ami. Depuis vingt-quatre heures, elle cherchait comment elle devait appeler Lucien dans cette lettre de rupture. Lucien qui n'avait pas plus écrit ces deux derniers jours que les précédents.

« Il est assez incorrect, pensa-t-elle, pour montrer ma lettre à quelques amis ; il faut donc qu'il n'en puisse tirer aucune gloire. »

« Cher ami... » ?

Les politiciens ne s'appellent-ils pas cher ami après s'être injuriés à la tribune ? Les hommes d'affaires ne s'appellent-ils pas tour à tour cher ami et bandit ?

Oui, cher ami était assez dévalué, il irait fort bien en ce début de lettre.

« Cher ami,

« Ces quelques jours de séparation n'auront pas été, pour nous, sans profit. Ils m'ont permis de réfléchir beaucoup. Le résultat de cette méditation est que je vais aujourd'hui vous dire : je ne suis plus certaine d'être la femme capable de faire votre bonheur.

« Le bonheur d'un couple est fait, dit-on, de mutuels sacrifices et nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, capables d'un tel altruisme. Je suis, pour ma part, extrêmement égoïste, terriblement personnelle.

« C'est pourquoi les merveilleuses boîtes de chocolats, les somptueux bouquets que vous me faisiez envoyer tour à tour, avec une ponctualité de machine parfaitement réglée, ne m'ont pas satisfaite pleinement. Peut-être aurais-je mieux apprécié un cadeau simple, mais plus original, qui témoignât d'une recherche de votre part, que

les délicieux bonbons dont le mérite ne revenait qu'à votre confiseur, et les ravissantes fleurs qui me feront adopter à l'avenir pour fournisseur l'artiste floral qui les composait.

« Combien à Londres avez-vous dû regretter, cher ami, que les usages proscrivent le duplicateur dans la correspondance amoureuse ! Sur une collection de cartes postales choisie par le plus subtil marchand de souvenirs de la capitale britannique, vous eussiez pu faire imprimer quelque chose dans ce genre : « Bon souvenir de Londres, affectueux baisers. »

« Vous le voyez, cette lettre en témoigne, je ne suis qu'une insupportable fille.

« Venons-en aux détails pratiques. Je sais que la lecture de cette lettre sera pour vous d'un grand soulagement. « Je l'ai échappé belle », direz-vous. Mais nous ne serons pas sans nous rencontrer. La première fois que le hasard nous mettra en présence, serrons-nous la main en vieux camarades, puis nous trouverons bien un instant de tête-à-tête pour que je vous rende votre bague ; elle est fort belle et je ne doute pas

qu'elle éblouisse bientôt quelque demoiselle d'Épernay.

« Je vous souhaite une bonne fin de séjour et vous dis au revoir.

« CHANTAL. »

M^{lle} Angeville laissa tomber son stylo. Elle se rejeta béatement contre le dossier de son fauteuil et murmura :

« Il y a des jours où je me ferais peur, mais, aujourd'hui, la satisfaction l'emporte sur la peur. »

En vérité, la satisfaction n'était pas si totale qu'elle se le voulait dire. Cette lettre cruelle la vengeait imparfaitement de l'injure qu'avaient été pour elle dix jours sans nouvelles, et cette missive était plus un défi lancé au sort qu'à Lucien.

« Je brûle mes vaisseaux, songeait Chantal. J'ai rompu avec Lucien alors que je suis moins sûre que jamais de Michel Lancey. »

« Ai-je commis une maladresse ? Je ne peux

tout de même pas me jeter dans ses bras avant qu'il fasse le premier geste. Ne me suis-je pas déjà suffisamment compromise aux yeux de Thérèse, de son fiancé et des autres ? Je l'ai accaparé, je le sais, mais pouvais-je faire autrement, tandis que cette Anne-Marie courait littéralement après lui ? En voilà une qui fait bon marché de son rôle de jeune fille.

« Ce qui m'inquiète le plus, c'est son départ. Cette froideur ! Si encore j'étais sûre qu'il eût forcé sa froideur, ce serait bon signe.

« En résumé, mesure pour rien, à condition qu'Anne-Marie n'ait commis aucun ravage. »

Ce fut durant le repas de midi, qu'ils prenaient en tête à tête, que Chantal fit à son père le récit de sa soirée.

– C'est un garçon bien élevé, tu ne t'attendais quand même pas à ce qu'il te manquât de respect.

Chantal rosit.

– Non, mais il fut certainement beaucoup plus attiré par Anne-Marie que par moi.

– Il n'y a aucune chance qu'il revoie Anne-

Marie, donc...

– Sait-on jamais ?

M. Angeville qui, tout en parlant, jouait avec une boulette de pain, fut pensif un instant, puis il dit :

– Je ne trouve pas que ce soit aussi désastreux que tu le penses. Je suis très heureux pour ma part que tu ne sois pas totalement insensible à ce garçon ; ne t'en défends pas, tu es jalouse d'Anne-Marie, ce qui est le meilleur indice. Je sais qu'il ne faut pas confondre mariage et amourette et que l'amour qui peut naître de l'estime est plus solide que celui issu d'un coup de foudre. Cependant, quoi que tu en penses... pour se marier... il faut, malgré tout, un minimum d'attrance. Quant à Lancey, je l'ai vu ce matin, il est très touché de la sympathie que je lui ai témoignée en te demandant (c'est ce qu'il pense) de l'inviter.

– Quelle jolie phrase ! Mais, pour moi, je suis très loin du but.

– Songe donc que, pour lui, tu es la *fille du*

patron, c'est-à-dire un être un peu irréel, une *intouchable*.

Elle s'impatienta tout à coup.

– Nous avons fait quinze danses ensemble, il avait le temps de s'habituer à me toucher et voir que je suis faite en chair comme lui, comme tout le monde. Quand il est parti, je lui ai dit que j'espérais que nous aurions bientôt le plaisir de nous rencontrer à nouveau. Il fut de glace.

Elle s'arrêta un instant et reprit :

– Tu le disais tout à l'heure, je ne peux pas me jeter à sa tête. Il est admis une fois pour toutes que les jeunes filles doivent se laisser courtiser, mais qu'en aucun cas elles ne peuvent faire une demande en mariage. Qu'allons-nous faire ?

Victor Angeville se lissa les cheveux avec minutie, puis il sourit indulgemment.

– Je vais l'inviter ce soir à dîner.

– Tu sais bien que je ne serai pas là.

– Justement, comme c'est un dîner d'affaires, il n'ira pas croire que je veux lui caser ma fille, mais il verra en quelle estime je le tiens. Ce qu'il

faut, c'est agir pour qu'il arrive à se sentir assez près de nous, pour ne pas rejeter *a priori* comme impossible de te demander en mariage.

Elle dissimula mal un mouvement de vivacité.

– Dans un an, nous y serons encore, et je serai couverte de ridicule par Lucien. Avant quinze jours, il me faut un fiancé, devrais-je courir toutes les agences matrimoniales de Paris.

– Mon enfant, tu es folle !

Tandis qu'ils prenaient le café, Victor Angeville, par téléphone, appela l'usine et demanda Lancey.

– ... Vous êtes libre, ce soir ? J'ai chez moi un dîner où seront présents Daupel, le maître des forges, Maltrait, de la Banque de France, et le chef de cabinet de la Production industrielle. J'aimerais que vous soyez là. Évidemment, nous ne parlerons pas du changement de vitesse automatique. Un dîner d'affaires... entre hommes, simplement... Bien sûr... À ce soir.

Angeville raccrocha et Chantal, qui avait pris l'écouteur, dit avec quelque vivacité :

– Tu vois, ce qu’il a répondu quand tu lui as dit, entre hommes : « C’est évident. »

– C’est évident ! Mais oui, c’est évident. Il se rend parfaitement compte qu’une jeune fille n’ennuierait dans un tel dîner où il ne sera question que d’économie politique, de financement, d’investissement et autres sujets intéressant l’industrie.

– Peut-être, mais sa réponse montre aussi qu’il se moque éperdument de moi ; que je sois là, ou pas, peu lui chaut...

M. Angeville regarda longuement sa fille. Celle-ci aurait pu voir les yeux de son père se plisser légèrement... une flamme s’y allumer, comme s’il eût ri intérieurement. Mais elle était beaucoup trop absorbée par ses propres pensées pour pousser si loin ses observations.

M. Angeville, qui jugeait avoir fait ce qu’il devait, se leva.

– Écoute, papa, tout cela ne servira à rien. Je crois que je vais m’intéresser beaucoup à la mécanique. Il serait bon, vois-tu, que je sois au

courant de tes affaires. M. Lancey ne pourrait-il m'initier au fonctionnement de l'usine ?

Le père de Chantal s'arrêta pour réfléchir.

– Peut-être, mais pas avant qu'il ait terminé l'étude du changement de vitesse. C'est ce qui compte le plus pour l'instant.

– Plus que moi ?

– Mais non, ma chérie, pas plus que toi. C'est différent et voilà tout.

M. Angeville embrassa sa fille sur le front et s'en alla.

V

Victor Angeville se leva, une coupe de champagne à la main, et dit d'un ton enjoué :

– Je porte un toast au succès du changement de vitesse Lancey-Angeville.

– Un succès qui ne fait aucun doute, fit Bachet, le directeur commercial qui se tenait près de lui.

Ils étaient une quinzaine, réunis dans un bureau de l'usine, ingénieurs, contremaîtres et ouvriers qui avaient collaboré à la réalisation de l'œuvre.

Lancey, qui avait à son côté Chantal, souriait avec euphorie comme un homme qui vit un rêve.

Il ne semblait d'ailleurs prêter pour l'instant que fort peu d'attention à sa voisine. Par contre, Victor Angeville ne cessait d'observer sa fille.

Depuis quelques minutes, celle-ci avait le

regard fixe. Puis, ses yeux tournèrent légèrement et s'immobilisèrent de nouveau.

À quoi pouvait-elle penser, sa petite Chantal ?

Bachet interpella le patron et Angeville dut détourner les yeux.

En cet instant, chacun des hommes présents savourait un instant de détente. Tous, patron et ouvriers, ingénieurs et dessinateurs, abandonnaient pour un moment les règles de la hiérarchie pour n'être que des hommes satisfaits de la réussite d'une œuvre entreprise en commun et où chacun avait apporté toute la mesure de ses moyens.

Chantal ne goûtait nullement cette sensation ; elle ne la percevait même pas et elle se livrait à un petit jeu anodin bien que cynique, examinant chaque personnage l'un après l'autre et lui attribuant une note de *mariabilité*.

« ... Le gros contremaître rouge, je passe... Le petit en blouse blanche... quatre, et je suis généreuse... L'ajusteur à la cigarette... six, sept, même... Aubry, l'agent commercial...

Évidemment, il est élégant, mais quelle fatuité !...
cinq. »

– Vous semblez songeuse, mademoiselle.

Chantal tressaillit. Lancey se penchait vers elle.

– Non, non, nullement...

« Aucun doute, pensait-elle en le regardant, je lui décerne la palme. Il est à la fois plus élégant, plus discret et certainement le plus intelligent. Quel dommage que je ne l'aime pas et quel dommage surtout qu'il ne se rende pas compte qu'il pourrait devenir le gendre de M. Angeville ! »

Lancey lui parlait, mais c'était à peine si elle l'entendait.

« S'il fallait noter son art de parler aux femmes, il aurait certainement zéro. »

Il se tenait très raide, presque au garde-à-vous, et, maintenant, il débitait sur un ton de confiance un bulletin météorologique.

– Quel beau temps nous avons depuis quelques jours ! On dit que ça ne durera pas,

mais...

Elle sourit, cependant, pour l'encourager.

Il y avait un mois qu'elle avait envoyé la fameuse lettre à Lucien et chaque jour elle redoutait d'apprendre ses nouvelles fiançailles.

Quant à ce benêt de Lancey, pensa-t-elle, qu'avait-il fait pendant ce temps-là, en dehors de non changement de vitesse ? Pas de semaine où M. Angeville ne l'ait amené deux ou trois fois à la maison, à déjeuner ou à dîner, une surprise-party encore la semaine dernière, à laquelle elle avait pris soin de ne pas inviter Anne-Marie, et une soirée au théâtre.

« Ah ! cette invitation au théâtre, quel chef-d'œuvre ! Papa avait amené Lancey à dîner et, subitement, au dessert, il s'était souvenu qu'il avait trois places pour les Ambassadeurs où se jouait une reprise de Bernstein. »

Lancey avait bredouillé qu'il était en tenue de ville.

– Aucune importance, mon cher, je n'ai pas l'intention de me mettre en habit.

– Mais il est très tard, avait objecté Chantal.

– Tu as un quart d’heure pour changer de robe.

La jeune fille avait promis de ne pas mettre plus de temps et elle avait tenu parole.

– Je n’aurais pas voulu vous faire manquer le premier acte, avait-elle dit, comme ils la complimentaient de sa célérité.

Elle avait revêtu sa plus séduisante robe, un fourreau de satin noir qui lui découvrait les épaules. Toute la soirée, Lancey se montra particulièrement empressé.

« Comprend-il enfin ? » se disait-elle, tandis que le rideau se relevait pour la quatrième fois.

Certainement pas. Quand ils sortirent du théâtre, ses premiers mots furent pour le patron :

– Il m’est venu une idée au sujet du graissage. Si nous mettions...

Le charme était rompu. D’un seul coup, la mécanique balayait cette soirée, où, tour à tour, ils avaient parlé de l’élégance des femmes, du mérite des artistes, du talent de Bernstein et de la vérité de cette pièce.

– Je ne vais tout de même pas me jeter dans ses bras, disait-elle à son père tandis qu'ils rentraient tous les deux après avoir déposé le jeune homme chez lui.

– Il est timide, ce garçon ; il faut lui laisser le temps de prendre de l'assurance. Le temps surtout qu'il juge possible de te demander en mariage.

– Le temps que Lucien ait trouvé une autre fiancée, répliqua Chantal avec impatience.

*

La petite cérémonie du « baptême » du changement de vitesse touchait à sa fin. Dans l'animation du départ, M. Angeville prit sa fille par le bras.

– Je retiens Lancey à dîner.

– À quoi bon ?

Le père ne sembla pas avoir entendu. Il appela le jeune ingénieur.

– Vous venez dîner à la maison, Bachet sera des nôtres.

Ils partirent tous les quatre et, durant le trajet, Victor Angeville fut le seul à faire les frais de la conversation. Bachet était habituellement silencieux et les deux jeunes gens paraissaient rêver.

– Voulez-vous tenir compagnie à ma fille, Lancey ? J’ai quelque chose à voir avec Bachet, dit Angeville tandis que le valet de chambre s’empressait à les débarrasser de leurs pardessus.

Chantal lança un coup d’œil réprobateur à son père.

« Mon pauvre papa, si tu crois encore qu’il saura profiter de ces petits apartés que tu nous ménages à chaque instant ! »

Tandis que M. Angeville emmenait son directeur commercial, Chantal et Lancey entraient dans le petit salon.

– Je ne peux franchir cette porte sans me souvenir de la première fois que je suis venu ici.

Elle se tourna vers lui.

– La première fois ?...

– Vous ne vous souvenez pas ? La première surprise-party. Vous aviez une robe...

Il s'arrêta brusquement, et son visage, qui s'était éclairé fugitivement, retrouva sa sévérité.

– J'avais quelle robe ? demanda malicieusement Chantal.

– Une robe blanche.

– Et c'est à cause de cette robe que vous vous souvenez de votre entrée ici ?

– Peut-être...

De nouveau, il ne semblait pas décidé à parler.

Ils s'étaient avancés jusqu'au centre du salon, ils se faisaient face sans rien dire et Chantal avait l'impression qu'un combat se livrait chez son compagnon.

– Vous avez gardé un meilleur souvenir de cette première soirée que de la seconde, dit incidemment la jeune fille qui pensait à Anne-Marie.

– C'est un peu différent... J'ai gardé un très

bon souvenir de la deuxième soirée, mais la première est celle que restera le mieux gravée dans ma mémoire, parce qu'elle était la première.

Chantal regarda le jeune homme dans les yeux.

– C'est extraordinaire, ce que vous pouvez être timide, monsieur Lancey.

En même temps, elle sentit le sang affluer à ses joues et elle vit le visage de Lancey rosir.

– Timide, peut-être. Circonspect, certainement.

La jeune fille détourna la tête.

– Je n'aime pas ce mot, il sonne mal, il semble hérissé de crainte et de méfiance, c'est un mot qui manque de confiance.

– N'est-ce pas plutôt un mot qui incite à réfléchir et...

Chantal, qui jouait avec ses doigts sur le bord du guéridon, lui coupa la parole d'une voix un peu sourde :

– Il n'est bon de réfléchir que lorsque vous

faites de la mécanique, parce que la mécanique ignore les sentiments.

Il lui prit les mains d'un geste un peu nerveux.

– Mademoiselle...

– Appelez-moi Chantal.

Entre ses longs cils, elle le regarda furtivement. Cette fois, elle n'avait plus aucun doute. Il semblait bouleversé, hésitant encore, puis il dit à mi-voix des mots embrouillés.

– Depuis le premier jour... mais comprenez... vous êtes tellement... tellement au-dessus de moi.

Il l'attira contre lui et elle s'appuya contre sa poitrine, hésitant à montrer au garçon son visage figé, son visage qui dissimulait le heurt de ses pensées, l'émotion de ce premier pas qui allait engager sa vie ; et cependant elle eut quand même la satisfaction de se dire : « Demain, mon cher Lucien, vous serez ridiculisé, chacun de nos amis croira savoir pourquoi j'ai rompu. »

Tandis que le jeune homme lui murmurait des paroles d'amour, vingt fois elle fut pour lui crier :

« Cessez, cessez, je vous en supplie. Tout

n'est que mensonge, je ne vous aime pas. »

Elle eut tellement honte d'elle-même qu'elle n'osa pas avouer cette vérité qui la brûlait. Et quand Michel vit des larmes dans les yeux de celle qu'il aimait, il crut à un débordement d'amour. Son bonheur ne connut alors plus de limite. Jamais il n'aurait pu penser vivre une telle journée qui voyait consacrer à la fois sa domination sur la matière et la conquête de la femme qu'il désirait.

Brutalement, la jeune fille le rappela à la réalité :

– Papa et Bachet vont venir.

Il sursauta, comme s'il eût été pris en faute.

– J'oubliais... laissa-t-il échapper.

Et déjà son visage reflétait l'angoisse. La jeune fille en comprit la cause et le rassura :

– Ne craignez pas papa. Ce soir, agissons comme par le passé, je lui parlerai après votre départ.

Ils attendirent encore près de dix minutes avant que Victor Angeville et Bachet vinssent les

rejoindre. Dix longues minutes de silence durant lesquelles Michel baignait dans une joie très pure, alors que Chantal ne goûtait que l'amertume d'une victoire qui la désespérait.

Le premier regard d'Angeville, lorsqu'il entra dans le salon, fut pour sa fille. Elle répondit à son appel silencieux par un cillement à peine perceptible et aussitôt elle vit le visage de son père s'épanouir.

Quelques minutes après, tandis qu'ils passaient à la salle à manger, Victor Angeville réussit à isoler Chantal un instant.

– Il t'a dit quelque chose ?

– Qu'il m'aime, qu'il n'osait me l'avouer, que tu l'effraies autant que le loup-garou. Je te raconterai ce soir...

La jeune fille n'en pouvait dire plus, Bachet et Lancey attendaient qu'elle les plaçât.

La soirée s'écoula sous le signe d'une bonne humeur dont seul Bachet ignorait l'origine véritable, puisqu'il l'attribuait uniquement à la réussite « mécanique » de Lancey.

Pour le jeune homme, cette première joie se dissolvait maintenant dans cet état du bonheur presque parfait où l'avaient plongé les paroles de Chantal. Une seule inquiétude pour lui : quelle serait la réaction du papa Angeville ? À le voir ainsi, à table, il semblait jovial, bon enfant, mais le jeune ingénieur avait le souvenir de certaine colère du patron dont il avait été le témoin, un jour qu'il avait découvert une malfaçon. Le bonhomme n'était pas facile. Comment prendrait-il la candidature de Lancey au titre de gendre ? N'avait-il pas d'autres ambitions, pour sa fille unique, que de donner sa main à un ingénieur sans fortune ?

Chantal était fébrile et cette nervosité n'échappait à personne. Chacun lui donnait la raison qui lui semblait la plus valable.

Quant à son père, il était certes le plus heureux de tous et ne le cachait pas. Il ne cessait de montrer à son jeune ingénieur en quelle estime il le tenait.

La soirée fut en vérité délicieuse pour chacun, sauf peut-être pour Chantal, qui se sentait crispée.

Mais, au moment de partir, Lancey eut la joie d'entendre la jeune fille murmurer :

– Je vous téléphonerai demain à l'usine, mais soyez tranquille, papa sera très heureux de vous accueillir comme son fils...

Le jeune ingénieur partit avec Bachet et, tandis que la voiture de Victor Angeville le reconduisait chez lui, il rêvait déjà à cet avenir merveilleux qui avait pris naissance aujourd'hui.

VI

Dans le bureau de Michel Lancey, la sonnerie du téléphone grésilla.

– Allô !... C'est vous, Chantal ?... Oui... c'est merveilleux, ma chérie... je vous aime... je vous adore... Vous ne pouvez imaginer mon bonheur... oui, bien sûr... Il faudrait que je passe chercher ma mère... Oui, je le lui ai dit hier soir... Elle est heureuse de mon bonheur... Demain, peut-être... Il m'attend donc... Vous n'y serez pas ?... Mais j'y vais immédiatement... j'avise simplement la standardiste que je me rends avenue d'Iéna... Je vous couvre de baisers, la vie est merveilleuse, mon aimée !

Lancey raccrocha l'écouteur et il sortit immédiatement de son bureau. Pour garder son courage jusqu'au bout, il fallait qu'il aille immédiatement voir celui qui demeurerait encore son patron.

Pour aller plus vite, il prit les boulevards extérieurs et le trajet fut pour le jeune homme une succession d'ombres et de lumières au gré des passages souterrains et des boulevards illuminés de soleil. Usines à gaz, docks, cheminées d'usines, maisons lépreuses, toutes les laideurs avaient disparu ; il ne restait plus qu'une voie bordée d'arbres, une circulation bien réglée et le ciel bleu où jouaient de petits nuages.

L'austère façade du siège des établissements Angeville ne parvint pas à refroidir son humeur joyeuse ; au contraire, elle y ajoutait par sa noblesse un sentiment d'orgueil. En franchissant cette porte, il n'allait pas pénétrer dans un bureau, mais entrer dans une famille.

– Ah ! c'est vous, mon cher ami !

Victor Angeville semblait vouloir bouleverser l'étiquette. Il tendit la main au jeune homme et l'invita à s'asseoir dans l'un des fauteuils.

– Ma fille m'a fait des confidences...

Il souriait et son visage s'éclairait, comme

rajeuni.

– Chantal m’a parlé de certains projets qui lui sont très chers. Elle m’a dit aussi que je vous effrayais. Est-ce vrai ? Mon cher ami, sachez que je vous ai en grande estime et que c’est avec joie que j’envisage votre demande.

Michel, qui n’avait pas encore réussi à placer un mot, essaya de formuler toutes ces pensées qui se chevauchaient : son amour pour Chantal, le délicat de sa situation d’ingénieur sans fortune, la pureté de ses sentiments, son désir de faire le bonheur de celle qu’il aimait.

– Mais je sais, je sais... Ce n’est pas à moi de m’immiscer entre Chantal et vous. Vous vous aimez, c’est l’essentiel. Vous n’avez pas de fortune, dites-vous ? Mais vous valez une fortune, mon garçon !... Le changement de vitesse Lancey-Angeville est votre œuvre, vous avez pu le réaliser grâce aux moyens des usines Angeville, c’est entendu, mais il est normal que votre œuvre reste votre propriété, c’est pourquoi vous toucherez une participation sur chaque système vendu.

L'excellent homme semblait ravi de sa libéralité.

– Voyez comme tout s'arrange, disait-il.

Michel put à peine le remercier.

– Soyez heureux et rendez ma fille heureuse, ce sera pour moi le plus grand bonheur.

*

Les jours qui suivirent passèrent dans la vie de Michel comme un météore éblouissant d'une lumière merveilleuse. Tout était simple grâce à Victor Angeville qui tint à rendre visite à M^{me} Lancey.

Parfois, Chantal semblait bien un peu lointaine à son fiancé, mais Michel, qui n'avait connu d'abord la *filles du patron* que sous le jour d'une jeune fille hautaine et distante, se disait qu'elle était ainsi, que son caractère le voulait, et comme, d'autre part, elle montrait une grande hâte à se marier, il n'avait aucune raison de s'inquiéter.

Le mariage fut décidé pour fin juin, dès qu'ils eurent trouvé un petit hôtel particulier, rue de la Faisanderie. Tous les détails étaient déjà mis au point quand eurent lieu les fiançailles officielles.

Ses fiançailles avec Lucien étaient encore trop proches pour que Chantal fût tentée de donner à celles-ci beaucoup d'éclat. Elle ne résista pas, cependant, au désir d'y inviter quelques amis et particulièrement ceux de la première surprise-party, y compris Anne-Marie.

Pour Chantal, le temps des fiançailles passa le plus agréablement du monde. Michel se montrait un fiancé empressé et charmant, allant au-devant de ses désirs, n'osant jamais, semblait-il, émettre une suggestion contraire aux désirs secrets de la jeune fille.

Cette dernière avait l'agréable sensation de se laisser entraîner sur un fleuve aimable et rapide, sans barrages, ni bancs de sable, ni rochers. Un fleuve cependant étourdissant qui ne lui laissait le temps ni de penser ni de rêver.

Aimait-elle Michel ? Elle ne s'était jamais posé la question et ne voulait pas se la poser...

Michel, lui, l'aimait. Elle en était sûre et cet amour faisait partie de ses fonctions. Il le lui devait, Chantal n'en doutait pas.

*

Brutalement, le décor merveilleux de ce fleuve enchanté changea. Demain, Chantal Angeville allait épouser Michel Lancey.

Ce fut son père qui lui posa la question, sur laquelle elle n'osait elle-même s'interroger.

Ils avaient dîné en tête à tête pour la dernière fois et, au moment de se coucher, le père avait pris sa fille dans ses bras.

– Tu aimes ton fiancé, Chantal ?

La jeune fille avait été longue à répondre et, comme il allait répéter sa question, elle dit assez brièvement :

– Mais voyons...

Plus tard, dans sa chambre, devant son miroir, elle s'était interrogée :

« Tu l'aimes, Chantal ? »

Elle ne pouvait se mentir à elle-même. Était-ce de l'amour, ce sentiment qu'elle éprouvait pour Michel ? Elle n'en était pas sûre. Non, de la sympathie tout au plus, mais de l'amour... certainement pas.

Elle fut sur le point d'aller vers son père, de tout lui avouer, mais elle se retint.

La semaine dernière, elle avait appris les fiançailles de Lucien avec la fille d'un obscur filateur du Nord. Il devait se marier à l'automne, disait-on. Grand bien lui fasse.

Non, aller dire à son père : « Je n'aime pas Michel », cela équivalait à dire : « Je ne veux plus épouser Michel. »

Chaque famille garde dans ses annales l'histoire d'une écervelée qui a attendu d'être devant le maire pour dire non, mais l'histoire remonte toujours à trois ou quatre générations, si bien qu'il est impossible de savoir si elle est vraie. Non, ce n'est pas la veille qu'on arrête un mariage. Alors, à quoi bon inquiéter son père ?

A-t-on besoin d'aimer pour se marier ? L'essentiel n'est-il pas que demain elle soit Madame. Après, elle aura la vie pour s'installer dans le mariage et Michel sera l'époux docile qu'elle dominera doublement, parce qu'il l'aime et que, pour lui, elle est et demeurera Chantal Angeville.

Si les fiançailles avaient été relativement discrètes, la bénédiction nuptiale de l'héritière des machines-outils Angeville fut une somptueuse cérémonie.

Le mariage civil avait eu lieu la veille. Chantal en tailleur, Michel en costume de ville, n'y étaient entourés que de leurs parents et témoins. Aujourd'hui, les midinettes et les bouquetières qui se pressaient de part et d'autre du porche de Saint-Pierre de Chaillot pouvaient voir l'un des plus prestigieux cortèges qui se puisse imaginer.

Quatre petits pages suivis de douze demoiselles d'honneur tenaient les traînes de la mariée qui, à son entrée dans l'église, semblait fort émue.

Son père, par contre, était si rayonnant qu'il

était difficile de dire quel sentiment l'emportait, celui de fierté de mener à l'autel une si ravissante mariée ou la joie de voir sa fille se marier.

Le Tout-Paris industriel se pressait dans la nef et la mère d'Anne-Marie Verdois put lancer à sa voisine ce trait cruel :

– Il eût été dommage que la petite Angeville eut manqué deux mariages sans réussir parfaitement le troisième.

Le déjeuner où n'était invité que le cortège fut servi chez le meilleur traiteur du Bois, mais, l'après-midi, M^{me} Lancey mère et Victor Angeville recevaient la foule de leurs amis et de leurs relations dans la résidence d'été de l'industriel, un petit château du Grand Siècle.

Sur les marches de l'escalier, les demoiselles et les garçons d'honneur accueillaient les invités et les menaient dans le salon où les jeunes mariés et les parents recevaient leurs félicitations et se présentaient mutuellement leurs amis.

Un buffet était installé dans le grand salon et, après y avoir fait une incursion, les invités

pouvaient s'égailler dans le parc où de petits groupes se formaient au gré des sympathies.

– Vous connaissez ce Lancey ? se demandaient de graves messieurs.

– Ingénieur de Centrale, disait le faire-part. Mais n'avez-vous pas entendu parler d'un changement de vitesse Lancey-Angeville ? Eh bien ! mon cher, Angeville s'est désigné un successeur éventuel, n'allez pas chercher plus loin.

Les dames le trouvaient joli garçon, calme, réfléchi, mais certaine « Madame de » s'inquiétait.

– Quels sont ces Lancey ?

– Ma chère, sachez que M^{me} Lancey est née de Genvrin et son mari était, je crois, général ou amiral. Il fut tué, m'a-t-on dit, durant la campagne d'Italie.

Bien que l'ignorant, Michel avait le bonheur de satisfaire les hommes d'affaires par sa propre valeur et les gens du monde par sa naissance.

Les multiples et réciproques présentations

terminées, les jeunes mariés purent à leur tour descendre dans le parc et aller de l'un à l'autre pour faire plus ample connaissance.

– Qui est cette dame ? demandait Chantal.

– C'est M^{me} Micheneau.

– Dont le fils est journaliste ?

– Vous n'y êtes pas, Chantal. La mère du journaliste est la tante par alliance de ma mère.

– C'est effrayant, je ne m'en souviendrai jamais. Mais, à votre tour, devinez qui est ce commandant d'aviation.

– C'est trop facile, dit Michel eu riant, il est le père de Thérèse, votre cousine.

– Vous avez perdu, le père de Thérèse est aussi commandant d'aviation, mais il est là-bas, voyez-vous, près de la pièce d'eau.

Tous deux se mirent à rire.

Un groupe de demoiselles et de garçons vint mettre fin au jeu insoluble de la famille et les entraîna vers le salon où déjà quelques couples dansaient. L'admiration était si joyeuse parmi la

jeunesse que Chantal fut toute surprise d'entendre Michel lui dire soudain :

– Nous devons penser au train, Chantal. Ne croyez-vous pas que nous devrions partir ?

– Faisons encore cette danse, dit la jeune mariée en retenant son mari.

Michel l'entraîna parmi les danseurs et il eut un doux reproche.

– Nous allons manquer le train.

– Le train n'est que dans deux heures, c'est plus qu'il ne nous en faut pour changer de vêtements et nous conduire à la gare.

– Certainement, mais j'ai pensé que vous aimeriez peut-être vous reposer, une demi-heure et...

– Eh ?...

Le jeune homme fut troublé par le regard glacé de sa femme.

– Et qu'il eût été doux d'être « enfin seuls ».

Cette fois, Michel n'eut plus aucun doute, le visage même de Chantal était devenu dur.

– À quoi pensez-vous, ma chérie ? ne put-il s'empêcher de lui dire.

Un léger sourire effleura les lèvres de la jeune mariée.

– Je pense à mes chaussures qui me blessent les pieds.

Il la fixa, décontenancé.

– Et vous m'avez demandé une autre danse ?

Elle eut un geste d'insouciance.

– Les femmes sont ainsi, mon cher ami, il faudra que vous appreniez à les connaître.

L'orchestre changea de rythme, mais Chantal se cramponna aux bras de son mari.

– Encore, celle-ci, Michel, vous verrez que nous aurons le temps.

– C'est un scandale, dit Thierry qui passait près d'eux, tu ne dances qu'avec ton mari.

– Eh bien ! la prochaine sera pour toi.

– Vous n'êtes pas raisonnable, Chantal, lui chuchota Michel.

– Et vous, vous l’êtes trop.

Enfin, après deux autres danses, les jeunes époux se glissèrent vers l’antichambre et filèrent à l’anglaise.

– Vous nous reprendrez à huit heures et quart pour nous conduire à la gare de Lyon, dit Chantal au chauffeur, comme l’auto s’arrêtait devant le petit hôtel particulier de la rue de la Faisanderie.

– Mais il est plus de huit heures, madame.

– Alors, nous allons faire vite, attendez-nous.

Les jeunes mariés franchirent le jardinet qui précédait le perron et Michel ouvrit la porte.

La fraîcheur de cette maison déserte, aux fenêtres et aux portes closes, les surprit, mais à peine eut-il poussé la porte que Michel prit Chantal dans ses bras.

– Ma chérie...

Elle ne répondit que faiblement aux fougueux baisers de son mari et très vite se dégagea de son étreinte.

– Vous ne pensez plus au train, Michel ?

Ils montèrent l'escalier sans dire un mot et entrèrent dans la chambre. Les valises étaient là. Nadine avait dû les fermer cet après-midi et la bonne vieille avait préparé le tailleur de Chantal et le costume de voyage de Michel, posés l'un et l'autre sur une chaise.

Michel prit ses vêtements et alla se changer dans la chambre voisine, ce qui fut rapidement fait.

– Êtes-vous prête ? demanda-t-il alors à sa femme.

– N'entrez pas... Non, je ne suis pas encore prête, il y a une minute que vous êtes sorti.

– Vous pensez au train ? fit-il en riant, heureux de lui rendre la balle.

Puis, il alluma une cigarette et, tout en regardant la fumée monter au plafond, il murmura :

« Chantal Angeville, ma femme... c'est extraordinaire ! Qui l'eût pensé, quand elle est venue visiter l'usine ? Ni elle, ni moi... »

Il regarda sa montre et peu après il s'aperçut

que sa cigarette était consumée. Alors, il se dirigea vers la porte.

– Vous pouvez entrer !

Chantal était au stade du rouge aux lèvres et, quand son mari voulut l’embrasser, elle protesta qu’il allait lui ôter son fard.

Enfin, Chantal fut prête et Michel empoigna les valises pour les descendre. Ce fut alors que la jeune femme s’aperçut que Nadine n’avait pas préparé ses gants. Ils perdirent encore de précieuses minutes à les chercher.

– C’est à quelle heure, votre train ? demanda le chauffeur quand il les vit paraître.

– À vingt heures quarante-cinq.

L’homme fit la moue.

– Nous n’avons plus que dix minutes.

– Prenez les quais, nous irons plus vite.

Ils jouèrent de malheur jusqu’au Châtelet. Tous les signaux devenaient immanquablement rouges quand l’auto s’y présentait. Après l’embouteillage du Pont-aux-Changes, il ne leur

resta que peu d'illusion. La pendule de la gare de Lyon marquait vingt heures cinquante. Par acquit de conscience, ils coururent jusqu'au quai, mais le train était parti et il n'y en avait pas d'autre avant le lendemain matin.

Chantal était désappointée. Michel tenta de la dérider en lui montrant ce que ce contretemps avait d'heureux : il leur permettrait de passer la première nuit chez eux.

– Quel avantage ? fit-elle rageusement.

– Où dois-je reconduire Madame et Monsieur ? s'inquiéta le chauffeur.

Michel consulta sa femme.

– Vous n'êtes peut-être pas très affamée, mais, à cette heure, n'est-il pas coutume d'aller dîner ? Nous n'avons ni cuisinière ni victuailles à la maison. Où voulez-vous que nous allions ?

La jeune femme secoua la tête.

– Je n'ai pas faim... allez où vous voudrez.

Michel donna ses instructions au chauffeur qui les mena vers la Butte.

– Je devais aller chercher Monsieur, après vous avoir conduit à la gare, madame. Faudra-t-il revenir dans la soirée pour vous conduire rue de la Faisanderie ?

– N'en faites rien et dites à papa que nous sommes partis, dit Chantal avec vivacité.

L'homme s'inclina en souriant et prit congé des jeunes époux.

Chantal fut d'une humeur exécrationnelle pendant tout le repas. Jamais Michel ne l'avait vue ainsi et il s'ingénia à éviter tout éclat. L'émotion, la fatigue de cette soirée et cette contrariété, pensait-il, expliquaient ce mouvement de mauvaise humeur.

– Que faisons-nous ? demanda-t-il quand il eut soldé l'addition.

Elle haussa les épaules avec lassitude.

– Que voulez-vous que nous fassions ? Nous rentrons, évidemment.

Ils prirent un taxi et, tandis qu'ils cheminaient dans le Paris s'éveillant à la vie nocturne, Michel attira sa jeune femme contre lui. Chantal se raidit.

Ils rentrèrent assez désenchantés dans la maison qu'ils avaient quittée quelques heures avant.

– Ce n'est qu'une journée de perdue, ma chérie, une demi-journée, même. Peut-être partirons-nous demain matin ?

– Nous verrons.

La jeune mariée semblait plus lointaine que jamais.

Quand ils se retrouvèrent dans la chambre, elle dit d'un ton contraint :

– Michel, je vais vous faire de la peine et je vous en demande pardon, mais je suis très lasse, ce soir.

Il voulut la prendre dans ses bras.

– Michel, je vous en prie.

– Mon amour, vous savez combien je vous aime...

– Je le sais, Michel...

Sa voix avait pris une intonation frémissante. Elle leva la tête vers son mari et celui-ci fut

effrayé de voir à quel point le visage de la jeune femme était tourmenté.

– Michel...

– Mon amour...

– Michel, il faut que je vous avoue quelque chose.

Elle sentit que l'étreinte de son mari se faisait plus molle et que son sourire passionné se crispait légèrement.

– Michel... c'est affreux... mais je ne peux pas ne pas vous le dire... Je vais vous faire beaucoup de mal, parce que je sais que vous m'aimez... Michel, dites quelque chose.

Cette fois, il avait pâli et elle sentit qu'il tremblait.

– Je n'ai rien à dire, Chantal, c'est vous... Eh bien ! parlez...

Alors, dans un souffle, elle dit les mots atroces :

– Je ne vous aime pas !

Avait-il entendu ? Il la tenait encore, mais,

d'un seul geste, elle se dégagea. D'ailleurs, ses bras retombaient lentement. Ils restèrent un long moment immobiles, face à face.

Elle le fixait, les yeux hagards.

– Je ne vous aime pas !

– Ce n'est pas vrai ?

Leurs voix leur semblaient irréelles, comme si elles eussent émané d'eux-mêmes sans qu'ils aient prononcé aucun mot. Une voix qui n'était même plus humaine, une voix de spectre, lente, dépouillée de vie.

– C'est vrai...

– Pourquoi ?

– Je vais me tuer, Michel.

Il la saisit brutalement par les bras et la secoua. Subitement, le sortilège où ils se trouvaient fut rompu.

– Non, Chantal. Que dites-vous ? Quelle est cette folie ?

De nouveau, il l'attira contre lui et elle gémit tant il la serrait.

- Chantal, tu es ma femme.
- Non, je ne veux pas...
- Tu sais combien je t’aime et tu as peur de moi. Tu as peur, n’est-ce pas ?
- Lâchez-moi, vous me faites mal, lâchez-moi. Je suis une abominable fille !... Michel, il faut me maudire, me battre ou me tuer. Je n’ai pas peur de vous, je vous le jure. Je ne crains pas cette union qui doit sceller notre mariage... Je suis votre femme, je le sais, et je ne me déroberai pas à ce qui est votre dû... mais je ne vous aime pas et il fallait qu’avant vous le sachiez.

Cette fois, non seulement il l’abandonna, mais il s’éloigna d’elle. Il se passa nerveusement les doigts dans les cheveux et fit quelques pas en titubant.

- C’est incompréhensible...

Et, lentement, il lui fit face, le visage ravagé par la douleur.

- Est-ce que je deviens fou, Chantal ?... Mais, enfin, personne ne vous a forcée à m’épouser. Rien au monde ne pouvait vous obliger ce matin

à prononcer ce « oui » qui me semblait d'ailleurs un peu superflu. Ce matin, vous m'aimiez encore ?

– Non.

– Quelle maladresse ai-je commise, et quand ? Quelle faute involontaire a détruit chez vous l'amour que vous me portiez ?

– Je ne vous ai jamais aimé.

Sa voix était rauque et presque indistincte.

– Mais alors ?...

– Je vous l'ai dit, je suis un monstre... Deux fois, je me suis fiancée et deux fois j'ai rompu parce que je ne les aimais pas. Je n'ai pas osé vous l'avouer.

– Qui étaient-ce ?

– Vous ne les connaissez pas. N'ayez aucune jalousie rétrospective. Avec le premier, j'étais trop jeune, lui aussi... Des amours d'enfants. L'autre aurait été un mariage de convenance, deux fortunes égales, deux « marques » également connues, chacune dans sa sphère... Ce sont ces fiançailles-là qui m'ont appris que

l'amour n'était qu'une illusion.

– Ma pauvre petite Chantal, que dites-vous là ? Une grosse désillusion, n'est-ce pas, quelque chose qui vous a brisée et vous fait supposer que l'amour est un mythe ?

Chantal, le visage pâle, regarda son mari avec des yeux apeurés.

– Non, non, ne le croyez pas, je sais parfaitement que tout est factice, dans l'amour. C'est un jeu horrible qui n'est fait que de conventions. Il faut être deux, on ne vit pas seul... Les loups, au printemps, dans la forêt, marchent à côté de leurs louves. Et nous aussi, nous sommes des loups. S'il le faut, nous marcherons côte à côte dans la vie, mais je veux que vous n'ayez pas d'illusions et c'est pourquoi je vous ai avoué que je ne vous aimais pas... Vous devez me haïr, maintenant, n'est-ce pas ?

– Que vous importe, puisque vous ne m'aimez pas !

Chantal baissa la tête.

– Je ne vous aime pas... mais j'éprouve

beaucoup de sympathie pour vous, plus que de la sympathie, une façon d'amitié. C'est pourquoi je n'ai pas pu vous mentir et me donner à vous sans vous avouer la vérité... C'était indigne de vous.

Michel s'était écroulé dans un fauteuil et il avait posé sa tête entre ses mains.

Chantal le regarda avec inquiétude. Elle était d'ailleurs fébrile et achevait de réduire en lambeaux le petit mouchoir qu'elle tenait dans ses mains. Elle fit encore :

– Et vous ne dites rien !

Il haussa les épaules. Elle insista :

– Il faut que nous prenions une décision.

– Vous venez de me briser en quelques secondes et vous me demandez encore de penser à l'avenir... Que m'importe, après tout !

Il se leva, les yeux baignés de larmes, et se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit.

Elle voyait sa silhouette se détacher sur la nuit. Il se tenait à chaque vantail et restait immobile, aspirant largement l'air frais qui arrivait par bouffées du Bois tout proche.

Cette fois, Chantal se sentit désemparée ; elle eût voulu fuir, mourir sur place ou se volatiliser, mais ne plus voir cet homme qu'elle venait de désespérer. Cet homme qu'elle n'aimait pas et que déjà elle croyait haïr, simplement parce qu'il existait et qu'il était le témoin de sa propre vilénie.

Brusquement, il se retourna et, cherchant à comprendre ce qui lui arrivait, il demanda :

– Puis-je savoir, puisque rien au monde ne vous obligeait à m'épouser, pourquoi vous l'avez accepté ?

Elle baissa les yeux.

– À quoi bon ?

Il insista âprement :

– Il y a donc eu un motif. Ce n'est pas un coup de tête, une fantaisie... Je suis en droit de savoir. Pourquoi ?...

Elle le regarda et, en défi, elle lança :

– Pour me marier... Pour me venger d'un fiancé qui ne m'écrivait jamais.

Elle espérait que cette fois il sortirait de sa passivité, mais elle fut encore déçue.

– Et c’est moi que vous avez choisi ! Moi !

Il parlait lentement, semblant mesurer ses mots... les peser.

Son regard enveloppait la silhouette féminine.

– Vous êtes ma femme, Chantal, légalement... religieusement...

Une rougeur envahit le visage de la jeune femme.

– Je vous l’ai dit, je ne me déroberai, pas à mon premier devoir.

D’un geste, il arrêta les paroles de Chantal et sa voix se fit mordante :

– Il n’est point question de cela. Il ne peut plus en être question. Aux yeux de vos amis, vous vouliez un mari, il fallait que mille personnes vous voient en robe blanche au bras d’un monsieur en habit sortir de l’église ! Vous devez être satisfaite...

Il eut un rire méchant et reprit, irrité :

– Vos paroles de tout à l’heure, je préfère vous dire que je n’y crois pas, elles faisaient partie du programme. Ce qu’il vous fallait, c’était un mari. Vous l’avez, tout est pour le mieux, et tout serait gâché si vos amis apprenaient demain que vous êtes retournée chez votre père et moi chez ma mère. Nous partirons donc en voyage de noces, comme prévu.

Pâle, Chantal répondit :

– Je ne veux pas que vous vous pliez à cette discipline simplement pour me rendre service, Michel. Quoi que vous en pensiez, je n’avais pas prévu pour faire ce pénible aveu, ni ce soir ni jamais, je ne l’ai fait, accordez-moi ce mot, que dans un sursaut d’honnêteté. Et puisque vous concevez un mariage blanc, je suis prête à reconnaître mes intentions mauvaises. Voulez-vous que nous demandions l’annulation de notre mariage ? Vous seriez libre et...

Il lui coupa la parole et répliqua sèchement :

– Chantal, pour tout le monde, vous vouliez être ma femme. Je vous demande que pour tout le monde vous continuiez à l’être. Et s’il vous en

coûte, maintenant, ce sera votre punition.

Ayant regardé encore longuement sa femme, qui semblait médusée de cette décision, Michel Lancey sortit de la chambre.

Il était au milieu de l'escalier quand elle courût jusqu'à la rampe et, se penchant, lui demanda avec inquiétude :

– Vous ne partez pas, Michel ?

– Que vous importe ?... fit-il d'une voix dure.

Puis, avec dédain, il ajouta :

– Cette nuit, dormez tranquille, si vous le pouvez.

VII

Quand Michel eut disparu au tournant de l'escalier, Chantal revint lentement vers sa chambre.

Lentement, douloureusement, sentant peser sur elle tout le poids de la honte, tout le poids du regret.

Au moment de franchir le seuil de sa chambre, elle s'arrêta... Elle hésita, fit le mouvement de repartir vers l'escalier et s'immobilisa de nouveau.

Dans un élan, elle avait songé à courir vers Michel, se jeter dans ses bras et le supplier qu'il l'acceptât ce soir pour épouse. Il lui semblait même en cet instant qu'elle allait l'aimer... qu'elle se donnerait avec amour. Mais la pensée ne resta qu'une ébauche de geste. Avec amertume, elle comprit que Michel ne pouvait plus que la refuser.

Sa situation était insoluble. Elle se sentait prise dans une sorte d'anneau enchanté sur lequel planait un maléfice... Un cercle de l'enfer d'où il lui était impossible d'échapper.

À force de jouer la comédie de l'amour ne serait-elle pas un jour ou l'autre trouvée prise à son propre piège ? Une forme d'amour : un sentiment né de l'habitude et de la sympathie n'aurait-il pu éclore ? Que lui restait-il maintenant ? La perspective d'une vie commune avec un étranger, une vie sans espoir, sans joie, où l'aigreur viendrait petit à petit ronger l'estime et laisser place à l'indifférence, à la haine peut-être.

La nuit fut affreuse. Elle la partagea entre la fenêtre, vers laquelle elle se sentait attirée, et son lit, où de temps à autre elle venait s'allonger, cherchant le repos.

Elle ne s'assoupit qu'avec l'arrivée de l'aube.

Le réveil lui fut encore plus pénible que ne lui était parue la nuit. Elle allait retrouver Michel dont le chagrin l'épouvantait. Elle pensa se jeter à ses pieds et lui demander pardon, lui dire...

Quoi ? Il n'y avait plus rien à dire ; n'avait-elle pas dès les premiers mots arrêté le dialogue du mariage ?

Le grand silence de l'expiation allait commencer.

Elle traîna à sa toilette, et quand enfin elle fut prête, il lui fallut s'éperonner pour se lancer hors de son appartement. Elle descendit vers le hall et, dès l'escalier, elle respira l'odeur écœurante de la fumée de tabac refroidi.

Elle vit les portes du salon ouvertes. Elle s'y avança. Une chaise était placée en prolongement d'un fauteuil et sur le guéridon voisin un cendrier débordait de cigarettes à demi consumées.

Ce ne fut qu'à cet instant que Chantal se rendit compte du silence de la maison.

« Il est parti ! »

Elle sentit sa gorge se nouer et il lui fallut que, sur-le-champ, elle sache. Elle courut à la salle à manger.

« Personne. »

Elle passa dans l'office.

« Personne. Me faire ça !... »

Elle se rendit compte aussitôt de son impudence et sourit avec amertume.

« Il est peut-être en haut ? »

Elle remontait l'escalier quand la porte de la rue s'ouvrit.

– Vous êtes déjà levée ? fit Michel en la voyant. J'étais allé acheter des cigarettes.

Il affectait un ton aussi naturel que s'il n'y avait rien eu entre eux.

Chantal redescendit, penaude.

Il était à deux pas d'elle. Déjà elle se tendait vers lui comme hier, comme avant-hier, comme toujours depuis le premier baiser, mais il avança le bras, la main ouverte.

– Bonjour, Chantal. Avez-vous à peu près dormi ?

Aucune acrimonie dans ses mots ni dans son intonation. Une courtoise sollicitude seulement qui lui faisait mal.

– Je vous en prie, Michel. Non, non, je ne

pourrai pas...

Les larmes affluaient et elle se tendait encore vers lui, toute palpitante.

– Michel... murmura-t-elle.

Il détourna les yeux pour regarder sa montre et laissa tomber :

– Nous avons manqué le train du matin, je vous avertis que le prochain est à onze heures dix-huit.

– Ah ! que vous êtes cruel, vous ne comprenez pas que...

– Vous renversez les rôles, Chantal, quant à la cruauté !... Il est bien entendu que nous partons en voyage ? Nous ne pouvons pas rester enfermés ici pendant le mois que devait durer notre absence.

Elle entrevit en un instant cette réclusion à deux et elle la rejeta avec épouvante.

– Nous ne pouvons pas rester, je vous l'accorde. Mais la Côte d'Azur et Venise !... Non, Michel, c'est impossible, maintenant.

– C’est assez mon idée. Je m’étais fait une telle joie à l’idée de ce voyage ! Et Venise sans amour, n’est-ce pas, ne vaut point d’être vue ?

– Ne prononcez pas ces mots-là, Michel.

– Il ne nous reste plus qu’à chercher un trou perdu, quelque thébaïde...

Michel n’avait pas achevé ces mots que, déjà, il comprenait que la solitude leur était interdite, elle ne ferait qu’appesantir sur eux le drame. Déjà Chantal le précédait en pensée et disait assez timidement :

– Puis-je faire une suggestion ?

– Je vous en prie.

– Il faut que nous partions, Michel, il faut que nous voyagions. C’est indispensable, je suis d’accord. Eh bien ! allons par exemple en Suisse, au Tyrol, allons dans une contrée où la grandeur de la nature saura peut-être nous faire oublier...

– La Suisse en chemin de fer ?...

– N’avez-vous pas une voiture ?

– Que l’usine a mise à ma disposition, oui.

– Père sera très heureux de penser que, par un caprice de sa fille, vous vous êtes résolu à la prendre. Où est-elle, cette voiture ? À l’usine ?

– L’auto me servait également pour mon usage personnel. Elle est dans un garage près de mon domicile.

– Allez la chercher, Michel, et partons.

– Mais vous n’avez pas déjeuné.

– Je prendrai un thé dans une pâtisserie en vous attendant.

À midi, l’étrange voyage de noces de Chantal et de Michel Lancey commençait, alors qu’ils franchissaient les portes de Paris. Ils déjeunèrent à Nogent et d’une traite roulèrent jusqu’à Belfort. Il semblait bien que Michel eût continué si sa « femme » ne l’avait prié d’arrêter et de chercher un hôtel.

Durant tout le voyage, ils n’avaient l’un et l’autre guère desserré les dents. Deux ou trois fois, avec une froide correction, Michel s’était inquiété de savoir si la glace n’était pas trop ouverte et si Chantal ne sentait pas trop l’air.

À Belfort, pour la première fois, allait se poser publiquement la question chambre. Le dernier tiers du voyage avait vu Chantal accaparée par cette pensée :

« Par les cartes d'identité, les gens verront que nous sommes mariés, ils s'étonneront que nous fassions chambre à part et, cependant, Michel ne peut, pendant un mois, dormir chaque nuit dans un fauteuil. »

Elle aurait voulu lui en parler, mais elle ne l'osa pas. N'était-ce pas encore lui rappeler le drame ?... ce drame qu'il devait ruminer tandis qu'il conduisait, le regard fixe, la mâchoire serrée.

Y avait-il pensé, lui aussi, pendant le voyage ? Quoi qu'il en fût, c'est très simplement qu'il demanda :

– Nous voudrions deux chambres communicantes et avec salle de bains.

Chantal le remercia de cette petite habileté par un sourire reconnaissant.

Le lendemain, ils partaient pour Bâle et

Lucerne.

Commençait alors pour eux une sorte de voyage touristique qui les menait de palaces en musées et de points de vue indiqués dans les guides en sites pittoresques recommandés. Une tentative de fuir hors d'eux-mêmes qui, à chaque repas, les remettait face à face et qui, chaque soir, voulait qu'ils rentrassent ensemble dans la même chambre pour se quitter aussitôt. Ce n'était qu'après que chacun eut tiré son verrou qu'ils éprouvaient un instant de bien-être, une sensation de détente...

Parfois, un incident qui ne pouvait jamais leur sembler drôle venait émailler la monotonie de tous les jours.

C'est ainsi qu'à Tremazzo, où l'hôtel était situé sur les bords du lac de Côme, ils avaient obtenu deux chambres contiguës ouvrant sur le même balcon et, suivant le rite habituel, ils entrèrent ensemble dans la chambre de Chantal. Après une poignée de main de pure forme, Michel se retira chez lui et, aussitôt, il fut attiré vers la fenêtre.

Le lac était si près qu'on eût dit que le balcon le surplombait. Au loin, les Alpes éclairées par les derniers feux du couchant formaient une ceinture lumineuse aux eaux sombres du lac. Michel vint s'accouder au balcon, mais à peine y fut-il appuyé qu'il sentit une présence. Il tourna la tête et vit Chantal à quelques pas qui, comme lui, avait été séduite par la magnificence du paysage.

Il hésita et, pour ne pas gêner sa femme, il rentra aussitôt dans sa chambre après avoir jeté la cigarette qu'il venait d'allumer.

Chantal remarqua avec mélancolie la retraite de son mari.

Ainsi il la fuyait. Passé l'heure de parade, il n'avait d'autre idée que de l'oublier, d'être seul !

Elle se retira dans sa chambre pour pleurer à son aise et, pour la première fois, ressentit une amertume qui déjà ressemblait, croyait-elle, à de la haine.

VIII

Le rite du matin différait de celui du soir en ce sens que Michel descendait le premier.

Il attendait Chantal dans le hall de l'hôtel en fumant une cigarette et en lisant les journaux. Comme ils étaient censés s'être déjà vus, ils n'avaient point à prolonger leurs effusions. Michel avait trouvé que le plus simple était de baiser les doigts de sa femme. Il s'en acquittait fort discrètement, ce qui était conforme à leurs sentiments réciproques et ne pouvait sembler étrange à quiconque les eût aperçus.

Le lendemain matin de l'incident du balcon, ainsi qu'il en avait l'habitude, Michel descendit dans le hall et demanda les journaux français et anglais. Il était installé depuis quelques instants dans un confortable fauteuil de cuir, quand un chasseur lui apporta un billet.

Il reconnut aussitôt l'écriture de Chantal et il

blêmit, la gorge subitement serrée.

« Elle est partie... »

D'un geste nerveux il déchira l'enveloppe et il lut :

« Mon ami,

« Je n'ai point voulu vous importuner ce matin et je suis allée faire le tour du lac en vedette. Je serai de retour pour midi.

« Votre *femme*,

« C. »

Un soulagement vint détendre le visage masculin.

Michel remarqua surtout que le mot *femme* était souligné.

Le jeune homme relut la lettre de Chantal : il était étonné de cette promenade imprévue, mais sagement il conclut qu'il en saurait le fin mot à midi. Il n'avait donc pas à se tourmenter jusque-là. Il pensa qu'éveillée tôt le matin Chantal avait

appris de la femme de chambre qu'il y avait des promenades en canot sur le lac et, ne voulant pas réveiller son mari, elle avait décidé d'y aller seule.

Michel occupa une partie de la matinée, chez le garagiste ; il y avait plusieurs jours qu'il voulait faire donner divers soins à sa voiture. Puis il alla musarder à travers la petite ville d'eaux et sur le bord du lac.

Quand il aperçut la vedette revenir, il s'empessa d'aller au débarcadère accueillir sa jeune femme.

– Je vois qu'on vous a remis ma lettre, dit Chantal d'une voix sèche.

Michel sourit et fit taquinement :

– J'ai cru que vous étiez partie...

– Fausse joie, mon pauvre ami... Il m'était difficile de vous libérer, puisque vous l'avez refusé quand je vous l'ai offert. J'ai beaucoup de défauts, vous vous en êtes aperçu, mais je possède au moins une qualité, je tiens mes engagements.

La voix de Chantal était devenue de plus en plus mordante, si âpre même que Michel dut lui demander avec douceur ce qui motivait sa mauvaise humeur.

La jeune femme lui fit face et, avec vivacité, elle dit :

– Ce matin, Michel, je vous aurais dit que c'était votre attitude d'hier soir.

– Mon attitude d'hier soir ?

– Oui, quand, en m'apercevant sur le balcon, vous êtes rentré dans votre chambre.

En vérité, le jeune homme ne comprenait pas.

Il ne pouvait pas comprendre parce que, la veille au soir, en se retirant du balcon, il n'avait eu aucune intention blessante. Il avait simplement jugé que deux jeunes époux ne pouvaient contempler à deux mètres l'un de l'autre un paysage si parfaitement romantique. Comme Chantal et lui ne pouvaient le faire dans les bras l'un de l'autre, il avait jugé préférable de laisser sa femme jouer *les dames seules*.

Cette fois, c'était à Michel de montrer sa

stupéfaction.

– Quand je suis rentré ? Mais je ne vois là aucune attitude blessante pour vous. J’ai simplement voulu éviter de vous importuner.

– Me suis-je plainte que vous m’importuniez quelquefois ? Non, n’est-ce pas ? Vous cherchez, Michel, chaque occasion de me fuir. Ne vous défendez pas... j’ai compris que vous ne vous en rendiez pas compte. Un voyage de noces dans les conditions où nous les faisons est odieux. À Paris, quand nous serons rentrés, il nous sera peut-être possible d’organiser cette vie commune sans aucun autre lien que nos signatures sur les registres de l’église et de l’état civil. Mais un voyage qui n’est conçu que pour isoler du monde deux êtres qui s’aiment n’a pas été inventé pour nous. Il risque de nous rendre la vie insupportable dans l’avenir. J’ai pensé longuement à tout cela, ce matin, tandis que la vedette faisait le tour du lac, et voilà quelles conclusions j’ai tirées de cette méditation : il nous reste encore quinze jours avant que nous ayons le droit, pour nos parents comme pour nos amis, de rentrer à Paris.

Ces quinze jours, si nous les vivons l'un près de l'autre, risquent d'être fatals à notre projet de continuer à vivre ensemble. Je vous demande donc de nous séparer aujourd'hui... Oui, de continuer chacun de notre côté ce ridicule voyage de noces.

Un sourire amer souligna sur les lèvres de la jeune femme ce mot de voyage de noces et, sans laisser à son mari stupéfait le temps de lui répondre, elle continua :

– Évidemment, nous nous retrouvons la veille de rentrer à Paris, puisqu'il est indispensable que nous arrivions ensemble.

– C'est insensé, Chantal !

– Moins insensé que de passer notre voyage de noces en faisant chambre à part, en évitant non seulement de s'embrasser, mais même de se serrer la main.

– Est-ce ma faute ? Je vous aimais, moi.

Une amertume soudaine fit sombrer la voix de Lancey.

Cette fois, ce fut la voix de la jeune femme qui

se fit plus douce que celle de son mari :

– Je le sais, mon ami. Je sais que toutes les fautes reposent sur moi. Ne discutons pas, je vous en supplie, ou remettons à quinze jours cette mise au point qu’il faudra bien que nous refassions avant de reprendre une vie apparemment commune.

Chantal posa sa main sur le poing de Michel.

– Je vous en conjure, Michel, cette séparation est nécessaire. Elle nous permettra de penser, alors que chaque jour ce voyage ne fait que nous aigrir contre nous-mêmes... et contre l’autre. Puisque les usages veulent que de jeunes mariés s’isolent de leur milieu, s’éloignent de leur cercle de famille durant les jours qui suivent leur mariage, eh bien ! profitons-en à notre manière pour essayer de voir clair en nous-mêmes.

Le jeune homme, les yeux fixés sur Chantal, pensait avec intensité.

Il était assez dérouté par la proposition de sa femme. Plus ou moins obscurément, il sentait que l’expérience valait d’être vécue. Plusieurs fois

déjà, au cours du voyage, il avait été effleuré par le regret d'avoir refusé l'offre de faire annuler ce mariage malheureux. Oui, il était utile que chacun se recueillît avant d'engager définitivement l'avenir.

– Vous avez peut-être raison, Chantal, dit-il lentement. Mais où nous retrouverons-nous ?

– Peu importe. Dans un lieu tranquille, sur le chemin du retour.

– En Suisse ?

– En Suisse ou en France, du côté du Léman, par exemple.

– À Genève ou Lausanne ?

– De bien grandes villes. Je préférerais Montreux.

– Rien ne s'y oppose, disons Montreux... Je vous laisse l'auto.

– Je vous remercie, Michel, mais je préfère que vous la gardiez. J'ai peur de conduire en montagne et j'ai surtout besoin de choisir un coin tranquille où je me reposerai. Je me sens lasse. Je vais simplement vous demander de me conduire à

Lugano, où je prendrai le train.

Michel ne voulut pas soulever d'objections.

– C'est entendu, Chantal, quand vous le voudrez, je vous conduirai à Lugano.

La jeune femme consulta sa montre et, avec décision, proposa :

– Il est bientôt midi, nous allons déjeuner à l'hôtel et nous pourrions partir aussitôt après.

Était-ce l'effet de cette explication, mais jamais encore les deux jeunes mariés n'avaient eu cette impression de détente. Le repas se déroula dans un continuel babillage, fort animé et qui même, une ou deux fois, les incita à sourire.

Il fallut arriver au café pour que la gravité revînt sur leurs visages. Ils devaient mettre au point quelques détails : arrêter l'hôtel où ils se retrouveraient et à quelle date exactement aurait lieu cette rencontre.

– Il ne faudrait pas que nous envoyons des cartes postales le même jour, aux mêmes gens, de lieux différents et trop éloignés, dit Michel, au moment de partir.

– Peut-être faudrait-il alors que nous sachions où sera l'autre ?

Michel secoua la tête.

– Je vous avoue que j'ignore, pour ma part, si je passerai les quinze jours dans le même lieu ou si je dévorerai des kilomètres.

– Faites comme vous l'entendez, Michel. Je ne vous demande qu'une chose : n'écrivez pas à papa, il serait trop effrayé de recevoir de vous une lettre qui ne serait pas de la même ville que celle qu'il aurait reçue de moi. En outre, il nous serait trop difficile l'un et l'autre de trouver une généralité assez vague pour ne pas nous contredire. Il suffit qu'il pleuve où je serai et que le soleil vous favorise pour qu'un drame éclate à Paris. Que n'irait imaginer votre mère ou mon père !

Avec ironie, Michel constata :

– Certainement tout, sauf la vérité. Eh bien ! c'est entendu, je n'écrirai qu'à ma mère. Pour les cartes qui nous restent à envoyer à quelques amis, nous attendrons de nous être retrouvés.

Deux heures plus tard, Chantal et Michel se quittaient devant la gare de Lugano et, si étrange que cela puisse paraître, ils étaient, l'un et l'autre, assez émus.

Quand il se fut assis de nouveau au volant de sa voiture, Michel resta un moment à essayer de rassembler ses pensées. Comme il n'y parvenait pas, il alluma une cigarette et tira quelques bouffées. Mais la contemplation des volutes bleutées n'ayant pas été plus favorable, il mit son moteur en route et démarra.

Sans réfléchir, instinctivement, il prit la route du Saint-Gothard qui était celle que sa femme allait suivre bientôt par voie ferrée.

Les incidents d'une route assez difficile devaient l'accaparer jusqu'au soir. Enfin, assez tard, il était près de dix heures, il s'arrêta dans un village suisse où il fut assez heureux de trouver une petite chambre. Il dîna aussi rapidement que le service le lui permit et ce ne fut qu'après s'être retiré chez lui qu'il essaya de nouveau de mettre de l'ordre dans ses idées.

« Voilà quinze jours presque que je suis marié

et j'ignore où ce soir ma femme va dormir... »

Il n'y avait nulle acrimonie dans cette pensée et, en vérité, jamais il n'avait éprouvé de véritable colère envers Chantal. Il s'était trop senti accablé par le sort qui lui avait ravi son bonheur, à peine l'eût-il entrevu. Dans son for intérieur, Michel savait qu'il aimait trop Chantal. Il savait également que l'amour est une plante délicate et qu'un amour non payé de retour s'étiole avec le temps, comme une fleur grillée par le soleil et qu'aucune pluie bienfaisante ne vient jamais rafraîchir.

IX

Chantal n'avait pas dit à son mari qu'elle avait déjà choisi, durant sa promenade sur le lac, où elle se retirerait pendant les deux semaines qu'elle devait passer seule.

Son choix s'était porté sur Verbier, village suisse de la vallée de Bagnes. Ce n'était pas au hasard qu'elle avait pensé à cette petite station. Cinq ans auparavant, elle était venue s'y reposer quelques semaines. Elle savait cet endroit suffisamment retiré du monde pour être à peu près sûre de n'y rencontrer personne de connaissance.

En outre, elle aurait plaisir à fouler de nouveau les sentiers de la montagne qui lui rappelleraient de si bons souvenirs de jeunesse. Le seul ennui était qu'il lui fallait, de changements de train en attentes dans les gares, près de vingt-quatre heures pour se rendre de Lugano à la vallée de

Bagnes.

En descendant de l'auto postale, quand la jeune femme retrouva le paysage familier des hautes montagnes où, sur la cime de chacune d'elles, elle pouvait mettre un nom, il lui sembla que du même coup cinq années s'enfonçaient dans le néant.

Elle retrouvait, avec les senteurs des épices, l'état d'âme de ses dix-huit ans, le même élan vers la vie, le même désir de vivre. Les désillusions de deux fiançailles et d'un mariage manqués lui semblaient loin.

« Combien je fus heureuse ici, pensa-t-elle, et, cependant, n'y avais-je pas mes petites peines, mes chagrins de jeune fille qui prenaient d'autant plus d'ampleur que je n'en connaissais pas encore de grands ! »

Il n'était point question pour elle d'aller aux « Edelweiss », la maison de repos pour enfants et jeunes filles où elle était autrefois mais elle savait trouver un peu plus haut un hôtel assez simple et propre comme tous les hôtels suisses.

Elle gravit, heureuse et légère, la route qui serpentait entre la montagne et le torrent. Personne ne l'attendait, personne ne la reconnaîtrait. Quelle joie elle aurait à vivre, ici, en totale liberté !

Chacun de ses pas était pour elle le rappel d'un souvenir : le vieux pont avant la scierie, la cabane, là-haut, entre les sapins.

« Tiens, ils ont construit un nouveau chalet à l'entrée du village. C'est de ce tournant qu'on aperçoit les « Edelweiss ». »

Chantal était presque comme une écolière en vacances quand elle parvint en haut du raidillon qui menait à l'hôtel.

Elle reconnut le patron, avec ses grosses moustaches droites et toutes frisées. Du hall d'où partait l'escalier de bois, Chantal aperçut, par une porte entrouverte, le petit salon avec, en enfilade, la salle à manger où déjà le petit déjeuner était servi. Elle n'avait que le temps de monter à sa chambre pour faire un peu de toilette avant de se mettre à table.

Avant de franchir le seuil de la salle à manger, la jeune femme s'était demandé si elle n'allait pas trouver ici, par malchance, une personne de connaissance. Il n'en fut rien. De son coin, elle put dresser l'inventaire des pensionnaires. Deux couples entre deux âges, une dame âgée, deux jeunes filles, quelques personnes seules et, là-bas, une famille, dotée de six enfants, qui parlait allemand.

Rien d'inquiétant, aucune silhouette connue parmi ces clients pour lui rappeler sa situation. Il n'était pas écrit sur son visage qu'elle était mariée depuis quinze jours et qu'elle ignorait si son mari courait les routes vers Milan, vers Zurich ou Innsbruck.

Tout le monde déjeunait en silence, quand la dame âgée, se tournant vers les jeunes filles, dit assez haut pour que tout le monde entendît :

– Ils auront eu beau temps, nos grimpeurs. Vous ne regrettez pas d'être restées ?

L'une des jeunes filles parut tout intimidée, mais l'autre, une brunette très vive, répondit :

– Si nous avions su, nous aurions été jusqu’à la cabane à Léonard, mais, après, l’escapade est trop périlleuse.

– Vous ne craignez pas que, ce soir, ils se moquent de vous ?

– C’est sans importance, fit la jeune fille timide, tout en rougissant. C’est toujours par crainte des railleries que l’on commet des imprudences.

– Vous avez raison, mademoiselle, dit un voisin. En montagne, il faut raisonner froidement et ne jamais rien entreprendre à chaud pour relever le défi.

Chacun donne son avis, y compris la famille nombreuse qui parlait également le français. Seule, Chantal, qui ne connaissait encore personne, ne dit rien. Elle sourit avec amusement des débats entre les prudents et les audacieux. Et la plus audacieuse de tous était certainement la dame âgée.

– En 1935, au Cervin... disait-elle.

Maintenant, chacun évoquait un souvenir et la

conversation revenait en petit cercle. Chantal apprenait ainsi que trois pensionnaires étaient partis le matin pour faire l'ascension de la Pierre à Voir. Elle avait remarqué que parmi les trois noms qu'elle avait entendus celui d'un certain Patrick était revenu le plus souvent.

« Un nom d'ici », nota incidemment la jeune femme.

Les ascensionnistes ne revinrent que juste avant le dîner, alors que les pensionnaires prenaient l'apéritif sur le balcon-terrace et que chacun établissait un pronostic sur l'heure de leur retour. Certains, d'ailleurs, armés de jumelles, croyaient les voir encore au sommet de la Pierre à Voir.

Le premier qui entra fut Patrick : Patrick Marrey, qui s'écria, en voyant Chantal :

– Oh ! par exemple, Chantal !

Tandis qu'ils se serraient la main, la jeune femme eût voulu être à cent pieds sous terre.

Les compagnons de Patrick envahissaient le petit salon et le balcon, dans un grand fracas de

chaussures à clous et un brouhaha d'exclamations :

– Vous y étiez à une heure !

– Je l'avais bien dit que c'était vous ! Monsieur Lagrange, vous nous devez le champagne, disait avec entrain la dame âgée.

Un grand gaillard bronzé commençait le récit de l'ascension et graduellement le tumulte s'apaisa.

Patrick s'approcha de Chantal.

– Je ne sais plus qui m'a dit que vous alliez vous marier.

La jeune femme eut un sourire gêné et, montrant son alliance :

– Je le suis, fit-elle.

Sans attendre aucune question, elle demanda :

– Il y a longtemps que vous êtes ici ?

– Un mois. En rentrant en Europe, je n'ai passé que deux jours à Paris. J'avais un tel besoin d'altitude et d'air frais que je suis venu aussitôt à Verbier.

– Il y a combien de temps que nous nous sommes vus ?

– Plus de deux ans.

– Déjà ! Vous étiez en Amérique, il semble me souvenir.

– Au Venezuela. J’y ai construit un pont. Votre mari est à Verbier ?

– Non.

Chantal sentit que Patrick n’osait plus la questionner ; cependant il devait être intrigué, car il lui demanda encore :

– Vous êtes seule ?

– Oui.

Elle crut devoir ajouter qu’elle était venue pour se reposer.

La conversation devint générale.

– Quelle sera la prochaine course ? demandait la vieille dame.

– Après-demain, la Rosablanc, lança Patrick.

– Et vous verrez qu’il n’y aura pas encore une femme pour la faire ! Si j’avais quinze ans de moins, je vous accompagnerais, messieurs. Je la connais, la Rosablanc, je l’ai faite en 1935.

Elle guettait alentour une réponse à son défi.

– Vous, mesdemoiselles, vous n’irez pas ?

Les jeunes filles déclinèrent l’offre.

Un instant, les yeux de Chantal croisèrent ceux de la dame âgée.

– Moi, j’irai, fit Chantal à mi-voix.

Malgré le bruit de la conversation, Patrick l’avait entendue.

– Vous, Chantal ? fit-il, étonné.

– Pourquoi pas, si vous m’acceptez ?

– Ce n’est pas sans danger, vous savez.

– Eh bien ! tant mieux.

Un silence accueillit ces mots et ce ne fut qu’au bout d’un moment que Patrick lui répondit :

– J’accepte, mais demain, cependant, je vous

expliquerai de quoi il s'agit.

*

Le départ avait eu lieu à six heures du soir, ainsi que Patrick et Joseph, le guide, en avaient décidé. Chantal était la seule femme avec quatre garçons, les deux autres étant un Suisse et Belmont, un Lyonnais, qui avait deux premières *fumantes* à son actif.

Une soif d'action, un besoin d'entreprendre, de se donner un but s'était emparé de Chantal depuis le jour de son arrivée à Verbier. Elle en était la première étonnée ; jamais encore elle n'avait éprouvé ce désir de *faire quelque chose*.

Le grand vide qui existait dans son cœur n'allait-il pas se remplir d'enthousiasme par l'action pure ? Quoi qu'il en soit, elle avait dû insister farouchement pour obtenir de son camarade qu'il l'emmenât dans cette course de trois jours qu'il entreprenait avec deux amis, alpinistes éprouvés, et le meilleur guide de la

vallée.

– C’est une ascension difficile, Chantal, et vous n’avez aucun entraînement. Voilà cinq ans que vous n’avez pas fait de montagne.

– Je n’ai pas fait de rocher depuis cinq ans ; cependant, je fais du ski tous les hivers.

– C’est différent.

– Je le sais, mais je suis en excellente condition physique.

Patrick avait hoché la tête.

– Eh bien ! qu’est-ce que ça veut dire ? Je fais du sport toute l’année, mon cher ami, tennis, natation et, quand il m’en prend fantaisie, je vais « monter » une heure ou deux.

– Oui, mais ici, il s’agit de grimper non seulement à trois mille huit cents, mais d’une course de trois jours, dont deux journées à plus de trois mille.

Cette discussion avait eu lieu le matin, en tête à tête, dans le salon de l’hôtel. Saisissant le poignet de Patrick dans sa main, gravement, Chantal lui avait dit :

– Pat, il faut que je fasse cette ascension. Je vous le demande, ne me laissez pas tomber.

Le jeune homme avait été saisi par l'expression presque tragique du visage de son amie d'enfance.

– C'est si grave que ça ?

– Oui...

Les mots étaient déjà sur les lèvres de Chantal... le besoin de se confier, et puis, par orgueil, elle s'était arrêtée. Pouvait-elle dire :

« Je me suis fait épouser par un homme que je n'aime pas, uniquement pour me venger. »

Non, n'est-ce pas ? D'ailleurs, ce n'était pas la vérité exacte. La vérité était plus subtile à connaître.. La connaissait-elle elle-même ?

Alors, dire : « Je suis mariée depuis quinze jours et nous continuons chacun notre voyage de noces de notre côté », n'était-ce pas faire naître les suppositions les plus blessantes pour elle et peut-être pour Michel ? Mais, se raconter, se confier à un vieil ami, se confesser, quel soulagement ! Même sans attendre aucun conseil,

sans en demander, surtout sans en accepter.

– Eh bien ! soit, venez avec nous, accepta Patrick. Nous irons toujours jusqu'à la cabane du mont Fort. Nous devons y dormir cette nuit et, demain, vous verrez bien si vous vous sentez de taille à attaquer la Rosablanc.

Les compagnons arrivèrent assez tôt au refuge pour pouvoir contempler le massif du mont Blanc et se nommer vingt sommets fameux.

– À gauche, ce sont les Grandes Jorasses, puis le Dolent.

– À droite, l'aiguille d'Argentière, l'aiguille du Chardonnet, l'aiguille du Tour...

Il semblait à Chantal qu'elle eût pu les toucher tant ils étaient près, écrasant de leurs masses toute la chaîne des deux mille mètres qui, au-delà de la vallée, tentait vainement de cacher les géants à leurs admirateurs.

– Je ne pensais pas que nous fussions si près du mont Blanc, car, enfin, le mont Blanc, c'est la France.

– Tous ces sommets sont en France. Ils

jalonent la frontière, dit Belmont.

– Et le mont Blanc, qui vous semble si proche, dit Patrick, est à quarante-cinq kilomètres.

– C’est incroyable ! Il me semble que je pourrais le saisir en allongeant le bras.

Avec la tombée du jour, le froid devenait de plus en plus vif. Il fallut rentrer dans la cabane qui, à la vérité, était un chalet de pierre. Le gardien avait mis de l’eau à chauffer et il servit du thé.

– Pas trop fatiguée, Chantal ?

– Nullement, et je maintiens ma candidature pour la Rosablanche.

Plus tard, après la veillée qui suivit le repas du soir, comme elle se glissait dans son duvet, Chantal pensait, mi-amusée, mi-amère :

« Je faisais chambre à part avec mon mari, mais, ce soir, je vais dormir dans le même dortoir que quatre garçons. »

X

– Votre ascension fumante est une plaisanterie, raillait Chantal, tandis qu'ils gravissaient la pente parmi les éboulis.

Joseph, qui marchait en tête, ne répondit pas, sans doute par politesse, peut-être par malice.

Belmont, qui était derrière, renchérit :

– S'il y avait de l'herbe, on pourrait dire que c'est de la montagne à vache, n'est-ce pas ?

La traversée du glacier de la Chaux n'offrit guère de difficulté et la jeune femme était très fière d'elle quand, vers dix heures et demie, ils arrivèrent au col de Louvie.

On posa les sacs pour se reposer un peu et Patrick s'inquiéta :

– Eh bien ! Chantal, vous tenez le coup ?

– La belle affaire, c'est à peine si les chaussures me pèsent aux pieds, mais, pour le

reste, votre escalade n'est qu'un jeu d'enfant. Serons-nous bientôt à trois mille mètres ? Je veux pouvoir dire que je suis montée à plus de trois mille.

Tandis que Chantal babillait, Joseph préparait les cordes.

– Oh ! monsieur Belmont, vous devriez prendre une photo, fit-elle.

– Nous la prendrons sur la Rosablanche, le décor sera plus impressionnant, répondit malicieusement le Lyonnais.

On se remit en route et bientôt Chantal comprit que l'encordement était une sage précaution. Il fallait s'élever progressivement sur le flanc du glacier et la pente devint bientôt si raide qu'ils devaient, au piolet, tailler des marches dans la glace et il leur fallut près d'une heure pour arriver au pied de la Rosablanche dont le rocher jaillissait du glacier.

L'escarpement rocheux était là, assez large et la pente, bien que rude, ne nécessitait ni encordement, ni la pose de crampons. Les

alpinistes montaient chacun pour soi et Chantal avait pris la tête, grimpant comme un chamois.

Soudain, elle s'aperçut que l'éperon rocheux allait en se rétrécissant, en même temps, il devenait presque horizontal, mais, de part et d'autre de cette crête, le glacier descendait à pic dans une chute vertigineuse. Chantal s'arrêta. Elle était presque à quatre pattes pour achever cette montée. Elle s'assit à califourchon sur la crête du rocher et elle ferma les yeux.

– Eh bien ! Chantal, ça ne va pas ?

Elle avait la tête baissée, les yeux clos Patrick qui ne pouvait voir qu'elle fermait les yeux, crut qu'elle fixait le vide.

– Regardez les crêtes, devant vous ; vous avez le Seilon, sur votre droite et...

Elle voulut tourner la tête, mais son regard fut attiré par un petit lac qui semblait à ses pieds.

– Voulez-vous que je passe devant vous ? disait Patrick.

– Je veux bien, mais comment allez-vous faire ?

Il l'enjamba et elle le vit marcher debout sur cette crête pas plus large qu'une mauvaise bordure de trottoir.

Elle ferma les yeux.

Il y avait trente mètres à faire ainsi avant de retrouver l'escarpement qui allait alors en s'élargissant. Patrick s'arrêta à mi-chemin et se retourna.,

Il ne raillait pas la jeune femme ; tranquillement, il lui disait :

– Essayez d'avancer ; après, ça ira tout seul. En vous avançant à cheval, vous ne craignez rien.

Elle semblait une statue de glace, immobile. Enfin, elle ouvrit les yeux et regarda Patrick.

– J'ai peur.

– Voulez-vous que je vous donne la main ?

– Non, je vous en prie... J'ai peur de vous voir debout.

– Je vous assure qu'il est plus commode de franchir ce pas, étant debout, que de le faire à votre manière.

Belmont, qui était devant elle, lui offrit de lui prendre son sac.

– Vous vous sentirez plus légère.

– Si vous voulez...

Se tenant d'une main au rocher, qu'elle serrait entre ses jambes, elle commença à essayer de dégrafer la boucle du sac.

– Lâchez-moi, je vous en prie ! jeta-t-elle à Belmont qui voulait l'aider.

– Mais vous aurez moins de mal !

– Non, lâchez-moi ! Je ne veux pas qu'on me touche, je veux le faire toute seule.

Le jeune homme n'osa insister. Il savait, comme les autres, que Chantal n'était plus maîtresse de ses nerfs. Elle était empoignée à la fois par la peur, par le vertige et par le mal des montagnes. Il fallait la laisser agir, tout en veillant à ce qu'elle ne commît aucune maladresse.

Elle réussit à défaire la boucle de son sac et à libérer le bras droit. Le sac, qui ne tenait seulement que par la courroie gauche, glissa de

ce côté et Chantal, qui se tenait raide, sans aucune souplesse, ressentit un léger déséquilibre. Elle poussa un cri et ses mains se crispèrent au rocher. Plus encore, elle se pencha sur le rocher jusqu'à s'y maintenir à plat ventre, le serrant entre ses bras et ses jambes, et le sac glissa le long de son bras.

Patrick revint vers elle. Elle ferma les yeux. Sa tête tournait, elle n'avait plus conscience si elle était debout, sur le ventre ou sur le dos. Elle ne se rendait plus compte de la verticale.

– Ne bougez pas, Chantal, je vais vous prendre votre sac.

– Je vous en supplie, n'en faites rien, je vous le passe. Attendez.

Au prix d'un effort de volonté, elle se souleva. Ses membres tremblaient, elle voulut prendre le sac de sa main droite, mais la courroie glissa et le sac partit sur la pente du glacier. Il roula d'abord, puis glissa à une vitesse folle pour disparaître en quelques secondes. Le regard fixe, la jeune femme avait suivi avec épouvante la chute de son sac. Il lui semblait que c'était là une partie d'elle-

même qui se précipitait vers le gouffre et elle poussa un cri.

En même temps, Belmont, qui s'était glissé près d'elle, la saisit à bras-le-corps. Maintenu par le Lyonnais et par Patrick, Chantal fut ramenée en arrière, là où le roc s'élargissait.

Elle resta quelques minutes sans rien dire, seulement secouée de sanglots. Enfin, elle murmura :

– Je suis ridicule, n'est-ce pas ?

– Non, Chantal, vous êtes seulement très fatiguée par l'ascension et n'oubliez pas que nous sommes à plus de trois mille, votre désir est donc satisfait.

Elle eut un pauvre sourire.

– Oui, mais je ne m'en vanterai pas...

– Il est plus de midi, fit Joseph. Que faisons-nous ?

Patrick regarda Chantal et dit :

– Nous ne pouvons pas continuer.

La jeune femme eut un regard navré.

– Je vous gâche votre course. Je saurai bien redescendre toute seule.

– Vous êtes folle, pour vous perdre et être prise par la nuit au milieu d'un glacier, y mourir de froid ! D'autant plus que vos pull-over et votre duvet sont partis avec votre sac.

– Je vous le dis, je suis la plus stupide des filles.

– Là n'est pas la question, il est simplement heureux que vous n'ayez pas eu de ravitaillement dans votre sac.

Patrick se concerta avec le guide et, après un instant, il décida :

– Belmont et Jean-Loup vont continuer avec Joseph et, moi, qui ai déjà fait la course deux fois, je vais redescendre avec vous. Nous passerons la nuit à la cabane et, demain, nous rentrerons tranquillement à Verbier. En traînant un peu, nous retrouverons les autres sur la route pour revenir ensemble.

– Je suis confuse, Pat, de vous priver de la plus intéressante partie de la course, dit Chantal.

– Je connais le val des Dix et j’aurai l’occasion d’y retourner.

On fit le partage du ravitaillement et, après s’être serré la main, les deux équipes se dépassèrent.

Tandis que Joseph emmenait les deux autres alpinistes, Chantal et Patrick mangèrent un sandwich, puis, à leur tour, ils se remirent en route.

La descente du rocher fut relativement facile, mais, quand ils retrouvèrent le glacier, les difficultés recommencèrent, il était plus difficile de descendre que de monter.

Toute honteuse de ce qu’elle appelait son manque de cran, Chantal ne disait mot. Durant toute la descente du glacier, Patrick, qui marchait en tête, était trop occupé à tailler les marches et à aider la jeune femme pour parler, lui aussi. Ce ne fut qu’au col de Louvie qu’il essaya de nouveau de la reconforter.

– Ne le prenez pas au tragique, vous avez été sage de renoncer.

– Il n’y a pas de sagesse là-dedans, j’étais incapable de continuer. J’ai peur encore rien que de penser à ces deux gouffres de chaque côté du rocher.

– Il est déjà extraordinaire que, sans entraînement, vous soyez le premier jour montée jusque-là. Vous rendez-vous compte de l’effort que vous avez dû fournir ?

– Je vous assure, Pat, que je ne suis pas exténuée et que je me sens encore la force de remonter à la Rosablanche et d’en redescendre.

– Peut-être que là-haut, avec l’altitude...

– Non, Pat, il n’y a pas que l’altitude. Il y a que je ne sais jamais me dominer. Tout est là... Toutes mes fautes viennent de là. Je ne suis qu’une tête folle, je me lance dans les histoires les plus extravagantes et, quand je suis au pied du mur, j’ai peur, je n’ose pas, je me *dégonfle*...

– Ce n’est pas grave. Vous n’êtes pas la seule femme au monde qui n’ait pas fait la Rosablanche, mais je peux vous dire que peu de femmes sont allées jusqu’où vous êtes montée.

Ces mots ne suffirent pas à apaiser la jeune femme. Et si les deux jeunes gens continuèrent leur descente sans parler, il n'en restait pas moins que Chantal demeurait sombre, remuait toutes ses pensées moroses tandis que son compagnon, pensif, lui aussi, devait élaborer mille suppositions sur le *mystère Chantal*.

Ils arrivèrent avant la nuit à la cabane du mont Fort et, aussitôt franchi le seuil, Chantal se laissa tomber sur un banc. Elle n'en pouvait plus.

Patrick appela le gardien et il allait ressortir voir s'il n'était pas aux environs du chalet quand il avisa une feuille de papier posée sur la table.

« Le gardien est descendu au village, il ne remontera que demain. On est prié de ne pas utiliser le butane. Il y a du bois sous l'escalier.

« LÉON. »

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Chantal, intriguée de voir Patrick lire ce billet.

– Le gardien est descendu au village. Je vais

allumer du feu.

Il sortit pour chercher du bois.

Chantal se déchaussa. Tous ses membres faisaient mal. Elle profita qu'elle était seule pour s'étirer. Puis elle s'approcha de la fenêtre.

Le mont Blanc et tout le massif des géants étaient couverts. La vallée elle-même était envahie de nuées et le jour déclinant avait pris une teinte funèbre.

« Ce n'est même pas sur les cimes, dans la pureté de l'altitude, que je retrouverai la paix... la joie », murmura-t-elle.

Elle laissa échapper un soupir et retourna s'asseoir en attendant son compagnon.

Patrick revint peu après, tenant une brassée de bois.

– Je vais allumer le feu. Qu'avez-vous au menu ?

– J'ai du potage en poudre, du lard et des œufs.

La préparation de la dînette dérida un moment

la jeune femme.

Tandis qu'elle faisait cuire le lard et les œufs, Patrick, qui regardait à travers les vitres, s'inquiéta :

– Un orage se prépare. Vous n'aurez pas peur, au moins ?

Le *au moins* piqua Chantal et elle répondit assez sèchement :

– Non, je n'ai peur que de moi... que de mes actes.

Puis elle se rendit compte combien ses paroles pouvaient paraître inquiétantes. Elle voulut changer le cours de la conversation.

– J'espère que le gardien du chalet sera de retour avant que l'orage éclate.

– Certainement pas, puisqu'il ne rentrera que demain.

Chantal fronça les sourcils et s'immobilisa.

– Nous serons donc seuls, cette nuit ?

– Oui, à moins qu'il n'arrive quelques voyageurs, mais il est déjà bien tard.

La jeune femme posa la poêle sur la table et se mit en devoir de détacher les œufs, mais sa pensée n'était pas à son travail et le jeune homme s'en aperçut. Il comprit, mais n'osa rien dire... Il lui était cependant impossible d'aller dormir ailleurs et interdit d'utiliser la pièce réservée au gardien. Et n'était-ce pas de règle de coucher à peu près tout habillé et que tout le monde dormît dans la seule et unique salle de refuge ?

Ils achevèrent leur repas en silence, puis ils fumèrent une cigarette en buvant le thé.

Rêveusement, Chantal regardait la fumée monter et rouler en volutes bleuâtres quand soudain, au loin, le premier grondement de l'orage se fit entendre.

– Pensez-vous qu'ils soient arrivés à la cabane du val des Dix ?

– Il y a deux heures qu'ils y sont. Chantal, je voudrais vous dire quelque chose, mais je tiens surtout à ce que vous ne vous mépreniez pas sur le sens de mes paroles.

Elle releva la tête et le regarda avec

étonnement. Il poursuivait :

– Tout à l’heure, vous avez semblé surprise, ennuyée même, quand je vous ai dit que nous serions seuls cette nuit.

Elle se cabra.

– Mais pas du tout.

– Si, je l’ai vu. Vous avez confiance en moi, n’est-ce pas ? mais, vis-à-vis de votre mari, je ne voudrais pas que...

Elle rit nerveusement et avec amertume dit :

– Mon mari... Oh ! soyez tranquille !

Elle baissa les yeux, joua un moment avec le paquet de cigarettes qui était resté sur la table, puis en prit une et, l’ayant allumée, elle dit :

– Patrick, vous êtes un vieux copain, nous avons dix ans l’un et l’autre quand nous nous sommes connus, n’est-ce pas ?

Elle s’arrêta net, lança une bouffée de fumée et, comme si elle n’avait pu se contenir plus longtemps, elle dit entre ses dents :

– J’ai besoin de me confier à un ami. Pat, il me

semble que ce n'est pas uniquement le hasard qui a voulu que nous nous rencontrions à Verbier, ni le hasard qui, seul, a permis que nous soyons en tête à tête ici, ce soir. Il faut que je me confesse à vous. Certainement, vous me mépriserez, après, et j'en souffrirai, sachez-le, mais il faut que je parle. Mon secret m'est intolérable à porter seule.

Au fur et à mesure que Chantal s'avancait dans cette étrange entrée en matière, le visage du jeune homme était passé de l'interrogation à l'angoisse.

Pour parler de quel acte son amie d'enfance prenait-elle tant de précautions ? Chantal s'en rendit compte et avec un timide sourire le rassura.

Soyez sans crainte, Pat, je n'ai pas tué mon mari, ou, tout au moins, je n'ai pas tué sa chair... Vous avez connu Chalançais ?

– Jacques ! C'est lui ?

– Non, Jacques me fit une cour assidue, il y a cinq ans.

– Je m'en souviens, j'étais encore en France. Mais je pense que vous n'avez jamais pris au

sérieux les avances de Chalançais ?

Chantal baissa les yeux et murmura :

– Il fut mon premier amour. J’avais dix-sept ans. Il n’en reste rien d’autre aujourd’hui qu’une vieille cicatrice, dont je ne souffre que les jours d’orage. Les garçons ont tort de se jouer du premier amour d’une jeune fille.

– Les jeunes filles sont cruelles de jouer avec le premier amour d’un garçon.

Ils étaient assis à chaque bout de la table et leurs yeux se croisèrent un instant. Chantal soupira :

– Vous avez connu Lucien Barrois ?

– Lucien Barrois ? Ce nom me dit quelque chose, mais je ne me souviens pas du garçon portant ce nom.

– Vous buvez quelquefois du champagne ?

– Ah ! c’est cela, champagne Barrois.

– Lucien est l’héritier du champagne.

– Et vous l’avez aimé ?

– Comme vous dites. J’ai fait sa connaissance

à Deauville, nous nous revîmes à Cannes, à Paris. Il demanda ma main à mon père, nous nous sommes fiancés et...

– Et vous êtes devenue madame Barrois.

– Nenni, mon ami. M. Barrois voyageait beaucoup. Un tout petit peu pour le champagne, énormément pour courir les régates en été et pour faire des championnats de ski en hiver. Signe particulier, M. Barrois n'écrivait jamais, et ma présence lui faisait manquer ses christianias. Comme j'ai le mal de mer, ai-je besoin de dire que nous n'étions que des fiancés théoriques. J'ai rompu. Une jolie lettre, parce que je le soupçonnais d'être assez mufle pour montrer ma lettre à ses amis. Mais la lettre qu'il a reçue dut chasser loin de lui cette idée.

« Ici, se termine le premier acte de ma tragédie : la jeune fille victime de l'engeance masculine.

– J'attends avec impatience le second acte, qui est censément celui où se développent les griffes de l'héroïne.

– Vous êtes bon prophète. Lucien, comme Jacques, m’avait fait souffrir, il fallait me venger. Il me fallait surtout me vacciner contre l’amour et je pensais que le meilleur vaccin devait être le mariage. En outre, en me mariant, je faisais coup double, puisque j’achevais de ridiculiser mon « petit champagne ». À condition, évidemment, d’annoncer mes noces avant les siennes.

– Vous avez gagné la course ?

– À deux longueurs. Je veux dire avec deux mois d’avance pour mes fiançailles, mon cher.

– Et... la victime ?

– Ne riez pas, Pat. La victime, comme vous l’appelez, est le plus honnête, le plus loyal des hommes, le seul peut-être qui le soit, et il m’aime, lui.

Patrick appesantit son regard sur la jeune femme et celle-ci, le masque durci, continuait : Michel est le premier, parmi les ingénieurs de mon père. Un génie de la mécanique, paraît-il.

– Mais en tant que mari ?

Chantal baissa le nez.

– Je n’ai pu ne pas lui dire que je ne l’aimais pas...

– Le mariage n’a donc pas eu lieu ?

Chantal hocha la tête et murmura :

– Si... je lui ai tout avoué le soir de notre mariage.

Cette fois, Patrick ne dit rien et, dans le silence, le premier coup de tonnerre rapproché éclata, se répercutant en long fracas sur tous les sommets avoisinants.

Quand le roulement s’éteignit, Chantal dit d’une voix étouffée :

– Nous avons fui Paris pour donner le change. Peut-être espère-t-il je ne sais quel miracle ? Quinze jours, nous avons roulé sur les routes de France, de Suisse, d’Italie, nous fuyant nous-mêmes... Je n’ai pas pu continuer. Nous nous sommes séparés, convenant de nous retrouver dans deux semaines à Montreux. D’ici là, nous aurons pensé et nous pourrons décider à froid quel doit être notre avenir, demander l’annulation du mariage ou continuer à vivre ensemble. Voilà.

J'ai fait le désespoir de cet homme et son désespoir m'a désespérée !

Un éclair illumina la fenêtre et le coup éclata, tout proche. Une heure durant, ce fut un tintamarre ininterrompu. Les coups de tonnerre éclatant alors que l'écho renvoyait encore le fracas du coup précédent.

Dans l'âtre, le feu mourait et le seul éclaircissement de la lampe à acétylène donnait aux visages de Chantal et de Patrick un ton blafard.

Les roulements étaient si continus qu'il eût été difficile de se faire entendre si l'un ou l'autre avait voulu parler, mais ni l'un ni l'autre n'en avaient le désir.

Ils étaient restés chacun à un bout de la table et aucun ne bougeait parce qu'ils avaient conscience que leur dialogue n'était pas terminé, Patrick semblait à Chantal écrasé par sa confession.

Quand l'intensité des grondements se fit plus espacée, elle dit :

– Je vous fais horreur, n'est-ce pas ?

Il répondit lentement, en pesant ses mots :

– Non, pitié... ma pauvre Chantal...

Ses lèvres s'entrouvrirent encore, comme s'il allait ajouter quelque chose, mais il se retint de parler et son visage se fit inexpressif.

L'orage s'éloignait maintenant et on n'entendait plus qu'un sourd grondement.

– Et vous ne l'aimez pas ?

Elle haussa les épaules et lentement répondit :

– Non !

– Vous ne pouvez pas continuer à vivre avec un homme que vous n'aimez pas !

– S'il m'aime, lui ?

La voix de Patrick se fit plus vibrante :

– Il sait que vous ne l'aimez pas et il peut supporter que vous jouiez cette comédie à ses côtés ?

– Nous ne jouons pas la comédie, ni l'un ni l'autre. Chacun connaît exactement les sentiments de l'autre et nous marchons l'un à côté de l'autre sans qu'une seule fois nos routes

se croisent.

– C’est insensé, Chantal ! Vous ne pourrez vivre toute une vie à suivre chacun votre route.

– Je paie ma faute.

– Et vous la lui faites payer. S’il n’a pas le courage de faire cesser cette monstruosité, vous devez l’avoir, vous.

– Le courage n’est pas de faire cesser. Le courage sera de continuer. Je crois que Michel espère qu’un jour nous nous rencontrerons.

– Vous ne l’aimez pas ? insista-t-il.

– J’éprouve beaucoup de sympathie pour lui, presque de l’amitié.

– Mais l’amour, Chantal ?

La jeune femme eut un sourire voilé de tristesse.

– Je n’y crois plus, mon ami... L’orage est terminé, n’est-ce pas ? Allons-nous coucher.

Tandis qu’elle se dirigeait vers la couchette qu’elle avait choisie, Patrick sortit de la cabane pour regarder la nuit.

XI

M^{me} Dupuis les accueillit sur la route à cent mètres de l'hôtel.

– Voilà les vainqueurs ! criait-elle. J'allais au-devant de vous. Mais qu'avez-vous fait des autres ? Les avez-vous laissés dans une crevasse ?

– Ce sont eux les vainqueurs, fit Chantal. Par ma faute, M. Marrey a dû abandonner.

– Qu'est-ce que vous me racontez là ?

– Sur la côte de la Rosablanc, j'ai été prise de peur.

– Vous déshonorez notre sexe ! gronda la vieille dame. Et dire que je ne serai plus là quand vous prendrez votre revanche.

– Vous partez déjà ?

– Déjà ! Il y a un mois que je suis ici. La grande famille est partie ce matin, tous les autres

s'en vont demain en même temps que moi. Il n'y a que ces messieurs qui restent, je crois.

– Et moi.

– Et vous, bien sûr. Mais il y a déjà des arrivées, un jeune ménage avec une petite fille et d'autres arriveront demain. Ainsi va la vie, n'est-ce pas ? Quand il y en a qui sortent, d'autres entrent.

Les deux jeunes gens écoutaient l'excellente dame avec amusement et ils firent la route ensemble jusqu'à l'hôtel.

Belmont et Jean-Loup arrivèrent juste pour le dîner.

– Une balade *fumante*, déclarait Belmont. Ma chère amie, j'aurais aimé vous voir au Saut du Chat.

– Qu'est-ce que c'est encore que ça ? fit Chantal avec effroi.

– Imaginez la crête de la Rosablancche coupée en trois endroits.

– Mais comment passe-t-on, alors ?

– Il faut passer debout, au petit trot, comme un chat qui va de toit en toit. Vous posez le pied sur la tête d'un rocher, vous sautez sur l'autre, en trois enjambées vous y êtes.

– Et en bas ?

– En bas ?

– Je veux dire en dessous ?

– Il est préférable de ne pas regarder.

– C'est effrayant. Heureusement, je n'ai pas persisté pour passer la Rosablanche.

Les quatre jeunes gens dînèrent ensemble pour pouvoir se raconter mutuellement leurs aventures de montagne.

Patrick, qui observait à la dérobée son amie d'enfance, la vit rire plusieurs fois. Elle semblait détendue, heureuse.

Le lendemain fut une journée de repos pour les alpinistes, c'est-à-dire une journée d'ennui. Tout s'y prêtait, le temps maussade, les départs, dont celui de M^{me} Dupuis, et surtout le farniente.

– Nous ferons une petite course sans difficulté

à la fin de la semaine. Vous viendrez avec nous ?
dit Patrick.

– Pour rester en route...

– Je vous dis : aucune difficulté.

– Peut-être...

En fin d'après-midi, les trois garçons réussirent à emmener Chantal jusqu'au chalet de Joseph pour étudier avec le guide « une course pour petite fille ».

Joseph habitait un chalet à moins d'un kilomètre en ligne droite de l'hôtel, mais, par les sentiers, il leur fallut plus d'une heure pour y parvenir et ils trouvèrent porte close.

Patrick glissa un billet sous la porte pour demander au guide de venir les voir dès qu'il serait de retour et les quatre amis redescendirent vers l'auberge.

En arrivant au village, les jeunes gens se séparèrent. Belmont et Jean-Loup voulaient acheter des cartes postales tandis que Chantal et Patrick préféraient rentrer directement à l'hôtel.

– De nouveaux clients sont arrivés, remarqua

gaiement Patrick en apercevant des inconnus. Notre « aubergiste » n'est pas près de faire faillite.

Chantal écarquilla les yeux. Elle vivait dans la crainte perpétuelle de voir arriver des gens de connaissance.

– Non, fit-elle avec soulagement, aucune silhouette inquiétante parmi ces touristes.

Près d'elle, Patrick fredonna la chanson *Les Amoureux sont seuls au monde*.

Mais, ramenant son regard vers la route, Chantal vit un couple déboucher d'un sentier devant eux. L'homme tenait sa compagne par la taille et, elle, appuyait sa tête sur son épaule.

Chantal n'aurait pas voulu les voir, mais, malgré elle, il lui était impossible de détacher ses yeux de ce couple. Et puis, brusquement, alors qu'elle n'était qu'à dix pas d'eux, les deux jeunes gens se retournèrent en riant.

Chantal s'arrêta de saisissement. Il lui sembla que la terre s'arrêtait de tourner. Elle se retint de crier de stupeur et aussitôt elle dévisagea la

femme. Elle, parce que lui n'était autre que Lucien... Lucien qui, lui aussi, avait marqué un petit arrêt à peine perceptible.

Maintenant, le couple venait vers elle, se tenant par la main.

– Quelle surprise, Chantal, de se rencontrer ici ! Je vous présente Lydie, ma femme. Chantal, une vieille amie.

Les mots tout faits venaient automatiquement.

– Très heureuse, madame...

Et puis, ce fut le coup de folie.

– Lucien, je vous présente mon mari.

Chantal désignait son compagnon.

Le ton était si assuré, si provocant, que Patrick en fut pétrifié. Comme un automate, il s'inclina vers les arrivants et Chantal poursuivait les présentations.

– M. Barrois, dont je vous ai parlé.

– M. Lancey, je crois ? questionna Lucien.

Patrick regarda Chantal à la dérobée.

Les deux couples en étaient maintenant à cette période un peu floue qui suit les présentations et où la conversation n'a pas encore trouvé la voie dans laquelle elle s'engagerait.

Chantal se sentait saisie par un vertige semblable à celui qui l'avait anéantie au sommet de la Rosablanche. Elle entrevoyait subitement le gouffre qui s'ouvrait tout autour d'elle et elle minauda, pour couper court :

– Vous êtes sans doute descendus à l'auberge de Bagnes ? Nous aurons donc le plaisir de vous revoir...

Ils se saluèrent et chaque couple partit de son côté.

– Je suis folle, n'est-ce pas ? fit Chantal entre ses dents.

– Extravagante, pour le moins.

On sentait chez Patrick la fureur sourdre sous les mots. Ils firent quelques pas et, comme par enchantement, il retrouva sa bonne humeur.

– Ce que je me demande, c'est comment vous allez vous en sortir.

Chantal le regarda avec inquiétude et, le voyant sourire, elle hasarda :

– Tout dépend de vous.

– De moi ?

– Écoutez, Patrick : cet homme est celui qui s'est moqué le plus honteusement de moi. Je veux me moquer de lui à mon tour.

– Je vous comprends, Chantal. Mais, pour vous moquer de lui, n'avez-vous pas déjà commis beaucoup de dégâts dans le cœur d'un certain M. Lancey ?

– Je le sais, mais, avec vous, il ne saurait en être de même.

– Vous jouez trop, Chantal.

– Jouons encore. Nous avons la chance qu'il ne reste que nous comme anciens pensionnaires. Les gens arrivés hier n'ont pas encore eu le temps de comprendre qui nous sommes l'un pour l'autre. Qui nous trahira ?

– Mais Belmont, mais Jean-Loup ?

– Mettons-les dans la confiance.

– Vous êtes diabolique, Chantal... j'aimerais mieux pour vous que Belmont et Jean-Loup ne connaissent pas toute votre histoire.

– Pour moi ?

– Oui, ils ne vous connaissent pas. Ils pourraient vous juger sévèrement.

– Je comprends... Eh bien ! soit, nous n'approfondirons pas. Nous dirons simplement que Barrois fut mon fiancé et que je veux le mystifier.

– Puisque vous le voulez...

– Vous acceptez donc ?

– Vous le voyez bien.

– Quel chic type vous êtes, Pat !

– Hélas !

Belmont et le Suisse trouvèrent la plaisanterie fort drôle.

– L'important est que nous ne nous coupions pas.

– Connaît-il le prénom de votre mari ?

– Je ne le pense pas, cependant, il se souvenait de son nom.

– Vous trouvez étonnant qu’il ait retenu votre nouveau nom ? railla Patrick.

Chantal sourit.

– Vous êtes psychologue, Pat. Tout est parfait. Quant à la servante, je me suis assurée que pour elle vous n’étiez que le monsieur du 8.

Belmont regarda autour d’eux avec une mine de conspirateur et il dit d’un ton amusé :

– Mais pour la chambre, qu’allez-vous faire ?

Chantal et Patrick se regardèrent.

– Il faut d’abord savoir où est leur chambre, répondit Jean-Loup, qui se passionnait pour ce jeu, et faire attention qu’ils ne vous voient jamais sortir d’une chambre différente.

– Il y a mieux. Pat, vous allez demander à occuper dès ce soir la chambre que M^{me} Dupuis a laissée cet après-midi. Cette chambre est voisine de la mienne ; ce soir, si nous montons en même temps que les Barrois, ils nous verront entrer dans « notre chambre » et, par le balcon, il me

sera un jeu d'enfant de gagner la mienne.

– Vous êtes Machiavel en personne, fit admirativement Belmont.

Chantal ne leur dit pas qui avait, en une autre circonstance, suggéré cette idée astucieuse.

Ces précautions s'avérèrent inutiles, car Lucien et sa jeune femme étaient descendus dans un chalet voisin. Néanmoins, les rencontres étaient inévitables et les jeunes gens furent prisonniers de leur supercherie.

XII

– Je me demande quand ils vont partir, ces deux-là. On les rencontre partout. S'ils restent longtemps c'est moi qui m'éloignerai.

– Vous ne pouvez pas faire ça, Chantal, protesta Patrick.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que, moi, je reste. Vous imaginez quelle gorge chaude votre ex-fiancé ferait de nous voir aller chacun de notre côté après quelques semaines de mariage.

– Oh ! vous, vous compliquez tout !...

La jeune femme s'impatientait.

Cette petite scène avait lieu dans un bois d'épicéas où nos quatre personnages avaient été se promener en attendant l'heure du repas.

– Moi ? fit Patrick qui s'amusait prodigieusement. Que me reprochez-vous ?

– Vous leur donnez toujours raison. Enfin, monsieur Belmont, vous ne trouvez pas que leur tenue est scandaleuse ? Ils s’embrassent à tout bout de champ.

– Leur tenue vous paraît scandaleuse, petite madame ? Soyez franche. Si votre mari, le *vrai*, n’était pas retenu par ses affaires, s’il était là, n’en feriez-vous pas autant ?

Chantal rougit à cette allusion.

– Certainement pas en public.

– Enfin, quelle que soit leur tenue, vous êtes obligée de rester, ma pauvre Chantal, conclut Pat malicieusement.

Ils continuèrent de marcher tandis que Chantal, songeuse, suivait la dernière.

Ils leur semblèrent entendre la cloche qui annonçait le déjeuner à l’hôtel. Ils redescendirent en silence.

Il y avait maintenant une semaine que Chantal était à Verbier et trois jours qu’elle passait des heures à éviter et à surveiller son ancien fiancé et sa femme. C’était plus fort qu’elle, bien qu’elle

s'en rendît compte.

« J'ai voulu jouer et j'ai encore perdu, se disait-elle. Quelle idée ai-je eue de présenter Pat pour mon mari ! »

Puis, quand elle fouillait un peu profondément son âme, d'autres questions venaient se poser, plus insidieuses, plus angoissantes.

« Suis-je jalouse de cette femme ? Est-ce que j'aimerais encore Lucien ? »

Cette pensée la révoltait.

« Non, je ne l'aime plus, il est gros, il est laid, il me fait horreur. D'ailleurs, je ne l'ai jamais aimé. »

La remarque de Belmont revint à son esprit et la rasséra un peu.

« Oui, si mon mari était là, si j'étais une vraie jeune mariée, une femme comme toutes les femmes., je n'éprouverais pas cette sorte de jalousie. Ce que j'envie, ce n'est pas Lydie, c'est son bonheur. J'ai joué, j'ai perdu. Mon châtement continue... »

Depuis la soirée passée dans la cabane du

mont Fort, jamais Chantal n'avait attaqué le fond du problème avec Patrick. Était-ce nécessaire ? Pat ne lui avait-il pas dit assez clairement qu'il fallait faire annuler ce mariage ? Chantal, maintenant, n'envisageait pas d'autre issue. Michel accepterait-il ?... Et, s'il consentait, si elle pouvait lui arracher son accord, cette procédure serait-elle possible ?

Chantal n'ignorait pas que l'annulation d'un mariage n'est point chose aisée, que l'Église, d'ailleurs, ne prononce que quelques annulations chaque année pour des motifs en général très définis. Elle n'en savait pas plus, mais elle se souvenait avoir entendu dire qu'un mariage blanc n'était pas une raison suffisante. Il fallait, croyait-elle se souvenir, que le droit canon eût été violé, que le mariage religieux ne fût pas reconnu valable. Que ferait-elle alors, si l'annulation était impossible ?

Il lui répugnait de divorcer et la séparation ne ferait d'elle que ce qu'elle redoutait par-dessus tout : rester célibataire... vieille fille...

« J'adopterai un enfant, pour me créer un

but. »

Un but ! Voilà le maître mot. La pensée qui apparaissait trop tard. Il faut un but pour vivre. Un but positif et non un but comme celui de montrer à Lucien qu'il n'est pas le seul homme sur la terre.

« Un but qui soit une raison de vivre. Un but qui vous révèle à vous-même, qui vous dépouille de tout artifice. Voilà ce que je n'ai jamais cherché ou ce que, inconsciemment, j'ai cherché dans l'amour. »

« Un but... »

Chantal était dans sa chambre à méditer ses pensées et elle en était à la découverte de ce but, quand elle entendit frapper.

C'était Patrick.

– Je m'excuse. L'*ennemi* est sur la terrasse, fit-il en riant, je voulais vous prévenir.

Chantal haussa les épaules.

– J'ai eu une fière idée de vous présenter pour mon mari.

Il prit un ton doctoral.

– Le vin est tiré, il faut le boire.

– Ce qui me désole, surtout, c'est de vous importuner, avec cette fâcheuse histoire.

– C'est peu de chose... Heureusement, ils n'habitent pas notre hôtel.

– Oui, certes... Il me vient à l'instant une pensée assez inquiétante. Et s'ils restaient après moi à Verbier ? Il faudrait bien le leur dire.

– Nous ne pouvons pas, vous seriez compromise. Le jeu a trop duré.

– C'est épouvantable.

– J'en ai parfois le vertige, railla-t-il.

Et, plus sérieusement, il continua :

– Soyez tranquille, Chantal, s'ils restent quand vous partirez, je m'en irai aussi.

– Mon pauvre ami... Je vais vous faire fâcher vos vacances, avec mon caprice.

– Ne vous tracassez pas. Il ne faut garder que les bons souvenirs et vous avouerez que cette aventure nous aura bien amusés.

Un sourire éclaira le visage de la jeune femme.

– Peut-être... J'avais autre chose à vous dire, Pat, j'ai pris une décision... Je vais demander l'annulation de mon mariage.

Patrick posa son regard sur elle.

– Vous y êtes décidée ?

– Absolument. Il m'est impossible, de reprendre – je ne peux même pas dire – la vie commune. Non. Il m'est impossible de poursuivre cette comédie du couple. Je me pose encore une question. Vais-je lui écrire ou lui dirai-je ma décision de vive voix ? Il serait plus courageux que j'y aille, n'est-ce pas ?

Patrick hocha la tête.

– Peut-être...

Puis, se ravisant aussitôt, il fit :

– Non, Chantal, il n'y aurait pas plus de courage à y aller qu'à écrire. Réfléchissez. En vous voyant, votre mari aura un espoir, et à quoi bon le leurrer, même le temps de vous approcher de lui ?

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr, et puis, une lettre se médite à loisir. Vous pouvez y exposer avec exactitude vos raisons. Tandis que, si vous parlez, il vous répondra. Rapidement, l’échange de mots fera dévier la conversation et vous vous quitterez sans que vous ayez donné une raison valable.

– Je vais réfléchir à ce que vous me dites, Patrick, mais, que j’écrive ou que j’y aille, ma décision sera la même : rompre.

– J’en suis heureux, Chantal, très heureux...

Elle fut surprise de voir dans les yeux de son camarade briller une petite flamme. Alors, elle détourna son regard et, l’observant à travers ses cils, elle le vit tour à tour la regarder et détourner ses yeux à travers la chambre.

Ce silence lui pesait, une gêne l’oppressait. Pour faire cesser cette, confrontation silencieuse, elle s’approcha de la fenêtre.

– Chantal...

Un frisson lui parcourut le corps.

– Chantal... excusez-moi, il faut que je

descende.

La jeune femme ne se retourna qu'après avoir entendu son compagnon sortir, mais longtemps après le départ de Patrick elle resta immobile, les yeux fixés vers la porte.

XIII

Une course au Six Blanc vint heureusement couper la deuxième semaine du séjour de Chantal à Verbier. Ascension sans histoire qui les mena à deux mille quatre cent cinquante mètres d'altitude.

– Aux premiers rangs des fauteuils, disait Belmont, pour contempler la chaîne du mont Blanc d'un côté, le mont Fort et la Rosablanche de l'autre.

– Voilà qui me réconcilie avec la montagne, déclara la jeune femme en revenant.

Sa bonne humeur devait être de courte durée. Les premières personnes qui les accueillirent en arrivant à Verbier furent les Barrois, qui coulaient douillettement leur lune de miel en petites excursions alentour.

Elle eut un geste de déplaisir.

– Il ne me reste plus que trois jours à passer ici, vous verrez que ces deux-là vont me les gâcher.

Afin d'en avoir le cœur net, Chantal se renseigna et apprit qu'ils avaient fait retenir leur chambre jusqu'à la fin de la semaine suivante.

Chantal manqua s'en étrangler de fureur.

Elle monta aussitôt chez Patrick, qui était allé s'habiller pour le dîner. Dès qu'elle fut entrée chez lui, elle lança :

– Pat, je pars demain.

– Pourquoi cette précipitation ?

– Comprenez-moi, je ne peux plus rester. Ils sont là jusqu'à la fin de l'autre semaine. Cette situation est impossible.

Le jeune homme approuva :

– C'est vrai... Nous finirons par nous trahir. Je vous comprends. Eh bien ! nous partirons demain.

– Mais vous, vos vacances ?

– Je vais en profiter pour aller à Zermatt.

Chantal le regarda avec reconnaissance.

– Vous êtes chic.

– Je le sais, petite amie. Vous me le répétez tous les jours.

Après un silence, il s'inquiéta :

– Vous n'écrivez pas avant de partir, Chantal ?

Elle secoua lentement la tête.

– Non, j'ai réfléchi, ce serait lâche et je le juge impossible pour moi... Je dois être au rendez-vous que j'ai fixé.

*

Ils prirent l'auto postale le lendemain matin et, tandis que l'hôtelier aidait le chauffeur à mettre les bagages dans la remorque, Belmont et Jean-Loup et les inévitables Barrois leur souhaitaient bon voyage.

– Où allez-vous ? leur cria Lydie.

– À Venise, fit Patrick en riant.

– Nous nous y retrouverons l’autre semaine.
Bon voyage.

– Oui, bon voyage, ironisa Chantal.

À moins de vingt kilomètres de là, à Martigny, Patrick et Chantal se séparèrent. La jeune femme continuait vers Montreux, alors que son « faux mari » prenait le train pour Sion.

Au moment de se quitter, sur le quai de la gare, Patrick, qui semblait ému, lui demanda :

– Vous me permettrez de vous écrire ?

– Bien sûr, mais, comme j’ignore quelle sera mon adresse, en rentrant à Paris, écrivez-moi chez mon père, sous mon nom de jeune fille.

Elle griffonna l’adresse sur l’une de ses cartes de visite.

– Pat, je ne sais comment vous remercier, vous avez été si chic...

– Ne parlez plus de ça, Chantal. Je vous souhaite bonne chance, petite amie.

– Merci...

Devant l’avenir incertain qui l’attendait,

Chantal avait la gorge serrée en quittant ce bon camarade.

Ils s'aperçurent soudain de leur mélancolie. Ils abrégèrent alors leurs adieux et se dirigèrent chacun vers leur train.

« D'abord être libre... » murmurait Chantal.

Tandis que le train roulait, elle évoquait déjà sa rencontre avec Michel.

– Dès les premiers mots, je lui dirai : « Surtout pas de pitié entre nous. Il faut reprendre notre liberté. »

Elle pensait être deux jours seule, avant de voir arriver son mari à Montreux, et elle était contente de ce répit.

« Deux jours de solitude qui me seront profitables. J'ai tant besoin de pouvoir réfléchir tranquillement à l'avenir. »

En arrivant à Montreux, Chantal prit un taxi et se fit conduire aussitôt à l'hôtel du Lac.

Quand la jeune femme eut rempli la fiche et que l'employé de la réception l'eut examinée, il la rappela.

– Madame Lancey, ne deviez-vous pas rejoindre votre mari ici ?

– Oui, il doit arriver après-demain.

– Mais il est là depuis plusieurs jours, madame. Il me semble l’avoir vu passer il y a quelques instants. Il doit être dans le salon de lecture.

« Il n’aura pas su où aller », pensa Chantal.

Elle remercia l’employé d’un gracieux sourire et se dirigea aussitôt vers le salon.

« Monsieur Lancey, à nous deux, maintenant », se dit-elle mentalement.

À l’entrée du salon, Chantal s’arrêta, foudroyée.

Son mari était penché au-dessus d’un fauteuil-club, dans lequel une dame était assise. Ce fut là la première vision que Chantal eut en bloc. Puis, malgré son saisissement, peut-être à cause de celui-ci, très vite elle détailla que Michel s’appuyait d’une main sur le dessus du fauteuil, qu’il se tenait d’ailleurs très près, qu’il parlait avec une joyeuse animation et la dame, une jeune

filles peut-être, d'une beauté que Chantal n'aimait pas, mais qu'elle reconnaissait, semblait prendre un plaisir immense aux fadaises que Michel lui racontait.

– Par exemple ! se surprit-elle à dire à haute voix.

Et comme si son bien eût été en péril, Chantal courut plutôt qu'elle ne marcha vers le groupe qui était seul dans le salon.

Ses yeux lançaient des éclairs, mais, par jeu, toujours... ses lèvres souriaient.

– Bonjour, Michel !

Arrêté dans sa péroraison, Lancey se releva.

Il vit sa femme souriante, les yeux brillants. Il était lui-même fort gai. Il lui sourit.

Et, pour la première fois depuis le soir de leur mariage, ils s'embrassèrent. En dépit de l'autre, Chantal fit même durer le baiser plus longtemps qu'elle n'en avait jamais eu l'habitude.

– Madame Montreuil, je vous présente ma femme.

« Elle n'est pas si jeune que ça », pensa Chantal en détaillant celle qu'elle appelait déjà sa rivale.

Après un échange de quelques civilités, M^{me} Montreuil prétextait des lettres à écrire pour laisser Chantal et son mari en tête à tête.

– Qui est cette dame ? ne put s'empêcher de questionner Chantal.

– Une femme absolument délicieuse. Voyez comme la vie est amusante. Je connaissais son existence depuis des années sans l'avoir jamais vue. Elle est la femme de Pierre Montreuil, mon camarade de promotion. Ils étaient déjà fiancés quand Pierre était à Centrale. Combien de fois m'a-t-il parlé de Sabine !

– Elle s'appelle Sabine... c'est amusant !

– Pourquoi est-ce amusant ?

Pouvait-elle expliquer son étonnement de l'entendre évoquer cette femme par son prénom ?

– Sans importance. Et M. Montreuil ?

– Il est allé visiter une usine.

– Tiens, et ça ne vous intéressait pas, vous, un ingénieur, de visiter une usine ?

– Il s’agit d’une usine d’aviation, cliente de l’usine de moteurs où travaille Montreuil. Je ne pouvais donc pas lui demander de m’y emmener.

Chantal préféra pour l’instant laisser là cette conversation et s’informa :

– Vous avez fait bon voyage ?

– Je suis resté quelques journées à m’ennuyer à Lucerne et je suis venu ici.

– Où vous ne vous êtes pas ennuyé, si j’en juge par la façon dont vous riez avec M^{me} Montreuil.

Michel sourit, amusé des réflexions de Chantal, et approuva avec douceur :

– Justement, les Montreuil étaient déjà là quand je suis arrivé et je dois dire qu’ils m’ont aidé à passer moins péniblement notre séparation. Et vous, Chantal, qu’avez-vous fait ?

– J’étais à moins de cent kilomètres de vous, à Verbier. Un petit village perdu en montagne.

– Quelle idée de vous enterrer dans un pays perdu !

– J’avais besoin de me recueillir, moi.

– Que je suis heureux de vous retrouver, Chantal ! Vous avez eu raison, savez-vous. Certes, la séparation me fut pénible, atroce...

Il ferma les yeux un instant, puis, chassant ce mauvais souvenir, il sourit et dit joyeusement :

– Mais combien l’air est purifié, maintenant. Nous avons chassé les miasmes. Chantal, ma chérie, quand je vous ai vue tout à l’heure si souriante, le regard lumineux, quelle joie profonde j’ai ressentie.

– Michel...

– Qu’avez-vous, mon amour ?

Déjà, il s’inquiétait, et Chantal lut dans ses yeux toute sa détresse.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! que dois-je faire ? »

Pour cacher son trouble, elle s’appuya contre la poitrine de son mari qui l’attirait dans ses bras et, tandis qu’il lui murmurait des mots d’amour,

elle vit défiler devant ses yeux une sorte de digest de film où figuraient Lucien, Patrick, Sabine Montreuil, la scène du soir de leurs noces et celle de Tremazzo, sa décision d'hier et de ce matin encore et toutes ces choses passaient à une vitesse folle, s'opposant les unes aux autres. Et cet homme qui la serrait si tendrement !... cet homme qui l'aimait et qu'elle n'aimait pas... pour lequel elle croyait n'avoir que de l'estime... et qu'elle hésitait à décevoir encore !

Une pensée méchante alla vers M^{me} Montreuil qui, par sa présence inattendue à son retour, avait dérangé toutes ses prévisions.

Brusquement, elle pensa à l'irréparable qu'elle était sur le point de commettre et ne voulut pas laisser les événements décider pour elle.

Elle se ressaisit et essaya de gagner du temps.

– Michel...

– Mon aimée ?

– Michel, seriez-vous très fâché si, ce soir, et peut-être d'autres soirs... pour ma chambre ?...

Elle le regardait avec des yeux si chargés

d'angoisse qu'il crut comprendre ce qui pouvait effrayer sa femme. Il crut tout comprendre, les causes réelles, profondes, les vraies causes de leur mésentente.

Avec beaucoup de douceur, il dit :

– Non, ma chérie, conservez votre chambre.

– Vous ne m'en voulez pas ?

– Non, Chantal, puisque je vous aime et que je sais maintenant que vous m'aimez.

Deux pensionnaires de l'hôtel arrivèrent à propos. Chantal se dégagea des bras de son mari et dit avec un sourire pour cacher son embarras :

– À tout à l'heure.

Et elle s'esquiva.

Michel la regarda partir et, le visage illuminé de bonheur, il s'approcha de la baie pour regarder le lac.

– Pauvre petite enfant... aurais-je pu supposer ?... murmura-t-il.

XIV

« J'ai deux jours devant moi... »

Par ces mots, Chantal résumait l'examen qu'elle venait de faire de sa propre situation.

Deux jours ! Non pour prendre une décision, car son intention de faire annuler son mariage demeurait, mais pour le déclarer à Michel.

Ah ! combien elle se reprochait maintenant de n'avoir pas agi comme elle l'avait pensé et même de n'avoir point écrit, ainsi que Patrick le lui avait suggéré.

« Je ne suis pas assez forte pour oser lui dire en face que tout est fini. »

L'idée de partir en laissant une lettre l'effleura un instant. Puis elle imagina Michel allant dans son désarroi trouver M^{me} Montreuil, les larmes aux yeux, la lettre à la main.

« Vous qui êtes femme, peut-être

m'expliquerez-vous... Bien sûr, nous avons fait un mauvais départ, mais, hier, quand elle est arrivée, tout me semblait effacé... »

Chantal sentit un pincement au cœur.

« Ah ! non, pas elle, pour le consoler. »

Elle qui était coupable de la situation où Chantal se trouvait ce soir. Car, enfin, n'était-ce pas la faute de Sabine Montreuil si Chantal n'avait pas, dès son arrivée, signifié à son mari sa décision ?

Chantal se retourna dans son lit. Le souvenir du Michel penché au-dessus du fauteuil où riait Sabine lui était intolérable.

« J'éprouve par anticipation des remords à l'abandonner, mais lui, qu'a-t-il fait, durant notre séparation ? »

Oui, aucun doute, Sabine Montreuil était la seule raison qui avait empêché Chantal de rompre dès son retour.

« Semblait-il joyeux, quand je les ai surpris ! Jolie, certes, à la manière d'Anne-Marie. Un type de femme auquel il ne doit pas être insensible. »

Elle en frémissait encore en y pensant et elle se retourna une fois de plus.

« Et puis, je fus surprise de le trouver dès mon arrivée, moi qui comptais avoir deux jours devant moi pour me préparer à ce duel qui ne serait qu'un échange de mots. Je voulais lui dire : « Michel, j'ai longuement réfléchi. Il est impossible que nous continuions cette vie. Poursuivre l'expérience serait plus que de la bêtise, demandons tout de suite l'annulation pure et simple de notre mariage. »

« C'était si facile, en pensée. Et il a fallu que je me laisse embrasser pour cacher mon désarroi. Je peux me l'avouer à moi-même, je n'ai pas osé rompre. Certes, il y eut la surprise de le trouver ici, de le découvrir flirtant avec cette femme, mais la raison profonde est que je n'ai pas osé lui dire ces mots si simples : Michel, j'ai longuement réfléchi... »

Lasse de chercher le sommeil, Chantal tendit le bras pour chercher le commutateur. La lumière se fit et elle s'assit sur son lit, éblouie, les yeux papillotants.

« Je n'ai pas osé. J'avais tant confiance en ces mots si simples pour rompre cette union manquée, mais bénie cependant. »

Chantal sentit qu'elle touchait là le fond du problème... de son problème, et elle en fut si effrayée qu'elle reprit le livre qu'elle avait posé tout à l'heure sur la table de chevet pour tenter de dormir.

Quand elle eut relu trois fois la même phrase de ce roman policier, elle comprit que, si ses yeux regardaient le livre, son esprit était ailleurs. Alors, elle lança le volume à l'autre bout de la chambre et elle éteignit la lumière.

« Eh bien ! oui, se confessa-t-elle, je suis Jalouse de Sabine Montreuil et, cependant, je n'aime pas Michel. Je ne peux pas l'aimer, puisque je ne l'ai épousé que pour ne pas perdre la face devant Lucien... »

*

Chantal décrocha le téléphone intérieur et elle

reconnut immédiatement la voix de son mari.

Après s'être inquiété si elle avait bien dormi, il lui demanda la permission de venir lui dire bonjour.

La jeune femme, qui était encore couchée, prit un ton confus.

– Oh ! Michel, je viens de prendre mon bain et je m'habille. Je descends vous rejoindre... Oui, dans cinq minutes...

En un temps record, elle fit sa toilette et s'habilla. Elle voulait à tout prix éviter que Michel ne vînt chez elle. Elle le retrouva dans le salon de lecture où il tenait compagnie à Pierre et à Sabine Montreuil.

Les civilités échangées, Montreuil dit à Chantal :

– Je proposais à votre mari que nous louions un bateau, cet après-midi, pour faire le tour du lac.

La jeune femme ne put qu'accepter ; d'ailleurs, elle n'était pas mécontente d'éviter un après-midi en tête à tête avec Michel.

Elle avait en effet pris une grave décision, tout à l'heure, tandis qu'elle achevait de se coiffer. Elle n'informerait son mari de sa volonté de faire annuler le mariage qu'à leur retour à Paris.

L'essentiel était donc pour elle de passer le plus habilement possible les deux jours à venir. Elle s'efforcerait de garder une attitude suffisamment réservée pour éviter à Michel une chute trop brutale, quand l'heure des explications serait arrivée. Bien sûr, elle s'attendait à ce qu'il lui reprochât une certaine duplicité, mais déjà elle avait les éléments d'une défense.

N'aurait-il pas été plus cruel de l'abandonner désemparé, à Montreux, en pays étranger, alors qu'à Paris il retrouverait ses amis, ses habitudes, dès qu'il le voudrait ?

Ils décidèrent de faire une promenade en ville avant le déjeuner. Ils traversaient le hall pour sortir de l'hôtel quand Chantal remarqua une jeune femme qui entraînait, tenant deux enfants par la main. L'aîné pouvait avoir cinq ans et le plus jeune, qui pleurait rageusement et trépignait, avait trois ou quatre ans.

Une fraction de seconde, le regard de Chantal croisa celui de la jeune femme mais celle-ci tourna la tête, ce qui pouvait ne pas être feint, puisqu'elle se dirigea aussitôt vers la réception où elle demanda ses clés.

Chantal arrivait à la porte et son mari s'effaçait pour la laisser passer.

« Il me semble la connaître », pensa-t-elle.

Durant toute la promenade à travers la ville, Chantal fut accaparée par d'autres considérations mais, en rentrant à l'hôtel, elle se trouva de nouveau face à face avec cette jeune femme.

– Édith !

Son nom lui était venu aussitôt aux lèvres ; il lui échappa et l'inconnue de tout à l'heure fut obligée de s'arrêter. Elle semblait gênée et cependant elle répondit :

– Chantal Angeville, n'est-ce pas ?

Le regard impitoyable de Chantal découvrit aussitôt la médiocrité de la robe de cette ancienne amie de pensionnat.

– Il me semblait vous avoir reconnue, ce

matin, quand vous rentriez avec vos enfants.

– Ah ! oui...

– Ils sont fort beaux et le plus jeune m'a semblé déluré. Oh ! excusez-moi, je vous présente mon mari, Michel Lancey... Édith... Édith Poussier... enfin, maintenant, vous êtes madame...

– Je... je ne suis pas mariée... les enfants... je... je suis leur gouvernante.

Chantal remarqua qu'Édith fixait sa broche, un joyau étincelant d'innombrables brillants que son père lui avait offert pour ses vingt ans.

– Il y a longtemps que vous êtes en Suisse ? demanda Chantal, pour dire quelque chose.

– Il y a une semaine. Je suis arrivée avec la mère des enfants, mais elle est repartie seule pour Deauville. L'air de la mer est mauvais pour eux.

Michel fut assez heureux d'apercevoir Pierre Montreuil pour s'éclipser et Chantal resta en tête à tête avec son ancienne condisciple.

– Il y a plus de cinq ans, expliqua cette dernière, que j'ai terminé mes études. J'ai eu bien

des malheurs depuis. Mon père est mort un an après ma sortie du pensionnat. Nous avons eu un revers de fortune...

Tandis que la jeune fille parlait, progressivement Chantal voyait des images remonter du passé.

Édith Poussier, une jeune fille comme elle, qu'un chauffeur en livrée venait chercher midi et soir à la sortie du pensionnat.

Son père devait exercer une profession libérale. Il avait de beaux revenus, un grand train de vie, mais une fortune sans assise.

Édith égrenait ses malheurs. Elle n'avait aucun diplôme... Cela lui aurait-il servi, si son père avait vécu ? Elle se serait mariée. On l'avait demandée en mariage, depuis la mort de son père : le fils d'un épicier en gros, puis le secrétaire particulier de son patron, mais l'un était vulgaire et l'autre peu sérieux.

– Je n'ai pas eu de chance...

L'expression revenait sans cesse et agaçait Chantal.

- La chance... vous savez, elle se dompte.
- Vous avez encore vos parents, Chantal ?
- J’ai perdu ma mère et j’en ai beaucoup souffert. Ma pauvre Édith, chacun de nous porte sa croix.

La jeune fille répliqua âprement :

– Une croix plus ou moins lourde, par des chemins plus ou moins difficiles. Vous êtes ici avec votre mari pour votre plaisir, vous pouvez vous appuyer sur un bras puissant, vous êtes entourée d’affection, vous avez la fortune.

– La fortune n’est pas tout.

La jeune fille eut un sourire à la fois méprisant et voilé de tristesse.

– Je sais, on dit que la fortune ne fait pas le bonheur. Il y a quelques jours, j’ai rencontré Élyane Marquez, vous vous souvenez ? Son père est minotier. Elle partait pour la Suisse dans une maison pour tuberculeux. Oh ! une maison de premier ordre où elle sera soignée par les meilleurs phthisiologues. Une maison de santé où l’on utilise les médicaments nouveaux. C’est

peut-être terrible d'être tuberculeux, mais, avec de bons traitements, on guérit toujours... Avec de bons soins, on guérit vite. Ma jeune sœur a fait une primo-infection, il ne pouvait pas être question pour nous de l'envoyer en Suisse, ni même en Savoie. Elle traîne chez nous, à Paris. Voilà la différence entre la richesse et la pauvreté.

Édith avait prononcé ces derniers mots avec hargne et, avant que Chantal eût pu lui répondre, elle s'excusa brièvement :

– Il faut que je fasse manger le petit Jean-Claude, il est capricieux...

La première réaction de Chantal fut une pitié teintée de condescendance qui, très vite, se changea en colère.

Évidemment, cette malheureuse la jalousait, comme elle jalousait Élyane Marquez. Mais, moralement, Élyane ne souffrait-elle pas autant que la sœur d'Édith ? La fortune avait-elle les moyens d'adoucir la souffrance morale ? Pour elle, Chantal, sa fortune n'était-elle pas, au contraire, la cause de ses fiançailles rompues, de

son mariage manqué ?

Chantal soupira :

« Que la vie est plus simple pour les gens sans fortune et qu'elle serait plus douce s'ils ne nous enviaient point !... Comme je comprends ces *mots* de papa : « Je suis seul, ma petite Chantal. Mes concurrents me jalourent, mes employés m'envient et je ne suis qu'un pauvre homme tout seul ». Tout seul !... comme moi », pensa-t-elle.

– À qui songez-vous, Chantal, pour être si morose ?

La jeune femme sursauta et vit Michel.

– C'est votre amie qui vous fait broyer du noir ?

– Mon amie ?... Tout au plus une ancienne compagne de pensionnat. Oui, elle a eu des malheurs... comme tout le monde.

– Vous n'êtes pas heureuse, Chantal ? s'inquiéta-t-il aussitôt.

Elle hésita et fit simplement :

– Si !... Mais ce sont ses réflexions qui me font penser.

Michel hocha la tête avec attendrissement.

– Vous êtes trop sensible, vous ne devez pas être peinée parce que cette jeune fille n'a pas réussi...

Chantal se contenta de sourire, mais elle eut cette pensée féroce :

« Évidemment, tu as réussi, toi. Tu peux dire à tes amis que tu as épousé la fille du patron... »

Heureusement pour lui, à ce moment, Michel ne regardait plus sa femme, car il eût été frappé par l'expression de son visage. Elle-même ressentit aussitôt toute l'horreur de sa pensée.

« Je suis méchante, mais est-ce ma faute ? »

Chantal passa sa main sur son front comme pour en chasser les pensées décevantes.

XV

Michel encore endormi, eut conscience que quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas une révélation brutale, mais déjà une sorte de pressentiment. Une sensation très lointaine, que le sommeil ouatait, engourdissait. Parfois, le besoin de dormir reprenait le dessus, puis le sentiment étrange d'insécurité venait de nouveau pousser son aiguillon.

Enfin Michel ouvrit les yeux.

Il faisait jour. Il devait même y avoir du soleil, parce que la lumière qui filtrait dans le coin d'une persienne était agressive. Elle se montrait même insolite et Michel se rendit compte qu'il n'était pas chez sa mère, mais chez lui.

« Chez moi, c'est vrai, je suis chez moi, puisque nous sommes rentrés hier de voyage de nocés... »

C'était première fois que Michel se réveillait ici. D'un œil curieux, il découvrit sa chambre au matin, toute baignée de l'ombre que les volets y faisaient régner, et ce tour d'horizon amena ses yeux vers le mur, au-delà duquel Chantal devait s'éveiller, elle aussi.

La pensée de Chantal fit épanouir le sourire qui venait aux lèvres du jeune homme. Si le mur eût été plus proche, il y eût frappé en signe bonjour.

*

Chantal était éveillée. Cette première fois chez elle, depuis leur retour, n'avait été pour la jeune femme qu'une longue veillée, avant de prendre une décision.

« La nuit prochaine, je serai sa femme, je serai partie loin d'ici », se répétait-elle.

L'aube avait blanchi les rideaux de voile avant que sa décision fût prise. Ou plutôt la décision qu'elle venait de prendre ne lui semblait qu'un

prétexte à reculer la vraie décision.

« Je vais aller consulter un avocat au sujet d'une possible annulation. Si mon cas n'est pas justiciable d'annulation, je resterai, sinon... Sinon, je verrai quelle décision prendre.

« Aujourd'hui, j'en suis à peu près au même point que la veille de mon mariage. Michel m'aime et il croit de nouveau que je l'aime. Il est étrange que si rapidement il ait oublié le soir de nos noces. Ou joue-t-il, lui aussi ? J'ai de la peine à le croire.

« Comme il m'a embrassée, hier soir, avant que nous nous séparions pour nous retirer chacun dans notre chambre ! »

Un fracas effrayant vint interrompre brusquement la méditation de la jeune femme.

Le bruit, un bruit de chute, la fit s'asseoir dans son lit et elle écouta avec angoisse.

« C'est dans la chambre de Michel. »

Elle prêta l'oreille et elle l'entendit appeler, sans comprendre ses mots.

« Mais il appelle ! »

Elle sauta du lit, remonta l'une des épaules de sa chemise qui était glissée, découvrant sa gorge, et, se rendant compte de sa presque nudité, elle ramassa sa robe de chambre jetée sur un fauteuil et l'enfila.

À côté, Michel appelait toujours.

Elle passa par le couloir et heurta la porte de son mari.

– C'est vous, Chantal ?

– Oui, qu'y a-t-il ?

– Je suis tombé, n'ayez pas peur. Vous pouvez entrer, je ne parviens pas à me relever.

Elle poussa la porte. Michel était étendu sur le plancher, dans la ruelle de son lit.

– Vous vous êtes blessé ? Vous ne pouvez pas vous relever ?

– Je ne le crois pas, je ne ressens aucune douleur, mais je vous avoue que je ne comprends pas ce qui m'arrive.

Il se souleva sur ses coudes et tenta de sourire.

– C'est absurde, je ne peux pas me relever,

une sorte de crampe immobilise ma jambe.

Chantal le prit sous les bras pour l'aider, mais ce fut en vain.

– Vous devez cependant souffrir, car, pour ne pas pouvoir vous relever, j'imagine que vous vous êtes fracturé une jambe.

– Non, regardez.

Il souleva sa jambe gauche, ce qui d'ailleurs le fit s'écrouler un peu plus.

– Mais l'autre jambe ?

– Je n'arrive pas à la remuer.

Il fit encore un effort, sans aucun succès, et il commençait à ne plus pouvoir cacher son inquiétude. Chantal, qui s'était accroupie près de lui, saisit la jambe immobile et, avec précaution, la palpa.

– Je ne vous fais pas mal ?

– Je ne sens rien.

– Donc, vous n'avez pas de fracture et vous allez pouvoir remuer. Je vais vous aider à vous remettre sur votre lit.

– Ce que je ne comprends pas, c’est cette jambe qui refuse tout service.

Il passa un bras autour du cou de sa femme et, s’aidant de son autre bras valide, il réussit à se soulever et à s’allonger sur son lit.

– Mais comment êtes-vous tombé ? Vous avez glissé sur la descente de lit ?

– Avec la moquette, le tapis ne peut pas glisser. Non, je ne comprends pas, j’ai sorti la jambe gauche du lit et, quand j’ai voulu me redresser, je suis tombé bêtement, heureusement pas de très haut.

Il souleva la jambe gauche et tenta de nouveau, mais en vain, de remuer l’autre.

– Avant de tomber, vous pouviez la remuer, cette jambe ?

Michel tendit vers elle son regard angoissé. Une légère transpiration perlait sur son front et il dit d’une voix blanche :

– Je ne sais pas... je ne sais plus... peut-être est-ce à cause de cette jambe que je suis tombé.

– Je vais téléphoner au docteur... fit Chantal,

d'un ton plus interrogatif qu'affirmatif.

– Oui, je préfère. À cette heure-ci, il viendra peut-être rapidement.

– Votre médecin... ou le mien ?

– C'est vrai, il faudra que nous en choisissons un « de famille »... En attendant, appelez Plazanet, il me connaît.

– Voulez-vous quelque chose, du café ?...

– Non, je n'ai pas faim.

Chantal regarda un instant son mari et elle s'en fut téléphoner.

Un souci barra son front.

« Il ne manque plus qu'il soit malade... »

Agacée, d'un geste nerveux, elle composa le numéro.

« ... il est vrai qu'une petite maladie me donnerait tout le temps de prendre une décision. »

Elle eut immédiatement le médecin au bout du fil et, dès qu'elle eut expliqué succinctement ce qui était arrivé à Michel, elle fut frappée de l'intérêt que son interlocuteur semblait prendre,

demandant quelques détails, se faisant répéter certains symptômes.

– Il ne peut pas bouger sa jambe et, quand vous la touchez, il ne sent rien ?

– Il n'en souffre pas, même quand j'y touche.

– Qu'il reste couché, j'arrive immédiatement...

– Est-ce grave ?

– Je ne pense pas, mais, avant de me prononcer, il faut que j'examine. Je viens tout de suite.

Le déclic annonçant que le médecin avait raccroché s'était fait entendre depuis quelques instants et Chantal restait toujours immobile, l'écouteur à la main.

« ... Peut-être n'a-t-il pas beaucoup de malades pour venir si vite... »

Cependant, elle sentit l'inquiétude l'envahir sournoisement et elle eut besoin de voir quelqu'un à qui elle puisse se confier.

« Il faut que j'aille prévenir Nadine », se dit-elle.

La vieille bonne avait abandonné le service de M. Angeville pour suivre Chantal, ce qui, avait pensé la jeune femme, la soulagerait dans ses devoirs de maîtresse de maison.

Nadine s'effara dès les premiers mots de Chantal.

– Il s'est cassé la jambe, ce pauvre monsieur ?

– Non, puisqu'il ne souffre pas.

– Serait-il paralysé ?

– À son âge, Nadine, je ne pense pas que ça puisse arriver.

– Oh ! on voit tant de choses...

Chantal haussa les épaules avec lassitude.

– Je retourne près de lui. Dès que le médecin arrivera, fais-le monter.

Elle surprit Michel essayant de faire bouger ses jambes. La gauche fonctionnait toujours parfaitement, mais l'autre restait immobile.

– C'est incroyable !...

– Ne vous tourmentez pas, Michel, le médecin va venir tout de suite.

Il leva la tête vers elle.

– Tout de suite ?

Devinant l'inquiétude de son mari, la jeune femme fit un pieux mensonge.

– Il allait partir voir ses malades, il m'a dit que sa tournée le ferait commencer par vous...

Plazanet était un de ces jeunes médecins partisans des remèdes énergiques appliqués à dose massive. D'un diagnostic sûr, il n'hésitait jamais à s'appuyer sur tous les moyens que la science pouvait mettre à sa disposition pour pénétrer au centre du mal.

Plazanet se fit d'abord expliquer par Michel les circonstances de l'accident, puis il entreprit l'examen du malade. Comme Chantal allait se retirer, il remarqua :

– Mais vous pouvez rester, madame, je vous en prie.

Elle hésita, gênée, mais n'osa pas s'en aller, craignant les commentaires que sa retraite pouvait faire naître.

Le médecin soulevait chaque membre puis,

retroussant le pyjama, il découvrit la jambe dont la pâleur surprit Chantal. Il frappait sur les rotules avec son marteau à réflexes. Alors que la jambe gauche réagissait celle de droite ne rebondissait pas, elle restait comme morte.

– Vous ne vous êtes pas senti fiévreux, ces jours-ci ?

– Je ne m’en suis pas aperçu.

Maintenant, avec une aiguille, Plazanet lui piquait le tour des pieds, provoquant la crispation des orteils. Chantal, qui suivait avec intérêt l’examen, ne put s’empêcher d’en faire la remarque.

Plazanet se contenta de hocher la tête et il remonta le long de la jambe, piquant le mollet de place en place.

– Vous sentez ?

– Je vous crois, que je sens.

Le médecin pria Chantal de l’aider à asseoir le malade et il rechercha si Michel n’avait aucune raideur de la nuque.

Le jeune homme tournait fort bien sa tête en

tous sens.

Plazanet fit alors subir aux membres supérieurs les divers mouvements qu'il avait infligés aux jambes et ceux-ci, comme la jambe gauche, réagirent parfaitement.

Il termina son examen par une auscultation générale ; il vérifia même la tension du malade.

Michel, qui s'était prêté fort calmement aux examens du médecin, demanda d'une voix sèche :

– Polio ?

Le docteur Plazanet hocha la tête et parla de troubles nerveux. Ce furent là les seuls mots que Chantal put retenir parmi une débauche de mots « savants ». Finalement, Plazanet conclut en disant que la visite d'un spécialiste s'imposait.

– Je viendrai avec lui, en fin de matinée...

Chantal reconduisit le médecin dans l'espoir d'obtenir de lui une précision.

– Est-ce grave, docteur ?

– Non... mais sérieux quand même.

La jeune femme était si émue en quittant le docteur que ce fut d'un geste machinal qu'elle aida son mari à se rhabiller.

– Ma pauvre chérie, quel tourment je vous donne dès notre retour !

Il la regardait avec de si bons yeux qu'elle lui accorda l'aumône d'un baiser... aumône qu'il ne prit que pour un juste salaire.

– Je vais téléphoner à papa, dit Chantal, quand ils eurent franchi cet instant sentimental.

– Prévenez également ma mère... mais ne l'inquiétez pas.

Chantal le rassura et elle descendit dans le hall.

Elle toucha son père avenue d'Iéna. En entendant sa voix, elle réalisa que, pour la première fois, après son retour de voyage, elle préférait lui parler par téléphone.

– Chantal ! ma petite chérie, es-tu heureuse ?

Comment eût-elle répondu, si elle n'avait pas eu à dire :

– Mon petit papa, je serais heureuse, mais imagine que ce matin, au réveil, Michel a été pris d’une sorte de paralysie de la jambe droite...

La voix de M. Angeville se fit anxieuse, affolée même :

– Une paralysie, dis-tu ? Mais il faut appeler immédiatement Durupt.

– Michel a préféré son médecin habituel.

– Est-il venu ?

Chantal expliqua brièvement ce qu’il en était. Ni elle ni son père n’osèrent prononcer le mot qui faisait peur.

– Je viens immédiatement, fit Angeville dès que sa fille eut terminé son exposé.

Avec M^{me} Lancey mère, Chantal usa de plus d’artifices. Après un échange de paroles affectueuses, elle expliqua :

– Figurez-vous que Michel est souffrant, ce matin, et je suis toute désemparée. J’ai demandé le médecin, mais j’aimerais bien que vous veniez. Non, ce n’est pas grave, ne vous inquiétez pas. Vous viendrez ce matin ? Oui, j’aimerais mieux.

Un soulagement détendit les traits féminins.

Elle ne se sentait déjà plus seule, les visages familiers, les visages aimés allaient réapparaître et, avec eux, un semblant de vie, *comme avant*. Il semblait maintenant à Chantal que tout irait mieux.

La voix de Michel, qui l'appelait, la tira de cette méditation.

– Vous avez téléphoné à maman ? s'inquiéta-t-il.

Elle le tranquillisa aussitôt.

– Oui, je lui ai dit que vous étiez souffrant et que j'étais un peu embarrassée. Elle va venir d'ici à une demi-heure.

Il la remercia d'un sourire, mais d'un de ces sourires humbles qui venait blesser la jeune femme comme un reproche muet et lui rappeler leur étrange situation.

Victor Angeville, sincèrement bouleversé, arriva le premier et Chantal venait de le conduire près de Michel quand Plazanet et Dubreuil, le spécialiste neurologue, arrivèrent à leur tour.

Le docteur Dubreuil recommença pour son compte l'examen que Plazanet avait déjà fait le matin.

Chantal était étonnée du calme avec lequel son mari répondait aux questions des médecins. C'était à peine si parfois son regard se voilait de tristesse. La jeune femme, angoissée, sentait de nouveau son cœur se serrer et la fièvre l'agiter.

L'examen terminé, les deux médecins demandèrent à s'isoler et Chantal les conduisit dans le bureau de son mari. Au passage, elle aperçut son père et sa belle-mère qui parlaient dans le hall. Elle les rejoignit aussitôt.

– Ma pauvre Chantal...

Pour la première fois, la jeune femme pleura, elle se réfugia contre la poitrine de la mère de Michel qui, anxieuse, posait des questions.

– Je ne sais pas... Ils ne disent rien... Maintenant, ils se consultent tous les deux.

Déjà la porte du bureau s'était entrouverte et Plazanet appelait la jeune femme.

– Le docteur Dubreuil et moi sommes tout à

fait d'accord, madame, ce n'est pas très grave ; cependant, il est indispensable de faire d'urgence certains examens, notamment une ponction lombaire. Il faut surtout parer à toutes complications possibles.

– Mais, enfin...

Elle sentait sa tête bourdonner et les mots barbares recommençaient leur sarabande.

– ... Paraplégie... Syndrome ascendant... Hémiparésie...

Et, soudain, parmi ces mots, une image très nette, atroce :

– Il est donc indispensable de faire transporter votre mari immédiatement à la Salpêtrière.

– À l'hôpital ? Michel à l'hôpital ?

Elle suffoquait.

– Mais, docteur, nous pouvons prendre une infirmière.

– Vous n'aurez pas ici les appareils indispensables à l'examen complet.

– Dans une clinique, alors. Je ne peux pas

laisser Michel partir à l'hôpital.

Le mot « hôpital » la heurtait, la blessait dans son orgueil. Dubreuil dut lui expliquer qu'il ne s'agissait pas d'une opération, mais d'examens, de soins spéciaux.

– La Salpêtrière est spécialisée dans ce genre d'affection... Le professeur Gandine... poumon d'acier...

Chantal se raccrocha au chambranle de la porte.

– C'est la poliomyélite, n'est-ce pas ?

– Mais non, madame, mais il faut y parer. Soyez courageuse, et allez préparer votre mari à ce départ. Je vais téléphoner à l'ambulance.

Elle sortit comme un automate.

« L'hôpital... Ils ont parlé de poumon d'acier ! »

La vue de Michel, entouré de sa mère et de son beau-père, ramenait les larmes à ses yeux, mais elle réussit à se contenir, et, aussitôt, le voyant souriant, le teint si normal, la mine si bonne, elle eut l'impression qu'elle venait de

vivre un cauchemar.

– Alors ?

Elle haussa les épaules.

– Écoutez, Michel... je regrette de n'avoir pas fait venir Durupt. Ce médecin est invraisemblable, il veut vous faire examiner à la Salpêtrière.

– C'est peut-être préférable, fit M. Angeville.

– Ils disent qu'il n'y a que là qu'on trouve les appareils nécessaires... Vous devrez y rester plusieurs jours.

– Bien... bien...

Michel avait soudain le regard fixe et son visage s'était durci.

– C'est une polio, n'est-ce pas ?

– Non, je vous le jure, mais ça pourrait le devenir ; alors, vous comprenez, il vaut mieux...

Elle cherchait ses mots pour le rassurer.

Les minutes qui suivirent les empêchèrent de penser. Il fallut préparer le malade. M^{me} Lancey et M. Angeville s'en chargèrent pendant que

Chantal vidait la valise arrivée de la veille et la remplissait de linge propre.

– Vous n’avez pas de chance, mes pauvres enfants, disait la mère qui se maîtrisait héroïquement pour dissimuler son chagrin.

– Mon pauvre petit, murmura Victor Angeville à sa fille.

Nadine vint avertir que l’ambulance était arrivée. La foudre serait tombée à ses pieds qu’elle n’eût été ni plus émue ni plus bouleversée, la pauvre vieille. Elle ne comprenait pas trop ce qui arrivait, d’ailleurs, sinon qu’on emmenait subitement à l’hôpital celui qui n’était que depuis un mois le mari de sa petite Chantal.

Elle était d’ailleurs la seule qui laissât libre cours à ses larmes.

Tandis que les brancardiers emmenaient Michel, quelques passants s’arrêtèrent pour regarder monter le malade dans l’ambulance et le chauffeur demanda à Chantal si personne ne l’accompagnerait. La jeune femme s’aperçut qu’elle était toujours en robe de chambre et ce fut

M^{me} Lancey mère qui monta s'asseoir près de son fils.

L'infirmier ferma l'un des côtés de la portière, masquant M^{me} Lancey. Chantal ne voyait plus que Michel, que le visage de celui-ci, qui dépassait de la couverture et qui essayait d'esquisser un pauvre sourire. Le jeune homme sortit son bras pour lui faire un petit signe de ses doigts.

Brutalement, Chantal eut le sentiment d'un déchirement. Une pitié immense l'envahit et ce fut sans calcul, non pas parce qu'il fallait le faire, mais parce qu'elle en éprouvait le besoin, qu'elle se précipita vers Michel et, s'agenouillant près de lui, l'embrassa. Ce fut peut-être par compassion, mais, en cet instant, ce baiser était aussi un don d'elle-même, pas une aumône, mais un don total de son âme, comme sa participation à la souffrance de son mari.

M^{me} Lancey dut se pencher sur elle avec sollicitude et murmura :

– Il faut que nous partions, ma pauvre enfant...
Allez vite vous habiller et venez nous rejoindre à

l'hôpital.

La jeune femme s'arracha à son mari et, sans rien dire, refoulant ses larmes, elle rentra chez elle. Elle repoussa son père qui cherchait déjà les mots capables d'apaiser sa peine et alla se réfugier dans sa chambre.

– Est-ce que je l'aime ? Pauvre Michel !

Elle s'écroula en larmes sur son lit, pleurant sans penser, pleurant pour pleurer.

Un heurt discret à la porte la tira enfin de son hébétude et elle reconnut la voix de son père.

– Mon petit, dépêche-toi de t'habiller pour que nous arrivions avant midi. Il le faut...

Elle répondit par un gémissement et, d'un geste malhabile, elle commença à s'habiller.

*

Chantal suivait les quais, ne jetant qu'un regard inattentif aux boîtes des bouquinistes. Parfois, elle se heurtait à un curieux, s'excusait et

continuait cette course sans but.

Déjà, pour elle, hier était encore le bonheur. Hier, elle pouvait choisir entre le mariage et son annulation, et son choix, quel qu'il fût, aurait été celui du bonheur. Aujourd'hui, il lui semblait que la justice immanente l'avait frappée avec cette rigueur divine des châtements que relate *l'Ancien Testament*.

Non, cette interdiction qui lui était faite désormais de choisir n'était pas le plus rigoureux de ce qu'elle jugeait être sa pénitence, car désormais il lui semblait que le bonheur, pour elle, serait de retrouver Michel chez eux, tel elle l'avait quitté la veille au soir, quand ils s'étaient embrassés, avant de rentrer chacun dans sa chambre. La rigueur de la punition était ce lit d'hôpital. Un lit de fer vieillot, peint en blanc, d'une peinture déjà fatiguée, écaillée aux endroits où on le heurte le plus souvent. Des draps de grosse toile et tout le « chez soi » réduit à une boîte placée au-dessus du lit pour mettre les objets personnels.

Une seule vexation lui était épargnée, et

Chantal savait l'apprécier : Michel était seul dans sa chambre.

La jeune femme venait de le quitter après une journée faite surtout d'attente, tandis que des médecins l'examinaient ou qu'on l'emmenait sur une table roulante, aux fins d'examens mystérieux. Au terme de cette journée si chargée d'angoisse et de peine, elle ne savait rien, sinon que Michel était là-bas à la Salpêtrière. Aucun, parmi les professeurs, médecins et infirmières, n'avait prononcé le mot terrible et, quand elle l'avait lancé au cours de leurs conciliabules de couloirs, ils n'avaient fait que répondre :

– Il faut attendre le résultat de la ponction lombaire et des examens électriques.

– Mais ne faut-il pas craindre que le mal empire et qu'il gagne petit à petit ?

Ils avaient haussé les épaules et dit que depuis le matin rien n'avait changé, qu'aucun autre centre nerveux, qu'aucun muscle nouveau n'avait été touché.

– Nulle part en France il ne peut être mieux

soigné qu'ici, lui avait dit l'infirmière en la conduisant à la porte du service.

Chantal partit seule, dans le jour déjà baissant. Depuis le matin, des images s'étaient accumulés dans le ciel de Paris et un vent frais soufflait. Les arbres encore verts, mais aux feuillages ternis, la Seine grise et sale, jusqu'aux toilettes des Parisiennes qui, surprises par le froid, avaient à la hâte ressorti leurs manteaux. Tout semblait compatir à la tristesse de la jeune femme.

À remuer ses pensées, Chantal marcha, sans s'en rendre compte, jusqu'au pont de l'Alma. Elle pensa prendre un taxi, mais elle avait un tel besoin de solitude, un tel désir de rester repliée sur elle-même, qu'elle se résolut à rentrer chez elle à pied.

Nadine s'inquiéta d'abord de la santé de Monsieur, puis elle dit que M. Angeville avait téléphoné et qu'il ne voulait pas que Madame restât seule.

– Je vais prévenir Monsieur que Madame est rentrée.

– Nadine, je t’en prie, laisse-moi. Tout à l’heure, je téléphonerai à papa.

Chantal gagna sa chambre puis, lentement, passa dans celle de son mari. Elle eût voulu penser calmement, sereinement, faire le point. Malgré les réticences des médecins, elle était persuadée qu’il s’agissait de la poliomyélite. Plazanet n’avait-il pas parlé du poumon d’acier ?

« Ce matin, le mal lui a paralysé une jambe, puis ce sera l’autre et, gagnant progressivement, montera vers les centres nerveux. Ensuite, il faudra le mettre dans un poumon d’acier quand son diaphragme sera paralysé. Il vivra peut-être ainsi des années, si le cœur n’est pas pris. »

Un sanglot la souleva.

« Pourquoi lui et pas moi ? Comme je me hais ! Je n’aurai même pas su le rendre heureux pour ses dernières semaines de vie normale et peut-être de vie. »

Elle se laissa tomber sur le lit de Michel et de la main caressa le traversin roulé dans sa gaine de satin.

« Sans ce voyage stupide, il ne se serait pas baigné à Montreux. C'est là certainement où il a pris le mal. »

La sonnerie du téléphone retentit dans le hall et Chantal entendit la voix de Nadine :

– Oui, monsieur... Madame est rentrée... Je vais l'appeler.

Chantal descendit l'escalier d'un pas chancelant et elle prit l'écouteur.

– Non, papa, je resterai ici... N'insiste pas, je t'en supplie... Non, ne viens pas, je veux rester ici et je veux être seule... Non, seule... Bonsoir papa.

Elle raccrocha.

– Le dîner est prêt, madame, fit timidement Nadine.

Chantal regarda la vieille femme d'un œil las. Elle soupira :

– Oui... sers le potage, puisqu'il faut vivre.

XVI

Chantal fut éveillée par une rumeur joyeuse de voix aiguës et fraîches. Elle pensa aussitôt à des enfants qui jouaient et, se souvenant avoir aperçu derrière chez elle une vaste cour toujours déserte, elle eut la curiosité de se lever et d'aller voir par la fenêtre de la lingerie si cette cour n'était pas celle d'une école. Elle ne s'était pas trompée, des enfants en tablier jouaient là et Chantal, avec mélancolie, pensa :

« Déjà la rentrée ! Plus d'un mois que Michel est parti ! »

Les feuilles commençaient à jaunir aux arbres, dans la cour où jouaient les enfants.

Un mois ! Un mois d'angoisses, d'espoirs et de déceptions... Un mois durant lequel tout un jargon médical était entré dans le langage de chaque jour. Le critère auquel ils se raccrochaient tous, Michel, M^{me} Lancey mère et elle, et aussi

son père, qui paraissait porter beaucoup d'affection au malade, était le nombre d'éléments que révélait chaque ponction lombaire. De vingt-cinq, il était tombé à quinze, ce qui était bon signe. Par contre, les examens électriques indiquaient une dégénérescence assez grave des nerfs et une atrophie des muscles, qui faisaient craindre que jamais Michel ne puisse retrouver l'usage du membre atteint. Cette jambe, au début de la maladie, avait maigri en quelques jours jusqu'à devenir squelettique et elle restait depuis un membre sans vie.

La lutte contre la maladie se poursuivait à coups de piqûres sans que l'on puisse dire qui gagnerait. Michel lui-même n'avait pour l'instant que des espoirs bien modestes. Il ne disait pas : « Quand je marcherai », mais « quand on commencera les ionisations et massages », ce qui ne serait qu'une étape sur le chemin de la rééducation.

Michel étant en chambre particulière, la jeune femme avait obtenu de pouvoir lui faire une visite le matin et l'après-midi.

Il l'attendait chaque jour avec la même impatience et, la voyant paraître, il montrait toujours la même joie immense. Une fois, une seule... il avait fait allusion au temps de leur séparation et ça n'avait été que pour dire en désignant sa jambe :

– Vous voyez, Chantal, s'il m'avait fallu acheter votre amour à ce prix, je pense que je ne l'eusse pas payé trop cher.

Comme la jeune femme allait protester, il avait arrêté les mots sur ses lèvres et il avait ajouté :

– Mais ce n'est pas là le prix du bonheur, tout juste peut-être sa rançon, puisque, depuis Montreux, je sais que vous m'avez toujours aimé.

Elle n'avait pu que se cacher le visage sur les draps contre le flanc de son mari et, quand elle s'était relevée, les larmes qui embuaient encore ses yeux avaient pu donner tous apaisements à Michel s'il en avait besoin.

Aujourd'hui, Chantal trouva Michel de fort bonne humeur.

– Huit éléments cellulaires à la ponction d’hier, lui annonça-t-il joyeusement, et la déformation que l’on craignait s’atténue. Elle sera, paraît-il, imperceptible.

Pour la première fois, il hasarda de timides projets :

– Si je pouvais, à Noël, être chez nous...

En s’en allant, Chantal rencontra l’infirmière dans le couloir et elle lui fit part de cet espoir.

– Oui, nous éviterons l’équinisme, je l’espère bien. Les massages n’ont d’ailleurs pas d’autre but.

Encouragée par ce premier apaisement, Chantal osa demander :

– Quand pensez-vous qu’il pourra remarcher ?

– Nous ne savons pas, madame. Mais dites-vous qu’avec la poliomyélite on ne doit jamais désespérer. Quelquefois, un membre qui semble condamné à la paralysie retrouve après des années sa vitalité. Il existe bien des exemples.

Chantal repartit, le cœur serré par une nouvelle angoisse.

Oui, le mal était stoppé, il reculait même, mais il laisserait derrière lui une trace sans doute définitive. À moins d'un miracle, Michel resterait paralysé de la jambe droite. Il traînerait désormais un membre mort.

Michel serait un époux infirme.

Le mot vint heurter comme un bélier ce mur fragile que des sentiments de pitié et aussi de remords, et un sens du devoir, avaient pu dresser, un mur auquel l'estime et une certaine forme d'amitié avaient pu donner un aspect d'amour.

Un mari infirme, toute une vie...

Avec effroi, Chantal essaya de chasser cette image et elle se souvint fort à propos que justement aujourd'hui elle avait promis à son père d'aller déjeuner chez lui.

L'auto de M. Angeville était déjà arrêtée devant la porte quand Chantal y arriva.

« Pauvre papa, il sera venu plus tôt parce qu'il m'attendait. »

Victor Angeville serra sa fille dans ses bras et lui demanda des nouvelles de Michel.

Elle rapporta en quelques mots sa conversation avec l'infirmière.

– Évidemment, ce serait terrible pour lui, mais il lui reste quand même une jambe valide et, avec des béquilles, il pourra marcher. Michel est un homme de caractère, son métier n'exige pas qu'il soit tout le temps debout ni qu'il se déplace beaucoup. Il pourra même conduire, en faisant quelques modifications à sa voiture. Mais, cependant, quelle triste perspective, mon pauvre petit ! Il faut te dire que sa belle intelligence n'est pas atteinte et en rendre grâce au Ciel.

Chantal avait écouté son père sans desserrer les dents.

– Oh ! moi... N'est-ce pas lui le plus à plaindre ?

Pendant le déjeuner, M. Angeville fit les frais de la conversation. Il parla de l'usine, ce qui intéressa médiocrement sa fille, puis il rapporta quelques potins sur leurs relations et, soudain, il dit :

– J'oubliais l'essentiel. L'un de tes amis a

téléphoné, ce matin. Il ignorait ton mariage, car il a demandé M^{lle} Angeville. C'est le petit Marrey. Tu te souviens ?

Chantal sentit le sang lui affluer au visage.

– Patrick ?

– Oui, il est de passage à Paris, il revient du Venezuela. N'avait-il pas fait Polytechnique ou l'École des Ponts ? Enfin, peu importe ! J'ai pensé que tu serais heureuse de le revoir et je l'ai invité pour le café.

Les événements qui s'étaient déroulés depuis le retour de Chantal à Paris n'avaient guère laissé le loisir à la jeune femme de penser à Patrick. Une fois, cependant, elle s'était souvenue qu'il avait promis de lui écrire et elle n'avait pas été fâchée qu'il n'eût pas donné suite à ce projet.

– Je serai heureuse de le voir, dit-elle simplement, d'une voix neutre.

Ils étaient au salon quand Patrick arriva. Le jeune homme épargna à Chantal toute comédie. Il lui serra la main et s'inquiéta de sa santé comme s'il l'eût quittée la veille. Sa conversation au

téléphone avec M. Angeville lui simplifiait d'ailleurs les choses.

– Votre père m'a appris que votre mari était touché par la poliomyélite.

Chantal lui raconta succinctement les faits et, après que Patrick se fut acquitté des formules usuelles de souhaits, la conversation, grâce à Angeville, s'aiguilla sur la vie de Marrey au Venezuela.

On s'aperçut soudain qu'il était près de quatre heures. M. Angeville avait un rendez-vous à son bureau et Marrey devait être reçu par le président-directeur général de la firme qui l'avait envoyé en Amérique. Quant à Chantal, il était grand temps qu'elle se rendît près de son mari, qui devait déjà s'inquiéter.

M. Angeville fit promettre au jeune homme de téléphoner pour décider du jour où il viendrait dîner et chacun se sépara. Au dernier moment, Patrick parvint à glisser à Chantal :

– Il faut absolument que je vous voie. Voulez-vous demain après-midi ?

- Je passe l’après-midi auprès de mon mari.
- Mais à quelle heure sortez-vous de l’hôpital ?
- À cinq heures et demie.
- N’est-ce pas l’heure du thé ?

Chantal réfléchit. Allait-elle accepter ?
Finalement, elle se laissa fléchir et ils décidèrent de se retrouver vers six heures dans un salon de thé de l’avenue de l’Opéra.

XVII

Michel posa un sourire émerveillé sur Chantal.

– Que vous êtes belle ! dit-il à mi-voix.

La jeune femme l’embrassa distraitement. Elle était un peu gênée qu’il eût aujourd’hui souligné son élégance.

Elle avait revêtu une jolie robe, bien que sobre, et un manteau d’après-midi que son couturier lui avait livrés le matin même, et ceci moins pour les montrer à Michel, qu’elle jugeait fort éloigné de ces soucis de coquetterie, que pour aller au rendez-vous avec Patrick. Il n’avait d’ailleurs pas effleuré l’esprit de Chantal de mettre cette robe pour Patrick. Non, c’était pour elle-même, pour le salon de thé, pour les inconnus et les inconnues qu’elle y rencontrerait... simplement pour être élégante... et il lui fut pénible que Michel s’en aperçût. Ceci l’incita à lui taire son rendez-vous avec Patrick,

alors qu'en toute franchise elle s'apprêtait à lui conter sa rencontre de la veille et l'invitation qu'elle avait reçue.

Combien de fois ces dernières semaines son mari ne l'avait-il pas incitée à sortir, à voir ses amies, à aller au spectacle...

– Vous me raconterez ce que vous aurez vu, lui disait-il.

Cette cachotterie ne la mit pas dans les meilleures dispositions pour rencontrer Patrick. Une sorte de remords la blessait et il lui fallut un temps pour que l'ambiance élégante du salon de thé et le bavardage de son compagnon l'entraînaient de nouveau dans le courant de la vie.

Après lui avoir demandé des nouvelles de Michel et fait une petite digression sur la médecine, Patrick prit un air mystérieux pour dire :

– Vous n'êtes pas curieuse de savoir pourquoi je vous ai demandé de vous voir en tête à tête ?

C'était poser la question que Chantal redoutait

par-dessus tout, la question qui lui avait déjà fait regretter d'accepter l'invitation.

Elle rougit légèrement et fit :

– Est-ce bien nécessaire ?

Elle se reprocha ces mots, à peine les avait-elle prononcés. Pat n'allait-il pas les prendre pour un encouragement ?

Il fouillait dans sa poche et il sortit de son portefeuille un sachet de photographies.

– Il m'était difficile de vous les montrer devant votre père.

Chantal le remercia d'un sourire, moins de son attention que pour le soulagement que ces mots venaient de lui apporter.

Elle regarda avec beaucoup de plaisir les photos du Verbier et de la Rosablancche et elle lui demanda d'en conserver quelques-unes. Ainsi détendue, elle apprécia pleinement ce thé qui la sortait de la sombre atmosphère qui était son lot habituel et ce fut tout naturellement, lorsque Patrick lui demanda s'ils se reverraient, qu'elle l'invita à déjeuner rue de la Faisanderie pour la

semaine suivante.

Au déjeuner chez Chantal succéda, quelques jours plus tard, l'invitation de M. Angeville.

Puis Chantal ayant, au cours de la conversation, laissé entendre qu'elle verrait avec plaisir les ballets de Catherine Dunham, très naturellement Patrick s'offrit pour l'accompagner.

Jamais le jeune homme ne lui avait fait aucune allusion à leur conversation dans la cabane du mont Fort. Si parfois il leur arrivait d'évoquer quelques souvenirs sur Verbier, ce n'était qu'à propos d'alpinisme. Lucien, sa femme et leur pseudo-mariage étaient, semblait-il, retournés au domaine de l'imaginaire.

Par contre, l'enchaînement de leurs rencontres depuis le retour de Marrey à Paris avait interdit à Chantal de parler de Pat à Michel. Elle avait longuement pesé le pour et le contre et finalement elle avait cédé à la facilité de ne rien dire, non qu'elle craignît d'éveiller la jalousie de son mari, mais pour ne rien lui rappeler de leur malheureux voyage de noces.

C'est ainsi que sans que Chantal s'en rendît compte il se créa entre Pat et elle une sorte d'accoutumance à se voir, une nécessité d'être ensemble. Déjà la foule des petits faits quotidiens tissait entre eux un lien nouveau, que Nadine, dans son langage familier, eût traduit en disant : « M. Patrick fait partie de la famille. »

Les confidences du mont Fort étaient tellement éloignées de l'esprit de Chantal que ce fut elle qui, un soir, provoqua sans le vouloir une suite à sa confession.

Pour la première fois, Patrick était venu dîner. Il avait insisté pour qu'ils se voient ce soir-là. N'avait-il pas invoqué qu'il aurait à s'absenter au cours des jours suivants ?

Après le dîner, ils passèrent au salon, où Nadine vint servir le café pour Patrick et du thé pour Chantal, qui redoutait par-dessus tout les nuits d'insomnie.

– Vous savez qu'à Garches il existe un centre de rééducation pour les personnes touchées par la poliomyélite ?

– Le professeur Gandine m’en a parlé, mais, hélas ! nous n’en sommes pas là.

Et, après une pause, elle murmura :

– En serons-nous là un jour ?

Sans le savoir, Marrey reprit les arguments de M. Angeville :

– Votre mari est une forte personnalité, il saura se refaire une vie adaptée à son infirmité. Cette jambe paralysée ne l’empêchera pas de s’asseoir devant sa table de travail.

– Peut-être, dit Chantal à voix basse, comme si elle se fût parlé à elle-même, peut-être... Il est facile de se consoler quand on est debout sur ses jambes, mais lui... et moi...

– Vous, Chantal ? s’étonna Patrick.

Ce fut comme une rage sourde :

– On pense toujours à lui, mais moi !... Oh ! je sais, Patrick, que ce que je dis là est affreux...

Dans son visage révolté, ses yeux se mouillèrent. Patrick l’arrêta au bord du blasphème :

– Je comprends, Chantal. Sans cela, vous auriez pris la décision, n'est-ce pas ?

Elle le regarda, les yeux égarés, et parla malgré elle, peut-être même ses mots devancèrent-ils sa pensée.

– Je ne sais pas... sans doute. Mais, maintenant, comprenez, je suis liée à lui pour toujours, je ne peux plus... ce n'est pas juste.

Les larmes affluèrent, elle se replia sur elle-même pour cacher son visage dans le creux de son bras posé sur l'accoudoir du fauteuil. Les sanglots secouaient son corps souple et flexible dont la robe moulait les formes.

Patrick vint près d'elle et d'un geste affectueux lui caressa les cheveux.

– Chantal, réfléchissez, je vous en supplie. À votre âge, vous ne pouvez pas vous condamner à ce bagne à perpétuité.

Elle leva vers lui son visage ravagé par les larmes.

– Que dites-vous ?

– Vous ne l'aimez pas, vous ne l'avez jamais

aimé, n'est-ce pas ?

– Je ne sais plus...

– Vous ne l'aimez pas et en le lui laissant croire vous le trompez.

– Taisez-vous, Pat, je vous en supplie.

– Non, écoutez-moi. Vous ne l'aimez pas. Si vous éprouviez de l'amour pour lui, son infirmité serait une raison de plus pour l'aimer. Chantal, vous ne redoutez qu'une chose : le qu'en-dira-t-on. Abandonner un mari infirme, voilà le crime.

– Ce que vous dites est atroce, Patrick.

Il s'approcha plus encore. Si près qu'il s'agenouilla contre elle et qu'il lui saisit les mains.

– Chantal, j'ai reculé jusqu'à ce soir pour vous dire...

– Taisez-vous !

– Je pars demain pour Brazzaville. Je dois sur place étudier l'avant-projet d'un pont sur le Congo. Chantal, vous partirez avec moi. Là-bas, vous aurez l'esprit plus libre pour vous occuper

de rompre ce mariage qui n'en fut jamais un.

Ils se fixaient l'un et l'autre, mais le regard de Chantal, s'il semblait fasciné par les yeux de Patrick, allait beaucoup plus loin. Au-delà des prunelles de Marrey, elle voyait d'autres yeux graves et doux chargés de reproches.

– Pat... que me demandez-vous là ?

– D'être consciente de vous-même, de faire enfin votre bonheur en toute liberté.

– ... Et son malheur à lui.

– Non, Chantal, c'est en restant que vous le condamnerez.

Elle lui retira ses mains qu'il serrait dans les siennes.

– Demain... Pat, laissez-moi au moins le temps de réfléchir.

– Vous avez eu des mois pour réfléchir et qu'avez-vous jamais décidé de raisonnable ? Maintenant, je ne vous demande que de vous fier à moi jusqu'à ce que l'avion décolle. Dès que ses roues auront quitté le sol, vous serez libre de prendre toute décision... même celle de revenir

aussitôt arrivée.

– Laissez-moi au moins jusqu'à demain...

– L'avion part demain. Demain à l'aube, c'est-à-dire dans quelques heures. C'est maintenant qu'il faut vous décider...

La voix de Marrey se fit plus sourde :

– Jusque-là, je ne vous quitterai pas.

Elle se leva, hagarde, et fit quelques pas, lentement, en silence.

Patrick se releva et, s'approchant d'elle, lui posa une main sur l'épaule.

– Il le faut, Chantal, pour vous, pour lui aussi...

– Vous avez sans doute raison, mais cette fuite avec « un autre », de quel nom horrible va-t-on l'appeler ?

– Qui saura que nous sommes dans le même avion ? Non, Chantal, ne cherchez pas ce que l'on dira. Reproche-t-on au chirurgien de couper un bras pour éviter que la gangrène ne gagne tout le corps ? Dites-vous qu'il n'y aura pas plus de

cruauté dans votre départ que dans l'opération du chirurgien.

Le jeune homme s'arrêta et d'une voix sourde reprit :

– Et puis, vous savez quel respect j'ai pour vous, Chantal. Je vous en ai déjà donné la preuve.

– Je le sais, Pat.

Il la sentait faiblir. Elle restait debout, immobile, rien dire, et lui-même hésitait à troubler le silence. Il aurait voulu trouver le mot définitif, celui assez fort pour faire pencher la décision de la jeune femme.

Chantal, pour sa part, essayait vainement de reprendre ses esprits. Elle était, certes, fort loin de se poser la question.

« Vais-je céder ? »

Il lui semblait pour l'instant être dans une sorte d'engourdissement qui tenait du cauchemar et les mots de Patrick ne lui parvenaient que ouatés, tant ses oreilles lui bourdonnaient, tant elle sentait battre son cœur.

Ah ! si elle pouvait être seule quelques

minutes. Mais non seulement le jeune homme était derrière elle, non seulement elle sentait sa main s'appesantir sur son épaule, mais, de nouveau, il revenait à la charge :

– Chantal, préparez votre valise.

Elle se retourna, hagarde.

– Non ! Je reste !

Ces mots, par leur sécheresse, leur netteté, contrastaient avec l'expression tumultueuse de son visage, et déjà ils apaisaient son âme tourmentée. Elle sentait comme une fraîcheur se répandre sur elle... une fraîcheur délicieuse que pour rien au monde elle n'aurait voulu perdre.

– Chantal, il faut partir.

– Oui, il faut que vous partiez.

– C'est une folie, Chantal... je vous aime et je sais que vous...

Elle ferma les yeux avec lassitude.

– Partez, je vous en prie, partez !

Il la regardait avec étonnement et il insista :

– Mais ce n'est pas possible, voyons... nous

partons...

Maintenant, la jeune femme récupérait avec une vitesse croissante tous ses moyens de défense. Avec une lucidité que jamais elle ne s'était connue, elle se *voyait*. Se redressant avec hauteur, elle dit :

– Quelle horrible action vous avez failli me faire commettre !

– Chantal, ce n'est que pour vous.

– Justement, Patrick, on ne vit pas que pour soi.

– Ne croyez pas... je...

– Je vous en supplie, partez. Sortez, Patrick, je vous l'ordonne !

Il la regarda, médusé.

– Vous regretterez, Chantal.

– Non, Patrick, le bien ne se regrette jamais.

Un instant, une dernière fois, leurs regards se croisèrent et Marrey, haussant les épaules, se dirigea vers la porte sans rien dire.

Chantal, debout, écouta son pas s'éloigner. Quand elle eut entendu, la porte du hall se refermer et son claquement résonner à travers la maison, alors seulement les larmes vinrent mouiller ses yeux et dans un raz de marée de douleur les sanglots vinrent la submerger.

XVIII

Chantal ouvrit la porte de la penderie et fit glisser une main incertaine sur la rangée de cintres. Chacun portait l'un de ces petits chefs-d'œuvre dont les modèles avaient été longuement choisis chez les maîtres de la couture.

Après quelques hésitations, elle saisit « Mistigri », une délicieuse robe du matin.

Avec une joie enfantine, bien qu'un peu forcée, Chantal procéda au rite de toute jolie femme qui, du choix de la lingerie à celui de la robe, des soins de la chevelure à la dernière retouche au maquillage, transforme une vaporeuse silhouette en cette suprême incarnation de l'élégance que définit si bien ce mot : la Parisienne.

Tout en faisant glisser sur elle ces petits riens de soie ou de nylon, elle jetait des regards satisfaits à son miroir. Oui, en ce matin, Chantal

se sentait éprise de nouveau. Il lui semblait qu'hier elle avait tourné une page de sa vie, peut-être non sans douleur, mais certes sans regret. Une fois de plus, comme à la Rosablancbe, elle avait vu le gouffre de si près qu'elle s'était bien juré de ne plus s'en approcher.

Elle commençait même à douter d'avoir jamais éprouvé aucun autre sentiment pour Pat que celui d'une bonne camaraderie. Pourquoi avait-il fallu que cet imbécile gâchât tout avec ses idées d'enlèvement romanesque !

La Chantal Angeville aux pieds solidement posés sur la terre réagissait à sa manière contre cette folle aventure à laquelle pour un peu elle eût tout sacrifié. Mais l'autre Chantal, la féminine, se souriait dans le miroir pendant qu'elle lissait ses bas, si fins qu'ils étaient invisibles sur sa jambe au galbe sans reproche. Aujourd'hui, Chantal avait décidé de se faire belle et de ne l'être que pour son mari.

Après une veille prolongée, où les larmes lui avaient apporté l'apaisement, le solide bon sens des Angeville était venu à son secours.

Avec une froide lucidité, Chantal ramena à ses justes proportions ce qu'elle appelait déjà « l'incident Patrick ». Certes, elle goûtait toute l'amertume de sa défaillance d'un instant, mais le principal coupable n'était-il pas l'*autre*, qui avait tenté honteusement d'en profiter ?

Aussi, ce matin, tandis que d'un geste sûr elle rectifiait la courbe de ses lèvres, Chantal repoussa-t-elle de sa pensée ce qui avait trait à « l'incident Patrick ».

Le péché serait de ressasser cette histoire et de se délecter de son indignité.

Chantal trouva Michel effondré dans son lit. Il n'eut pour elle qu'un pauvre sourire qu'elle lui reprocha.

– Vous ne voyez rien ?

Il leva vers elle ses yeux tristes.

– Votre chapeau ?

– Non, Michel, il y a quinze jours que j'ai ce chapeau. Mais ma robe... vous savez bien, cette robe...

Elle faisait une moue adorable.

– Ah ! oui... Chantal, je crains de ne plus jamais marcher, soupira-t-il avec détresse.

– Quelle est cette idée ?

– Bachet est venu me faire une visite tout à l'heure. Pour me consoler, il m'a dit que votre père s'était renseigné pour faire modifier ma voiture. La pédale du débrayage pourrait être remplacée par un levier sur le volant.

– Mais pourquoi ?

– Si je n'ai plus qu'une jambe de valide, je ne peux à la fois freiner et débrayer. Vous n'en avez pas parlé ensemble ?

Chantal maudit Bachet en pensée et elle dit le plus tranquillement possible :

– Mais ça ne veut pas dire que vous ne pourrez jamais marcher ! Vous n'ignorez pas qu'il y a une période de réadaptation. C'est sans doute pour vous permettre de conduire pendant cette période.

– Vous croyez ?

L'espoir, déjà, allumait de nouveau le regard du malade.

– Mais bien sûr, Michel... Il me semble même me souvenir que papa m'avait parlé de ça...

Il la regardait avec reconnaissance et, au même instant, il lui sembla entendre Patrick lui murmurer :

« Si vous éprouviez de l'amour pour lui, son infirmité serait une raison de plus de l'aimer. »

– Michel !

L'infirmes regarda sa femme avec étonnement et il vit que ses yeux se mouillaient de larmes. Elle se penchait sur lui et murmurait :

– Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

– Mais oui, mon amour !

S'aidant de ses coudes, il se souleva pour venir au-devant d'elle cueillir un baiser et son visage, maintenant détendu, avait toute la quiétude que seule peut donner une parfaite sérénité.

Pour la première fois depuis plusieurs jours, ou plutôt depuis quelques semaines, – elle n'osait trop préciser, car elle pressentait que c'était depuis l'apparition de Marrey, – pour la première

fois elle ressentait du bien-être en sortant de l'hôpital.

Un bien-être né d'une sensation de renouveau. Elle se souvenait d'un semblable état après certaines confessions embarrassantes.

C'était bien cela, elle se sentait neuve.

L'incident Marrey, puisqu'elle ne pouvait ne pas y penser, était terminé. Les cachotteries anodines mais cependant gênantes, vis-à-vis de Michel, ne se renouvelleraient plus.

Marrey était parti et avec lui la tentation...

« Chut ! n'approfondissons pas... Ne remuons pas trop la lie. Le vin est décanté, maintenant, et à trop chercher, pensait Chantal, j'arriverais à voir ce qui n'exista jamais. »

Mais la jeune femme percevait d'autres sources à sa joie. Elle était satisfaite d'elle-même et plus encore pour le bien qu'elle avait conscience d'avoir fait aujourd'hui que pour le mal qu'elle avait évité de faire hier.

Quelle sérénité de bonheur avait reflété le visage de Michel en prononçant ces mots :

– Mais oui, mon amour.

Si quelqu'un maintenant était venu dire à Chantal : « Tu ne l'aimes pas, tu le sais bien », avec quelle fureur ne l'aurait-elle pas chassé ! Une fureur aussi belle, aussi noble que celle avec laquelle elle avait enjoint Marrey de sortir.

Mais en elle-même, au plus profond de son âme, un doute subsistait, aussi imperceptible qu'un virus :

« À laisser de côté, à ne pas découvrir encore, pensait-elle. Aujourd'hui m'a réservé une telle joie, une joie si pure, si belle, que je ne voudrais pas la gâter par les relents d'une vieille histoire. »

La recherche d'un taxi devait la distraire de sa méditation. Et tandis que la voiture l'emmenait en suivant les quais, elle se souriait à elle-même, aussi heureuse que si elle n'avait plus de problèmes, plus de conflits en son cœur, comme si elle eût enfin trouvé le bonheur...

Ce ne fut que plus tard, quand Nadine lui eut demandé des nouvelles de Michel, que Chantal pensa à la maladresse de Bachet. La jeune femme

espérait l'avoir parée, cependant elle n'était pas absolument sûre d'avoir convaincu son mari.

« Je vais prévenir papa. Il aura plus de poids que moi pour convaincre Michel. »

Puis, après un temps :

« Pauvre Michel ! Et s'il était vrai que jamais il ne puisse remarquer ?...

XIX

Aujourd'hui, pour la première fois depuis son mariage, Chantal avait repris sa voiture. La maladie de Michel lui avait enlevé toute idée de conduire dans Paris. Elle ne s'était pas jusqu'ici senti le courage d'affronter les difficultés de la circulation. Mais elle était lasse de chercher des taxis, lasse de ces traversées de Paris durant lesquelles se prolongeaient pour elle les méditations déprimantes.

Elle venait de déjeuner chez son père et elle suivait la traditionnelle route par les quais, quand la vue des « boîtes » des bouquinistes lui rappela une course dont Michel l'avait chargée.

Il commençait à se fatiguer des romans policiers et autres et il s'était mis en tête de faire une étude théorique sur les moteurs à réaction. Divers livres lui étaient nécessaires et Chantal devait les lui apporter.

Elle s'arrêta devant une librairie, quai des Grands-Augustins, où elle ne trouva que deux des livres demandés par Michel. Elle poursuivait ses recherches boulevard Saint-Michel et, pour trouver le dernier ouvrage, il lui fallut visiter encore les libraires de la rue Soufflot.

Elle sortait en pestant contre le sort et les libraires, quand elle se heurta à un officier. Elle jeta sur le militaire un regard outragé, mais elle vit qu'il s'appuyait sur une béquille. Son regard n'adoucit aussitôt et elle s'excusa :

– Mais c'est Chantal, fit la jeune femme qui accompagnait le soldat.

– Michou !... Oh ! je suis confuse.

Elle bredouilla de nouvelles excuses et dit :

– Il y a si longtemps que je ne vous avais vus. Je voulais toujours te téléphoner, ma pauvre chérie, mais, avec mon mariage, j'ai eu tant à faire et puis, après...

Elle s'arrêta, gênée par l'attitude peut-être un peu méprisante des deux jeunes gens. Et, soudain, elle vit de nouveau les béquilles où s'arc-boutait

le jeune officier.

– Mais vous êtes blessé, Marc ?

Il n'eut qu'un sourire attristé. Sa jeune femme dit avec une fausse indifférence :

– Il y a un mois que Marc est rentré d'Indochine. Il est amputé d'une jambe...

Chantal ne savait plus que dire et, comme elle voulait absolument parler, témoigner de sa sympathie, des paroles maladroites lui échappèrent.

– Qu'allez-vous faire, maintenant ?

Michou la regarda d'une façon indéfinissable.

Un regard qui lui rappela celui d'Édith Poussier, avec plus de noblesse toutefois, mais cependant un regard qui voulait dire :

« Tu ne peux pas comprendre, n'est-ce pas ? Tu es heureuse, toi. »

Par contre avec quelle chaleur elle répondit :

– Nous avons toute la vie devant nous.

Les deux jeunes gens se regardèrent et Chantal put voir dans leurs yeux tout l'amour dont ils

étaient riches l'un pour l'autre et un goût amer de jalousie lui vint aux lèvres.

– Il faudra que je vous revoie, dit-elle lentement, car aujourd'hui je suis assez pressée. Je vais voir mon mari à la Salpêtrière et je suis déjà en retard.

Elle ne l'avait pas dit pour éveiller leur attention. Non, elle l'avait dit tout simplement. Un peu parce qu'elle était gênée par leur bonheur si visible, malgré leur épreuve, mais surtout parce que c'était vrai. Elle avait déjà perdu beaucoup de temps à courir les librairies et Michel devait être inquiet, comme il l'était toujours quand elle arrivait en retard.

Chantal, cependant, sentit que Marc et Michou prenaient de l'intérêt pour ses mots.

– Ton mari a eu un accident ?

– Le lendemain de notre retour de voyage de noces, il fut atteint par la poliomyélite.

Elle dut leur donner des détails, puis elle demanda à Marc dans quelles circonstances il avait été blessé.

– Nous n’avons pas eu plus de chance que toi, ma pauvre Chantal, dit la jeune femme. En sortant de Saint-Cyr, Marc fut désigné pour l’Indochine. Ce départ aurait retardé notre mariage de deux ans. Nous avons décidé de nous marier aussitôt, tout simplement, sans cérémonie, et cinq jours après notre mariage Marc partait pour l’Extrême-Orient.

– Je ne devais pas y rester les vingt-quatre mois prévus, poursuivit Marc. Quinze jours après mon arrivée, je fus blessé dans une embuscade. Il fallut m’amputer et j’ai été rapatrié le mois suivant. J’ai fait deux mois de mer pour quinze jours de guerre.

Il haussa les épaules.

– Deux fois par semaine je vais aux pansements, au Val-de-Grâce.

– C’est pourquoi tu nous as rencontrés, fit Michou, car nous habitons aux Ternes.

– Il n’y a pas loin des Ternes à la rue de la Faisanderie, il faudra que nous nous voyions, dit Chantal.

Elles échangèrent leurs adresses, leurs numéros de téléphone, et Chantal promit d'appeler son amie dès le lendemain, afin qu'elles prennent un rendez-vous.

Après cette rencontre, une mélancolie étreignit l'âme de Chantal et son esprit évoquait sans cesse la vision du jeune officier.

– J'ai rencontré Marc et Michou, ne put-elle s'empêcher de dire à son mari, peu après son arrivée près de lui. Ils se sont mariés quelques jours avant nous. Marc a été blessé en Indochine. On l'a amputé d'une jambe.

Michel regarda sa femme avec une tristesse infinie et il se contenta de hocher la tête.

Chantal n'osa pas insister et cependant, plus de dix fois au cours de la visite, elle fut sur le point de faire une allusion au mutilé.

Michel lui-même devait être obsédé par cette pensée parce que, au moment où Chantal fut prête à s'en aller, il dit :

– Quand je pense à Marc, le malheureux, il n'a plus aucune espérance, lui...

Puis après un temps, avec une intonation rageuse, il ajouta :

– C’est évidemment épouvantable, mais il sait à quoi s’en tenir, lui !... Il peut bâtir son avenir en toute connaissance de cause.

Et ce fut tout.

Chantal, oppressée, bredouilla quelques phrases d’encouragement. Un sourire la remercia.

Toute la soirée, durant le quotidien tête-à-tête avec elle-même, Chantal pensa à Marc et, au travers de Marc, à Michel.

Un mot de Marrey lui revint à cette occasion :

« L’infirmité d’un être aimé est une raison de plus de l’aimer. »

Elle savait maintenant que jamais elle ne demanderait l’annulation de son mariage. Elle le savait depuis le soir – ce n’était pas si vieux – où elle avait chassé Patrick de chez elle. Mais elle n’en avait réellement pris conscience qu’aujourd’hui... que ce soir. Désormais, son sort était lié à celui de Michel, donc sans doute à un infirme.

La pitié avait succédé à l'hostilité du temps du voyage en Suisse. Elle devinait maintenant qu'une évolution s'était faite dans ses sentiments : une forme d'amour était née et qui lui faisait se poser ce soir une question :

« Son infirmité est-elle une raison de l'aimer ? »

Sans qu'elle pût y répondre, d'autres questions suivaient :

« Si déjà je ressens un sentiment plus fort envers Michel, y a-t-il donc des degrés dans l'amour, une hiérarchie sentimentale que je dois gagner comme des galons... conquérir comme des grades universitaires ? »

Puis elle se révoltait contre cette façon si terre à terre, si matérialiste, de penser à l'immatérialité ineffable de l'amour. Non, l'amour devait être beaucoup plus simple.

Simple comme tout ce qui est grand.

« Que je suis loin du temps où je ne croyais plus à l'amour ! remarqua-t-elle. J'y crois à nouveau mais, hélas ! pourquoi me fuit-il ? Est-ce

là mon châtement, pour l'avoir renié et l'avoir trahi ? »

*

Chantal regardait à travers la fenêtre de la chambre de Michel les arbres maintenant entièrement dénudés qui, là-bas, se perdaient dans la brume.

Novembre était déjà entamé d'une bonne semaine et insensiblement la jeune femme sentait qu'elle s'enlisait dans l'habitude. Habitude de venir deux fois par jour à l'hôpital. Habitude des mêmes courses, habitude des mêmes rencontres.

La vue d'un camion de brasserie arrêté au café d'en face lui indiquait le jour de la semaine et cette dame en noir qui se hâtait vers la sortie donnait l'heure avec la précision de l'horloge parlante.

La porte de la chambre qui s'ouvrit la fit se retourner. Michel reposa sur ses jambes le livre qu'il feuilletait. Ce fameux livre sur les moteurs à

réaction que Chantal venait enfin de lui apporter.

Michou entrait timidement. Chantal se précipita au-devant d'elle et s'inquiéta de la santé de Marc.

– Je viens de le conduire au Val-de-Grâce et, comme il en a pour plus de deux heures, j'ai pensé à venir voir notre second éclopé. Vraiment, nous n'avons pas de chance avec nos maris.

Elle avait le courage de sourire, de feindre l'enjouement.

Michel ne voulut pas être en reste.

– Si ma jambe reste morte, j'aurai encore sur Marc le désavantage d'avoir à la traîner, dit-il en feignant d'en rire.

Chantal admirait son amie qui, tout en gardant cet entrain un peu forcé, s'intéressait à ce que disait, à ce que faisait Michel.

– Oh ! les moteurs à réaction ! Vous allez nous préparer encore de belles choses avec cela, monsieur l'ingénieur.

– Oui, le franchissement du mur du son.

– Ne croyez-vous que nos ancêtres étaient plus heureux au temps des diligences ?

– Certainement, sauf ceux qui regrettaient le char à bœuf des rois fainéants.

– La belle époque, n'est-il pas vrai ?

– Moins belle que le siècle de Périclès.

Ils devisèrent ainsi assez joyeusement jusqu'à ce que Michou s'aperçût qu'il était temps d'aller chercher son mari.

Il était également l'heure pour Chantal de partir et les deux amies s'en allèrent ensemble.

Tandis qu'elles remontaient le boulevard Saint-Michel dans la voiture de Chantal, cette dernière remarqua :

– Je te trouve admirable de garder ainsi le sourire.

– Devant eux, il le faut bien. Ils ont encore tant de mauvais jours à passer.

Chantal hocha la tête.

– Je redoute le jour où Michel sera obligé de marcher avec des béquilles.

– Les béquilles sont pénibles. Au début, Marc en a souffert. Maintenant, il s’y habitue. Le plus difficile, le plus douloureux, m’a dit l’infirmière, sera l’accoutumance à la jambe mécanique. C’est quelquefois très long...

Puis, comme pour contrebalancer ces tristes évocations, elle dit avec une intonation de fierté :

– Oh ! je ne t’ai pas encore dit que Marc était proposé pour la Légion d’honneur. Je suis si heureuse pour lui.

Les deux jeunes femmes furent un moment sans parler.

Secrètement, Chantal reprochait à Michou la nuance d’orgueil avec laquelle elle venait de lui annoncer la prochaine nomination de son mari et, aussitôt après, elle se blâmait de sa « méchanceté ».

« Non ! Je ne suis pas bonne. Je suis jalouse pour une pauvre petite joie qui n’est que la modeste récompense d’un si cruel sacrifice. »

Pourquoi, à cet instant, pensa-t-elle à la phrase de Marrey et la dit-elle à haute voix ?

Michou la regarda, étonnée, et elle dit :

– Tu prétends que l’infirmité d’un être aimé est une raison de plus de l’aimer ? Oui... oui et non. L’amour revêt bien des formes, certes. Ma mère prétend qu’avec les années il devient plus profond, qu’il s’y mêle de l’estime. Mais il me semble que j’aime Marc autant qu’au premier jour. Je l’aime tant qu’il ne pourra pas m’être possible de l’aimer plus, et cependant ta pensée me trouble...

Elle réfléchit un instant avant de dire encore :

– Oui, il se mêle à mon amour un sentiment nouveau qui ne l’altère pas, un sentiment nouveau depuis que Marc est mutilé. C’est une forme peut-être maternelle de l’amour. Oui, c’est cela que tu veux dire. Chez une femme à l’amour maternel, – il en existe, tu sais, celles qui chouchoutent leur mari, – l’infirmité de l’être chéri apporte une raison de plus de l’aimer. C’est un peu pour elle comme une préférence de la mère pour le plus chéri de ses enfants... Je ne pense pas être ainsi, je suis trop amoureuse pour être « maternelle ».

Sur ces derniers mots, Michou s'aperçut qu'elles étaient arrêtées depuis quelques instants devant le Val-de-Grâce et elle ébaucha le geste d'ouvrir la portière de la voiture.

– Je vais vous attendre. Si tu le veux, Je pourrais vous reconduire chez vous, lui proposa Chantal.

– Non, je te remercie. Il faut d'abord que j'aie chercher Marc et peut-être n'est-il pas prêt. Tu attendrais longtemps. Et puis, nous avons des courses à faire.

Chantal n'osa pas insister. Elle crut comprendre que Michou désirait être seule avec son mari et elle-même éprouvait le besoin d'un tête-à-tête avec elle-même.

Elles prirent rendez-vous pour la semaine suivante.

« Oui, Michou a raison, pensait Chantal, tandis qu'elle rentrait chez elle. Il existe des épouses maternelles, mais je ne suis pas de celles-là... ni des amoureuses non plus !... Qu'y a-t-il donc en moi ? Un vide, un grand vide. »

XX

Ce vide, le vide de son cœur... le vide de son âme, devait être au cours de cette semaine le principal sujet de méditation de Chantal.

« Et c'est ça que les autres m'envient !... les malheureuses. »

La jeune femme revoyait en pensée le regard d'Édith Poussier, le regard de Michou, avant qu'elle connût le mal dont Michel était atteint. Ce regard qui montrait combien elles enviaient toutes son bonheur.

« Dérision. Mon bonheur ?... Il est à leurs yeux fait de ma fortune. Oui, je ne saurais le nier... Grâce à papa, ma fortune me permet de me passer toutes mes fantaisies, – avant mon mariage, peut-être, car depuis je n'ai guère eu le temps d'y penser, – des fantaisies inscrites dans ce carré magique qui s'appelle pour moi Paris, Deauville, Cannes, Megève, le carré des plaisirs.

« Les couturiers ? Aucun ne m'est interdit, mon nom m'ouvre toutes les portes, ma silhouette me permet toutes les toilettes, aucun prix ne m'est défendu... Les sports élégants, régates, ski, jumping ? Pour moi des prétextes...

En aucun je ne me suis imposée, mais ils donnent lieu à de brillantes réunions. Ah ! les belles années peuplées d'ennui que j'ai vécues... Février à Megève, avril à Cannes, mai et juin à Paris, juillet, août, à Deauville et retour à Paris pour voir les collections et renouveler ma garde-robe... Premières, bals, nuit de ceci, nuit de cela. À peine le temps, dans ce merveilleux programme, de placer une croisière à Madère, un voyage en Grèce... mais trop de temps pour pleurer d'ennui, le plus souvent, de chagrin aussi. Mais quand je pleure de chagrin, je pleure sur moi-même, car les robes, les voyages, les bals ne sont rien en eux-mêmes. Rien qu'une aimable décoration au vide que je ressens.

« Édith Poussier est infiniment plus heureuse que moi. Sans son pauvre salaire de dame de compagnie, que deviendraient sa mère et sa sœur,

qui ne peut même pas aller se faire soigner en altitude ? Édith est indispensable, moi, je ne le suis à personne.

« Papa m'aime, mais son usine est plus sa raison d'être que moi. Je suis peut-être son orgueil... mais, sans moi, ne continuerait-il pas à construire des machines ?... »

« Michel... ? »

Un enfant ? Bien sûr, elle le sentait confusément, un enfant changerait tout. Plusieurs fois déjà cette pensée était venue l'effleurer. Oh ! à peine, comme la pointe d'une herbe vient percer la neige au moment de la fonte. Mais elle n'y croyait pas vraiment encore et des lambeaux de phrases, saisis çà et là, lui revenaient à l'esprit comme des avertissements.

« Oh ! ils se seraient séparés s'il n'y avait pas eu d'enfant. »

Bien sûr, elle le sait, elle ne demandera pas, maintenant, l'annulation de son mariage, et cependant, si le désir de cet enfant se réalisait, il l'obligerait à tourner la page, la page blanche.

Heureusement, il ne peut être question d'enfant tant que Michel est à l'hôpital, et, une fois de plus, elle peut reculer l'échéance, sans rien briser ni sans prendre d'engagement.

Et le vide demeure.

Le vide créé aussi par les amies qui lui envient sa fortune, son bonheur.

« Chantal a tout ce qu'elle peut désirer », avait-elle entendu dire un jour.

« Les soucis d'argent priment tout. Tu ignores ces soucis-là, toi », lui ont dit les autres.

Ah ! elles peuvent se réjouir les Édith Poussier et autres. Enfin, Chantal Angeville connaît un souci, bien minime, n'est-il pas vrai, car, avec de l'argent, que ne peut-on pas faire ?

« Et, cependant, je ne suis pas égoïste. A-t-on quelquefois fait appel à mon bon cœur sans que j'y réponde ? Quand le petit neveu de Nadine a eu une broncho-pneumonie, n'ai-je pas payé le traitement ? Ils m'ont remerciée du bout des lèvres... Et quand je faisais partie de la Croix-Rouge, je sentais toujours cette retenue que les

vieux que je visitais avaient vis-à-vis de moi. Une sorte de manque de confiance. Toujours cette attitude qui semblait vouloir dire :

« – Bien sûr, vous faites ce que vous pouvez, mais vous ne pouvez pas savoir, vous ne pouvez pas comprendre. »

*

Un événement nouveau devait tirer Chantal de ces amères pensées. Il eut pour départ une règle à calculer.

Depuis quelques jours, Michel n'avait plus d'autre lecture que celle de ces livres sur les moteurs à réaction que Chantal avait enfin réussi à trouver. Il avait lu et relu ce livre, l'avait annoté. Puis il avait prié M. Angeville de lui apporter la règle à calculer qu'il avait laissée dans son bureau à l'usine ; et maintenant, chaque fois que Chantal ou son père arrivait, ils trouvaient le jeune homme jouant de sa règle à calculer et couvrant d'équations des feuilles de cahier.

– Vous allez vous fatiguer, Michel.

– Non, je vous assure, ces calculs sont des jeux pour moi. D’ailleurs, la maladie n’a affecté que ma jambe.

Le médecin, consulté, rassura la jeune femme.

– C’est bon signe de le voir s’intéresser à son travail. Il faut surtout éviter l’ennui.

Angeville aussi se réjouissait.

– Il faut favoriser tout ce qui peut lui faire oublier sa jambe. D’ici quelque temps, quand il aura repris un certain rythme, je lui parlerai de modifications que nous pourrions apporter au changement de vitesses.

Aussi, quand Michel lui avait dit que sa règle n’était pas assez précise pour les calculs qu’il désirait faire, Angeville proposa-t-il de lui-même d’apporter une machine à calculer de l’usine.

Insensiblement, la chambre de l’infirmé prit un visage nouveau, inattendu, qui n’était pas sans amuser et aussi intéresser les médecins.

Un après-midi, en arrivant à l’hôpital, Chantal eut la surprise de trouver Pierre Montreuil au

chevet de son mari. L'arrivée de la jeune femme arrêta immédiatement la conversation des deux hommes.

D'un geste machinal, elle regarda si Sabine n'était pas assise derrière la porte. Elle n'était pas là et cependant Chantal éprouva du déplaisir à trouver Montreuil ici. Non qu'il lui fût antipathique, mais parce que trop de souvenirs pénibles se rattachaient à lui et à sa femme. Les Montreuil personnifiaient le séjour à Montreux et ses incertitudes.

Après avoir échangé quelques banalités avec Chantal, Montreuil lui dit :

– J'ignorais le pénible accident arrivé à Michel, et, s'il ne m'avait pas écrit de venir le voir, je n'en saurais encore rien.

Chantal crut entendre là un reproche et elle invoqua cette période de désarroi qui avait suivi la brutale atteinte de la maladie. Montreuil s'excusa de s'être mal fait comprendre.

– N'y voyez aucune remontrance. J'imagine fort bien votre état d'esprit au début de la maladie

de votre mari. Enfin, maintenant, je crois notre malade sur la bonne pente. Il ne pense qu'à travailler, il déborde d'idées et il en a de fort intéressantes. Cette conception de turboréacteur est absolument neuve.

Insensiblement, la conversation reprit entre les deux hommes et Chantal ne fut pas longue à comprendre que Michel n'avait prié Montreuil de venir le voir que pour trouver un interlocuteur avec lequel il pût parler de sa nouvelle passion, le moteur à réaction.

Les hommes étaient trop occupés par leur controverse sur les turboréacteurs et les turbo-propulseurs pour évoquer leur rencontre à Montreux. Quant à Chantal, elle se garda bien d'en parler. Elle tenait trop à ce que le chapitre Suisse disparaisse sous la poussière du temps et, cependant, elle n'était pas satisfaite. Elle se sentait presque une intruse, ici.

Tandis que les deux hommes échangeaient leurs vues avec enjouement et parfois vivacité, elle croyait trouver une réponse à cette question qu'elle n'avait même pas osé se poser

entièrement l'autre jour :

« Et Michel ?... Suis-je indispensable à Michel ? »

La réponse, aujourd'hui, tombait, brutale :

« Non ! »

Non, puisqu'il lui avait fallu appeler ce camarade, même pas un ami, un inconnu, presque, pour se distraire sur son lit d'hôpital à ces spéculations mécaniques et physiques.

Elle partit encore un peu plus découragée, prise d'une sorte de vertige devant le vide de son âme.

Les jours suivants ne devaient lui apporter aucun démenti. Trois fois par semaine, au moins, Montreuil était là et Chantal n'avait d'autre possibilité que de s'asseoir sagement dans un coin et de s'amuser à quelque ouvrage de dame.

Les autres jours, elle parvenait encore à tirer pour quelques moments Michel de ses calculs et de ses croquis. Son installation s'était en effet enrichie d'une petite table à dessin que Montreuil lui avait apportée. Par un système fort habile, elle

se fixait sur la table de chevet et se réglait en hauteur et en inclinaison ; elle était facilement à portée de main du jeune ingénieur.

Un midi, alors qu'elle déjeunait chez son père, celui-ci lui dit à brûle-pourpoint :

– Je ne comprends pas ton mari. Quelle idée a-t-il eue de se mettre en tête d'étudier un nouveau type de réacteur ? C'est absolument sans intérêt pour nous. L'usine n'est pas outillée pour fabriquer des réacteurs. D'ailleurs, nos moyens financiers ne nous permettraient pas de nous lancer dans cette voie.

– Mais, papa, il ne s'agit pas pour Michel d'un travail. Cette étude n'est pour lui qu'une distraction. Ne me disais-tu pas, l'autre jour, que l'important, pour l'instant, était qu'il s'occupât l'esprit ?

– Je l'admets, mais il perd son temps. Tu devrais le lui dire. Dans ma position de beau-père... et de patron, cela m'est difficile. C'est à toi de lui ouvrir les yeux.

– Écoute, papa, Michel est malade. Son temps,

actuellement, lui appartient. Il est libre, dans la mesure où sa maladie le lui permet, de s'amuser à étudier un moteur, de faire des mots croisés ou de passer son temps à lire, peu importe. L'essentiel n'est-il pas qu'il oublie son mal ?

– Je suis tout à fait de cet avis Chantal. Comprends-moi, ce qui m'inquiète, c'est qu'ayant choisi une étude mécanique, ce soit dans une partie différente de la nôtre.

Angeville arrêta sa fille qui allait lui répondre et il poursuivit :

– Je ne reproche pas à Michel d'utiliser son temps à étudier un moteur, je redoute qu'il n'ait pas choisi au hasard les moteurs à réaction.

– Ce n'est certes pas par hasard. Il m'a fait rechercher des livres difficiles à trouver. Il a écrit à un ancien condisciple de Centrale qui travaille à la S. N. C. A. et ils discutent des journées entières sur les turboréacteurs.

– C'est bien ce que je craignais. Michel a enfourché un dada qui risque de l'éloigner des machines-outils.

– Qu’importent les machines-outils, s’il trouve l’apaisement avec les turboréacteurs !

Le mot coupa le souffle au père Angeville. Il resta quelques secondes sans rien dire, puis il bredouilla, ahuri :

– Chantal !... Chantal !... Ton père et ton grand-père ont passé leur vie à faire « les machines-outils Angeville » et c’est tout ce que tu trouves à dire ?

– Michel n’est pas ton seul ingénieur, papa.

Il t’a donné un changement de vitesses, ce n’est déjà pas si mal. Pour Michel, ce qui compte, c’est l’heure présente. Sait-on de quoi demain sera fait ? Demain, il se retrouvera peut-être définitivement infirme. Je redoute pour lui le jour où il saura que jamais plus il ne marchera. Si, ce jour-là, Michel a pour le soutenir l’idée d’une œuvre à terminer, ce sera peut-être pour lui le salut.

– Je comprends, mon petit ; seulement, vois-tu, pour moi qui vieillis, Michel est un peu mon fils. Il est ton mari et je pensais que plus tard...

quand je ne serai plus là, s'il dirigeait l'usine, elle serait pour lui autre chose qu'un paquet d'actions. Il m'était agréable d'évoquer que peut-être un jour l'un de mes petits-fils s'assoierait dans mon fauteuil.

– Si je précise ta pensée, tu m'as échangée contre un successeur possible.

Victor Angeville eut un haut-le-corps et protesta :

– Oh ! Chantal, n'est-ce pas toi qui as choisi ton mari ? Veux-tu que je te rappelle en quelles conditions ?

– Inutile !

Le visage de la jeune femme se durcit et Angeville fit un geste de la main.

– N'y pensons plus, puisque vous vous aimez. Mais je peux te dire, mon enfant, qu'alors je n'ai cédé à ce qui parut n'être qu'un coup de tête de ta part que parce que je connaissais Michel et que je le savais digne de toi et capable un jour de diriger l'usine.

– Oui ! je comprends...

Chantal ne voulut pas en dire plus. Pour elle, depuis longtemps, l'époque du « coup de tête », était dépassée. Il était même curieux de remarquer combien elle avait peu pensé au « coup de tête », pour ne ressasser que ses suites... Mais, aujourd'hui, elle se sentait blessée, écrasée par cette révélation : son père n'avait alors eu qu'une pensée : assurer sa dynastie de constructeur de machines-outils. Le bonheur de sa fille, la sagesse même, rien d'autre n'avait pesé dans son acceptation.

Avec une belle injustice, Chantal n'était pas loin de penser que son père l'avait vendue.

XXI

La nouvelle tant attendue tomba au milieu des équations et des épures de Michel.

– Je ne vois plus rien qui vous retienne à l'hôpital, lui dit un matin le professeur chargé du service. Il est même préférable que vous partiez le plus rapidement possible pour un centre de rééducation. Vous n'avez plus rien à gagner ici. Là-bas, vous trouverez des moyens que nous n'avons pas à l'hôpital. Piscine d'eau chaude, appareils de rééducation, et tout un personnel spécialisé.

Le professeur regarda curieusement son malade.

– C'est curieux, vous n'avez pas l'enthousiasme que j'attendais.

Lancey hocha la tête.

– Vous savez, monsieur le professeur, que je

sois à Garches ou ici... Pour moi, il n'y aura pas grand-chose de changé. Il n'y a que la liberté totale qui puisse m'enthousiasmer, même si je dois traîner la jambe pour le reste de mon existence. D'ailleurs, je ne me fais pas d'illusion. Ma jambe est fichue, n'est-ce pas ? Il me faudra toujours des béquilles ou pour le moins des cannes ?

– Mais non ! Ici, nous avons bloqué le mal, nous l'avons déjà fait reculer. Maintenant, il faut que vos muscles réapprennent leur travail. C'est pourquoi vous allez partir dans un centre de rééducation.

– De toute façon, je perds mon temps...

– Je ne l'aurais pas cru, fit le professeur en désignant les livres et la planche à dessin.

– Oui, je perds mon temps. Mes projets sont terminés, il faudrait maintenant que je puisse travailler sur une planche plus grande, qu'il m'est impossible d'installer sur un lit. Il faudrait que je puisse aller dans des bureaux, dans des ateliers.

– Ça reviendra, et sans canne ni béquille,

j'espère. Mais il faut être patient.

Comme le professeur prenait congé, Michel lui demanda :

– Alors, quand vais-je partir ?

L'autre réfléchit un instant.

– Nous sommes le 29, disons le 5 décembre.

Ces six jours d'attente furent longs à passer, mais plus encore pour Chantal que pour Michel. Le jeune ingénieur ignorait dans quelles conditions il lui serait possible de travailler à Garches et de quel temps il disposerait. Admettrait-on sa planche, ses livres, sa machine à calculer ? Pour l'instant, il mettait les bouchées doubles. Pas de jour sans que Montreuil ne fasse une apparition.

– Il ne travaille pas souvent, votre ami Montreuil, fit remarquer Chantal à son mari.

Michel la regarda avec étonnement.

– Mais il ne vient pas ici pour son plaisir. Sa société est très intéressée par mes travaux.

La jeune femme pensa fugitivement profiter

de ces mots pour rapporter à son mari les inquiétudes de son père, mais, par une sorte de pudeur, elle ne s'y hasarda pas.

*

À Garches, le rythme des visites changea. Chantal ne pouvait s'y rendre que l'après-midi. Pour Michel, presque toute la matinée était occupée par les séances en piscine et par les massages.

Dès les premiers jours, Michel fut enchanté de ces soins incessants. Il avait réellement l'impression de regagner lentement sur le mal.

– Que pensez-vous de votre malade ? demanda un soir Chantal à l'infirmière qu'elle venait de rencontrer dans un couloir. Il me semble qu'il fait des progrès. Croyez-vous qu'il marchera bientôt ?

– Je voudrais pouvoir vous le dire, madame, mais il est de mon devoir de vous mettre en garde contre un optimisme qui ne vous apporterait que

des désillusions. Les progrès sont souvent rapides au début, et puis, ils traînent. C'est le cas pour votre mari. Nous devons persévérer, notre devoir nous l'impose, mais n'espérez pas un changement trop radical.

Le visage de Chantal s'était décomposé et l'infirmière se rendit sans doute compte de sa brutalité. Elle voulut la corriger.

– Remarquez, madame, qu'avec la polio, nous ne pouvons jamais rien dire. Il peut tout à coup y avoir un mieux inespéré. Mais, de toute façon, si d'ici à quelques mois nous voyons qu'il n'y a rien à faire par le traitement habituel, il sera toujours possible de tenter une intervention chirurgicale, transplantation de tendons, butée osseuse pour limiter les mouvements anormaux, l'enraidissement d'articulations...

– Oui... vous avez bien fait de m'avertir... je vous en remercie.

– Surtout, n'en dites rien à votre mari.

– Je le conçois...

Chantal s'en fut comme une voleuse, cachant

sa peine et son angoisse.

Il lui semblait de nouveau être plongée dans l'horreur des premiers jours, alors qu'elle ignorait si le mal allait être stoppé ou s'il allait poursuivre ses ravages.

« C'est effrayant, il me semble que je m'étais engourdie à faire mes deux visites quotidiennes à la Salpêtrière. Pauvre Michel... Sans espoir ! Est-ce possible ? »

Puis, elle se révoltait :

« Non, ce n'est pas possible... »

Elle devait dîner chez son père, ce soir-là.

Son premier mouvement avait été de répondre au rituel « Comment va Michel ? » par la confiance de l'infirmière, mais elle se retint sans savoir pourquoi, remettant à plus tard la confession de ses tourments nouveaux.

Elle mendia un peu d'espoir :

– Je pense qu'il faut encore attendre avant de voir les premiers résultats de la rééducation.

M. Angeville hocha la tête d'un air entendu.

– Je ne l’ai pas trouvé mal, hier après-midi, quand je suis allé le voir. C’était avant que tu arrives. Il y avait là quatre visiteurs, dont Montreuil. Des ingénieurs de l’« Air » et le directeur d’une usine de la S. N. C. A.

Il dodelina de la tête et fit encore :

– Sais-tu que ton mari est jusqu’au cou dans cette histoire de moteur d’avion ?

– Oui, il se passionne vraiment pour cette étude.

Victor Angeville hocha la tête.

– C’est à mon avis plus grave qu’un simple jeu, pour passer le temps. Si des spécialistes de l’Air se déplacent, il faut vraiment que son étude soit prise au sérieux. J’ai relu cet après-midi, au bureau, le *curriculum vitae* de ton mari, et je me suis aperçu que j’avais oublié qu’il avait accompli son service militaire comme pilote. Ne serait-il pas repris par la passion de l’air ?

– Je ne le vois pas assis au poste de pilotage, le malheureux !

– Il n’en est pas question. Il ne peut plus en

être question. Mais il revient à l'aviation comme à de premières amours.

Chantal baissa la tête vers son assiette.

– Il y a quelque temps, poursuivit le père Angeville, il me demandait encore des nouvelles de l'usine. Maintenant, il ne s'y intéresse même plus. Quand Bachet est allé le voir, la semaine dernière, ce fut à peine s'il prêta attention à la liste des commandes de changement de vitesse que celui-ci lui présenta.

Il s'arrêta un instant et reprit :

– Hier, j'étais décidé à poser la question de confiance à ton mari. Hélas ! j'ai dû partir avant ces messieurs.

La jeune femme approuva :

– Ils étaient encore là quand je suis arrivée.

Angeville posa son regard sur sa fille.

– Tu devrais lui demander, toi... s'il songe à revenir à l'usine quand il sera guéri...

– J'essaierai...

*

Ce fut l'époque où Chantal confia ses tourments à un journal intime. Elle écrivit, le 10 décembre :

« À quel besoin ai-je cédé en achetant ce luxueux petit album, plus fait pour servir de reliquaire à une jeune fille que pour écrire les pensées qui débordent du cœur d'une femme ? D'une femme... Si j'étais une femme, si j'étais sa femme, aurais-je fait ce projet de tenir un journal ? Non, je crois plus simplement que ce petit album à fermoir secret est tout simplement mon confident.

« Puis-je avoir un autre confident ? Il m'est interdit de révéler à Michel aucune des inquiétudes que j'éprouve pour lui. N'est-il pas allé se réfugier dans ses études parce que je ne lui offrais pas ce qu'il était en droit d'attendre d'une épouse ?

« Papa n'a d'autre souci que d'assurer sa

dynastie de constructeur de machines-outils.

« Et j'ai honte de moi-même, quand je me trouve en face de Michou.

« Souvent, je pense à maman. Si je l'avais encore près de moi, je suis sûre que j'aurais pu me confier à elle, mais je suis seule. Seule avec ce petit album. »

Chantal s'était attachée pendant plusieurs semaines à noter chaque jour les menus faits et les pensées qui l'assaillaient.

Le 26 janvier, elle notait :

« Je m'aperçois que je délaisse de plus en plus mon « journal ». À quoi bon répéter chaque jour la même chose ? Je consacre les matinées aux courses et l'après-midi je vais à Garches. Au début, je pouvais dire que j'y passais l'après-midi, mais, maintenant, je n'y suis qu'une heure, une petite heure, étouffée entre une séance de rééducation et les visites des gens de l'Air. Une petite heure bien vide, car, tandis que j'égrène ma

petite gazette, je sens tout le dérisoire de mes pauvres propos.

« Marc et Michou sont venus dîner, hier soir... Nadine a la grippe... Thérèse se mariera la semaine après Pâques.

« L'arrivée de Montreuil ou du moindre personnage me repousse à mon rôle de figurante et, quand je suis rassasiée de *chevaux-vapeur* et de *kilomètres-heure*, je m'en vais discrètement, sans qu'aucun de ces messieurs s'excuse ni que Michel cherche à me retenir...

« Il fut un temps où le cheval était la plus belle conquête de l'homme. Nul doute qu'il ne soit aujourd'hui détrôné par le cheval-vapeur sous toutes ses formes. Et nous, les femmes, qu'y avons-nous gagné ?... »

Un mois encore s'écoula.

Chantal, avec ponctualité, allait chaque après-midi à Garches, mais en vérité elle n'y était que rarement présente. Elle se demandait parfois si Michel remarquerait un retard ou même une

absence. Il semblait à la jeune femme que les faibles liens qui l'unissaient à son mari s'étaient faits plus lâches encore.

« C'est effrayant, notait-elle le 12 février dans son journal, mais j'en arrive presque à regretter que les mauvais souvenirs s'estompent. Car eux aussi étaient un lien entre Michel et moi. Ils furent une erreur à effacer, à me faire pardonner. Ils ont presque disparu dans le temps, mais rien ne les a remplacés, qu'une habitude de venir ici, où je sens que ma présence ne sert à rien. »

Sa vie n'était vraiment faite que d'habitudes qui s'imposaient avec un automatisme de machine.

Deux fois par semaine, elle déjeunait chez son père. Michou et Marc venaient une fois chez elle et elle-même dînait une fois chez eux. Deux autres soirs, M. Angeville venait rue de la Faisanderie.

– Ah ! j'ai parlé à ton mari, dit Victor

Angeville, ce jour-là, après avoir embrassé sa fille.

– Que t'a-t-il répondu ?

– Évidemment, il ne quitte pas l'usine. Pour lui, cette histoire de moteurs n'est qu'un passe-temps.

Tandis que sa fille l'aidait à ôter son pardessus, il grogna :

– Je me demande s'il se rend compte de la façon dont il est pris par son passe-temps.

Un peu plus tard, alors qu'ils étaient au salon, il revint sur le sujet qui le tourmentait.

– Quand il étudiait le changement de vitesse, il fallait que je le harcèle sans cesse. Maintenant, c'est lui qui éperonne continuellement Montreuil, Lacholet et tous les ingénieurs de l'Air avec lesquels il travaille.

Chantal ne répondit pas. Alors, Angeville fit dévier la conversation sur la pièce qu'il était allé voir la veille au théâtre Sarah-Bernhardt. Sa fille, qui l'observait, le sentait plus allègre. Il était évident qu'en le rassurant sur ses intentions,

Michel l'avait soulagé d'un grand poids. Et cependant, parfois, l'inquiétude devait pousser des attaques. Malgré lui, le bonhomme revenait sur les travaux de son gendre.

– Ce qui m'étonne, Chantal, c'est le peu d'intérêt que tu manifestes pour les travaux de ton mari.

La jeune femme eut un geste évasif.

– Tu sais, je n'y comprends pas grand-chose...

– Savais-tu que le prototype était en construction ?

Chantal eut peine à dissimuler son étonnement, mais, très vite, elle reprit :

– Oui... Michel me l'avait dit.

– C'est un garçon remarquable.

Et tandis que son père se lançait dans un long dithyrambe sur son gendre, Chantal pensait :

« Oui, l'abîme se creuse de plus en plus entre nous. De plus en plus... »

XXII

Le 29 mars, Chantal écrivit dans son journal :

« Michel va sortir demain du centre de rééducation. Il marche avec deux cannes. Cet après-midi, il semblait heureux, heureux de sortir, d'être enfin libre ! Mais heureux aussi de marcher sans que personne le tienne. J'ai bêtement failli gâcher sa joie avec mes larmes.

« J'irai le chercher vers onze heures. Nous déjeunerons chez papa et le soir nous prendrons le train pour Cannes.

« Un véritable départ en voyage de nocces, ainsi qu'il me l'a dit. »

La décision de partir pour Nice, le soir même de la sortie de Michel, avait été prise assez rapidement. En annonçant à l'infirmier qu'il

pourrait sortir quand il le voudrait, la guérison complète n'étant qu'une question de temps, le médecin lui avait demandé :

– Vous n'allez pas reprendre votre travail immédiatement ?

– Si vous me libérez, docteur, ce n'est pas pour m'obliger à rester enfermé chez moi.

– Non, il ne faut pas rester enfermé chez vous. Pourquoi n'iriez-vous pas passer le mois d'avril sur la Côte d'Azur ?

Une cure de repos au soleil n'était pas pour déplaire à Michel et, quand il avait parlé de ce projet à Chantal, il avait eu la surprise de voir sa femme s'enthousiasmer...

– La bonne idée ! Fuir ce ciel gris, cette brume, retrouver le soleil, quelle joie ! Vous verrez, Michel, qu'un mois de soleil vous fera plus de bien que trois dans cette maison de santé !

– Un vrai départ en voyage de nocces, n'est-ce pas, Chantal ?

À ces mots, la jeune femme s'était rembrunie, puis, s'efforçant de sourire, elle avait dit :

– Peut-être... s'il est possible...

Elle pensait : s'il est possible de repartir à zéro. Michel répondit d'une voix assourdie :

– Tout dépend de nous, n'est-ce pas ?

L'entrée d'une infirmière arrêta cette conversation. Il ne fut plus question que des conditions matérielles de la sortie et du départ pour Cannes.

*

Chantal pensait à cette scène, à cette explication évitée, tandis qu'accoudée à une fenêtre du train elle surveillait d'un regard perdu les porteurs passer les bagages. Michel s'obstinait à rester debout dans le couloir, malgré les remontrances de sa mère et de M. Angeville. Quand, enfin, il eut cédé et consenti à s'asseoir, la sollicitude de M^{me} Lancey mère fondit sur Chantal.

– Vous devriez retirer votre manteau de fourrure, il fait si chaud, dans ce train.

– Quelle idée de te charger d’un manteau de fourrure en cette saison ! renchérit M. Angeville.

– Mais il fait encore froid et je me souviens d’un voyage fait l’année dernière à Cannes, justement : le chauffage du wagon ne fonctionnait pas et j’ai passé une nuit atroce.

– Il est vrai qu’avec le chauffage électrique on est toujours à la merci d’une panne, fit M^{me} Lancey, qui ne manquait jamais l’occasion de donner raison à sa belle-fille, ce qui, pour elle, était une manière, pensait-elle, de se la concilier.

Le père de Chantal et la mère de Michel échangèrent quelques vérités premières sur les avantages respectifs du chauffage à la vapeur et du chauffage électrique, ce qui permit à Chantal d’atteindre l’heure du départ dans une relative quiétude.

Soudain, la jeune femme se rendit compte qu’elle ne s’était pas encore préoccupée si son mari était bien installé. Elle n’avait pas encore l’habitude de ce grand enfant. Il s’était assis sur le bord de la couchette inférieure et il examinait avec angoisse l’escalade qu’il lui faudrait faire

pour atteindre la sienne.

– C’est moi qui vais monter, dit Chantal, qui avait deviné sa pensée. Avec la petite échelle, ce n’est rien.

Et puis, elle remarqua qu’une troisième couchette était retenue et elle dit :

– Nous pouvons fort bien prendre les deux couchettes du bas.

– Ce n’est pas possible, ce sont les deux couchettes superposées qui nous sont réservées.

– Peut-être, mais je suis sûre que la personne qui a retenu cette couchette ne fera aucune difficulté à l’échanger pour l’autre, quand elle verra...

Elle s’immobilisa, un peu gênée. Le visage de Michel s’était durci.

– Il n’y a aucune raison, Chantal ; d’ailleurs, je vous l’ai dit, je ne veux pas me singulariser ni jouer les infirmes.

Les parents entraient précipitamment pour faire leurs adieux et déjà les contrôleurs fermaient les portières.

Michel se leva pour aller jusqu'à la fenêtre et, tandis que le train s'ébranlait, du quai M^{me} Lancey et M. Angeville eurent réellement la vision de deux jeunes mariés qui, tendrement serrés l'un près de l'autre, partaient en voyage de noces.

– Les pauvres enfants, ils auront bien mérité leur bonheur, dit avec attendrissement la mère de Michel.

Quand elle eut refermé la glace, Chantal se retourna vers son mari et avec douceur lui dit :

– Maintenant, vous allez vous allonger, Michel. Vous devez être bien fatigué.

– Non, ma chérie, ma présence pourrait vous gêner, tandis que vous allez vous préparer à dormir. Je vous rejoindrai quand vous serez couchée.

Après la remarque que son mari lui avait faite tout à l'heure, la jeune femme n'osa pas insister. Cependant, comme le troisième voyageur du compartiment ne s'était pas encore présenté, elle demanda au garçon si elle pouvait utiliser l'autre

couche inférieure. Ayant reçu l'autorisation, elle se retira dans le compartiment.

Pour Lancey, c'était réellement une vie nouvelle qui commençait. S'il avait retrouvé la liberté, il n'en ressentait que plus le poids de son infirmité. Il se crispait sur ses cannes, n'ayant pas encore acquis l'équilibre pour se tenir sur une jambe. Sur un sol ferme, il réussissait à s'aider de sa jambe à demi morte, mais, dans ce train, les vibrations compromettaient sans cesse son équilibre et chaque passage du voyageur posait pour lui un problème.

Certes, le mal était maintenant exactement circonscrit : la faiblesse d'un genou.

L'autre jambe était solide, les bras n'avaient pas été atteints et, intellectuellement, ses derniers travaux lui prouvaient que jamais il n'avait été dans une forme si parfaite.

Il avait de grands espoirs dans ce moteur, outre la satisfaction d'avoir créé et le rapport qu'il allait tirer de son invention. Il n'était pas mécontent de montrer à son « beau-père-patron » la mesure de sa valeur. Lancey ne contestait pas

les bonnes dispositions du « père Angeville » à son égard, mais il était heureux de prouver au bonhomme que ce « don de lui-même » que l'ingénieur faisait aux Établissements Angeville était de prix et que, dans son mariage avec Chantal, lui aussi avait apporté une dot... une dot inestimable qui était sa propre valeur.

La porte du compartiment s'entrouvrit. Chantal, qui était couchée, prévint son mari qu'il pouvait à son tour venir se reposer.

Tandis que Michel ôtait son veston et délaçait ses chaussures, la jeune femme se retourna vers la cloison.

Pour Chantal aussi, une vie nouvelle commençait, ou plus exactement devait commencer.

Durant toute la maladie de Michel, chaque jour, peu ou prou, la jeune femme avait pensé à ce jour où ils se retrouveraient ensemble, et cependant, aujourd'hui, elle était surprise, elle ne savait plus quelle attitude prendre.

Tout à l'heure, pendant qu'elle faisait une

sommaire toilette de nuit, et maintenant encore, tandis qu'elle entendait les froissements d'étoffe et les heurts malhabiles de son mari, elle songeait à ce que devrait être son attitude. Mariée depuis ; plus de huit mois, elle se trouvait être ce soir comme une jeune mariée que le train emmenait en voyage de noces.

Non ! l'image était fausse, parce que, entre l'instant où le prêtre avait béni son union avec Michel et cette heure qu'elle vivait maintenant, il y avait eu l'affreuse révélation du premier soir, le « *je ne vous ai jamais aimé* », dit par nécessité de vérité, peut-être, par émotion, par crainte, elle ne savait plus, maintenant. Ce qu'elle savait, ce qui lui semblait ineffaçable, c'étaient les mots eux-mêmes, qu'ils fussent aveu ou mensonge. Les mots qu'ils traînaient à leur suite pendant leur pitoyable voyage de noces comme un poison, enveloppant leurs sentiments réciproques comme, après une éruption, la cendre d'un volcan recouvre les champs, les vergers et les maisons des villes mortes.

« Ai-je vraiment accompli mes devoirs

d'épouse, pendant sa longue maladie ? »

La réponse lui vint aussitôt, impitoyable :

– Certainement pas, car je ne me suis jamais considérée comme sa femme. »

La longue maladie de Michel ne lui avait apporté que des déceptions sentimentales.

Tandis qu'elle avait imposé à Chantal le sacrifice d'elle-même, que lentement elle voyait éclore chez elle des sentiments nouveaux, qui peut-être étaient une forme de l'amour, tandis qu'enfin elle sortait de l'abîme, Michel semblait s'y engloutir. N'avait-il pas créé un moteur, travail dont elle s'était exclue ? Un monde bâti de son génie, de ses pensées, de ses spéculations autour desquels il avait attiré des étrangers ?

La voix de Michel arrêta ce retour sur elle-même.

– Bonne nuit, Chantal !

Elle tressaillit, se retourna à demi, les yeux ouverts. Il n'y avait plus maintenant que la lumière atténuée de la veilleuse.

– Bonne nuit !

Les larmes montèrent à ses yeux et elle se retourna vers la cloison, assommée par ce dérisoire « Bonne nuit ».

Quels étaient leurs « bonjours » et leurs « bonnes nuits » depuis que Michel avait été emmené à la Salpêtrière ?

Parfois, quand elle arrivait, il lui prenait la main et l'effleurait de ses lèvres. Le plus souvent, ils n'échangeaient qu'un baiser machinal, sur le front ou la joue. Quelquefois, ils avaient échangé d'autres baisers, plus affectueux... Mais ils étaient bien rares, ces baisers-là.

Bien sûr, ce compartiment n'avait pas l'intimité de leur maison et le troisième voyageur pouvait toujours arriver. Mais, cependant, en ce premier soir de leur vie nouvelle, Chantal attendait d'autres mots qu'un simple « Bonne nuit ».

Remuant toutes ces pensées, la voyageuse en arrivait maintenant au stade où elle s'attendrissait sur elle-même. Elle était infiniment malheureuse et elle pleurait plus de se voir malheureuse que de révolte ou de désarroi.

Un sanglot plus gros que les autres se fit entendre. Chantal réussit à en étouffer deux ou trois, puis, de nouveau, honteuse, elle s'entendit pleurer. Elle ne fut pas seule. Michel, le premier instant d'étonnement passé, s'était dressé sur sa couchette.

– Chantal, qu'avez-vous ?

– Je n'ai rien.

Le ton de la jeune femme, les mots hachés, prouvaient le contraire.

Michel se glissa hors de sa couchette.

Sa jambe morte rendait ses mouvements malhabiles. Il réussit cependant à s'asseoir sur le bord de la couchette de sa femme.

– Mais vous pleurez ?

– Non !

Un nouveau sanglot punctua cette négation si peu évidente.

– Chantal, je vous supplie de me dire pourquoi vous pleurez... Y a-t-il, dans mon attitude... ?

Dans la pénombre de la couchette, où la

veilleuse n'apportait plus qu'une lumière parcimonieuse, Michel vit une larme briller sur la joue de sa femme. Elle avait un regard absent, le visage fermé.

– Laissez-moi.

Avec une pitié immense, il s'approcha d'elle et voulut la consoler, la prendre dans ses bras. Elle rentra sous sa couverture comme un petit animal effarouché.

– Laissez-moi, Michel, si l'autre voyageur arrivait.

– Plus maintenant, il y a une demi-heure que nous roulons.

– Le contrôleur peut entrer...

– Pourquoi pleurez-vous ?

– Ce n'est rien... une simple nervosité de femme. Laissez-moi.

Ces derniers mots devenaient plus secs, hargneux presque. Et comme Michel restait indécis à la regarder, elle dit avec nervosité :

– Allez vous reposer, je veux être seule.

Il resta encore, profondément bouleversé par l'attitude de Chantal.

– Je ne peux vraiment rien ? Vous ne voulez pas vous confier ?

Elle ferma les yeux avec lassitude.

– Non... non, laissez-moi dormir.

Pour mieux montrer sa décision, elle se retourna vers la cloison et ferma les yeux.

Après une dernière hésitation, Michel regagna sa couchette.

L'attitude de sa femme, et plus encore la raison secrète de ses larmes, venaient poser de nouveau le problème. En quelques secondes, les inquiétudes et les doutes l'enserrèrent, comme autant de bras d'une pieuvre, mais ce baiser fraternel qu'il n'avait pas donné, la sécheresse de son « Bonne nuit », ces causes réelles ne l'effleurèrent pas... Avait-il jamais embrassé sa femme avant de dormir ?

À force de se voir journallement, d'avoir participé aux épreuves qui les avaient affectés, une certaine communion était née. Ils étaient

mieux que d'excellents camarades, mais il manquait entre eux une communauté d'intérêts pour qu'ils fussent même de vrais amis.

Michel s'était recouché machinalement et maintenant, allongé sur le dos, les yeux grands ouverts, il essayait de comprendre.

En étaient-ils revenus à leur situation de Lugano ? Non ! c'était impossible.

À Montreux, il avait compris que Chantal n'était qu'une petite fille effarouchée. D'ailleurs, avec quelle fidélité, pendant sa maladie, avait-elle chaque jour passé ses après-midi près de lui, même quand il était accaparé par ses études.

Ne pleurait-elle pas de pitié pour lui, de le voir infirme ? Cette pensée le révolta. Certes, il avait peine à marcher, mais déjà il avait fait des progrès, il pouvait aller seul, en s'aidant de ses cannes, et il aurait la volonté de faire disparaître les traces visibles de son infirmité, de se déplacer seul, retrouver l'équilibre, puis ne se servir que d'une canne, arriver à poser le pied pour atténuer la claudication. Et puis, elle aurait tant de raisons d'être fière de lui... Si vraiment elle l'avait

épousé par dépit, elle n'aurait pas eu cet attachement, cette fidélité dans les mauvais jours. Il la revoyait sur le seuil de leur maison, le matin, tandis qu'on l'emmenait sur une civière. Avec quelle fougue elle s'était jetée sur lui, dans quel débordement d'amour !

Souvent, elle était froide, distante... Question d'éducation, certainement. Mais combien de fois elle avait été tendre, aimante. Oui, une petite fille étouffée par le manque de tendresse d'une maman, une petite fille trop gâtée aussi, mais si riche de sentiments cachés. Sans doute était-il vrai qu'elle avait eu un amour malheureux, mais de là à dire qu'elle l'ait épousé, lui, Michel, par dépit, non, c'était impossible.

Plusieurs fois déjà, Michel avait songé à ce premier amour malheureux de sa femme. Chaque fois, il rejetait aussitôt cette pensée, mais, aujourd'hui, il se dit :

« Il faudra cependant que j'essaie, discrètement, de savoir qui ? »

Le sommeil le surprit avec cette pensée, tandis qu'au-delà de l'allée du compartiment Chantal se

retournait une fois de plus, cherchant encore le sommeil.

XXIII

Chantal avait retenu par téléphone, dans un hôtel de la Croisette, une « suite » composée de deux chambres séparées par un salon. Cette disposition de leur appartement ne fit que confirmer à Michel les désirs de sa femme de s'en tenir pour l'instant à une prolongation du temps des fiançailles. La vie dans un grand hôtel, avec la réserve qu'elle exige, facilitait cet arrangement.

Michel, pour sa part, était assez intelligent et assez averti pour ne pas heurter sa jeune femme et cependant il n'était pas sans souffrir de cette froideur.

Il se montrait aussi prévenant que son infirmité le lui permettait, mais une certaine distance affectait son attitude, qui n'était pas sans inquiéter Chantal. Pour elle, cette attitude n'était pas nouvelle, elle se rattachait à cet éloignement

que progressivement les études de Michel avaient créé entre eux.

Et, pensait-elle, si son mari s'était lancé dans ces études, n'était-ce pas parce qu'il lui manquait quelque chose qu'elle ne pouvait lui apporter par sa présence ?

Une fois ou deux elle pensa au temps où elle envisageait l'annulation de leur mariage, mais maintenant, elle le savait, elle ne ferait jamais le premier pas.

Ce fut dans cet état d'esprit que Chantal affronta un péril qui lui avait semblé, bien imprudemment, éloigné à jamais. Brusquement, il réapparut comme une sorte de fantôme menaçant.

Michel avait rencontré ce jour-là, dans le hall de l'hôtel, Valmer, un ancien camarade d'escadrille, revenu lui aussi, depuis longtemps, à la vie civile, mais possesseur d'un avion de tourisme et très « mordu » par l'aviation.

Automatiquement, Michel avait été repris par sa passion des choses de l'air. Pour l'instant, ceci se limitait à l'échange de souvenirs et à

d'interminables discussions techniques.

– Vous m'attendez pour sortir, Chantal. Vous savez combien les longues promenades me fatiguent. Voulez-vous sortir seule ? Nous irons ensemble, après le thé, faire un tour sur la Croisette.

Chantal fit un sourire attristé et elle laissa Michel et Valmer en tête à tête.

Elle décida d'aller revoir le Suquet. La montée par les rues de la vieille ville n'était pas chose facile pour Michel. Pour elle, c'était l'occasion unique de s'y promener.

Elle remonta la Croisette vers le port et, arrivée devant le bassin des yachts, elle s'arrêta un moment à regarder les petits navires qui, pour la plupart, avaient encore leur toilette d'hiver.

– Madame Lancey !

Chantal sursauta et, se retournant, vit Lucien. Elle resta interdite.

Son ex-fiancé s'inquiétait de sa santé et de celle de son mari. Il était d'humeur joyeuse.

– Nous ne vous avons pas vue à Venise, après

Verbier, ni à Megève cet hiver. Je perdais tout espoir, que nous nous rencontrions. Vous êtes ici depuis plusieurs jours ?

– Nous sommes arrivés au début de la semaine.

– Nous ?... Je présume donc que M. Lancey a abandonné les devoirs de sa charge pour vous suivre.

Elle le regardait avec méfiance.

Était-il possible qu'il ne sût pas encore la mystification dont il avait été victime à Verbier ?

Les mots échappèrent à Chantal :

– Mon mari vient d'être malade et nous sommes venus ici afin qu'il se repose.

– J'espère que nous aurons l'occasion de nous rencontrer. J'ai gardé un excellent souvenir des quelques conversations que nous eûmes à Verbier.

Chantal sentit le sang affluer à son visage et écourta la rencontre. Ce fut d'un pas nerveux et rapide qu'elle marcha jusqu'au sommet de la vieille ville.

Il y avait des mois qu'elle n'avait pensé ni à Lucien ni à Patrick, et moins encore à la mystification de Verbier, et voilà que brusquement, et au plus mauvais moment, il fallait que Lucien réapparaisse, toujours curieux d'observer son ancienne fiancée « mariée ».

Qu'advierait-il si Lucien faisait la connaissance du vrai M. Lancey ?

Elle se sentit prise d'une véritable panique.

« Il faut que nous partions. Nous ne pouvons pas rester ici. »

Un instant, elle pensa aller trouver Lucien Barrois, lui dire... Lui dire quoi ? Lui moins que quiconque, devait connaître la vérité. Pouvait-elle lui confier :

« Pour me marier avant vous, j'ai épousé un homme que je n'aime pas. »

N'avait-elle pas déjà tout fait, tout sacrifié, pour dissimuler cette défaite ?

Elle en revenait toujours à la seule échappée possible : fuir... Comment ferait-elle admettre à Michel de partir, à peine arrivés ? Quel motif lui

donnerait-elle ?

Elle retrouva son mari de la meilleure humeur. Aussi joyeux qu'il l'était parfois à Garches, quand il venait de discuter durant des heures avec quelque ingénieur de l'aviation. Mais, ici, il avait en plus une sorte de tranquillité, de quiétude rassurante.

Valmer était encore avec lui. Mais lut-il le mécontentement sur le visage de la jeune femme ? Très rapidement, il s'excusa et discrètement laissa les deux époux seuls.

– Vous avez fait une bonne promenade, Chantal ?

La jeune femme raconta sa montée au Suquet, en omettant, bien sûr, de parler de la rencontre qu'elle avait faite.

– Excusez-moi de ne pas vous avoir accompagnée, mais je n'aurai pu aller si loin, et puis, je dois vous avouer que j'étais heureux d'avoir rencontré Valmer. Il a son avion personnel ici et il nous invite demain à faire un vol jusqu'à Menton. Avez-vous déjà vu la côte,

d'en haut ?

L'idée sembla si plaisante à Chantal qu'elle remit à plus tard de parler de son désir de quitter Cannes. Et puis, ce n'était pas là-haut qu'elle risquait de rencontrer Lucien Barrois.

Le vol à Menton et retour fut une promenade d'où Chantal revint enchantée. La jeune femme avait maintes fois « fait » l'une ou l'autre des corniches, mais ce fut avec ravissement qu'elle découvrit la côte vue d'en haut. La mer était si limpide que l'on voyait les roches s'enfoncer sous ses flots et le ciel si pur que l'on apercevait à perte de vue le chaos alpestre, seulement limité par les crêtes neigeuses.

Chantal, qui pendant le voyage n'avait pu dire son émerveillement parce que le bruit du moteur couvrait toute tentative de conversation, fut intarissable pendant le retour de l'aérodrome à l'hôtel. Elle descendit de l'auto de Valmer, plus expansive que jamais Michel ne l'avait vue. Subitement, elle se tut.

À deux pas, sur le trottoir, Lucien et sa femme bavardaient avec une dame.

Chantal se rendit compte aussitôt de son brusque silence et tenta de reprendre ses exclamations joyeuses, mais le ton n’y était plus.

D’ailleurs, Michel se tirait péniblement de la voiture et elle dut l’aider. Valmer, qui ne pouvait laisser sa voiture en stationnement devant la porte de l’hôtel, s’éloigna. Soutenant Michel sous le bras, Chantal passa devant son ex-fiancé.

Celui-ci la vit et la salua discrètement. Michel, qui avait vu, répondit également au salut.

– Qui est-ce ? fit-il quelques pas plus loin. Je ne me souviens pas de ce garçon.

– Ah ! vraiment... eh bien ! moi non plus... et cependant son visage ne m’est pas inconnu.

Chantal avait l’impression que ses jambes se dérobaient sous elle.

« Il n’a pas vu qui était dans l’auto, il peut donc supposer que mon mari, « celui de Verbier », la conduisait et que j’aidais un ami infirme. Mais tôt ou tard il aura un doute et le plus terrible est que je me suis terriblement compromise à Verbier. Avec quel soin Patrick et

moi nous avons soigné la mise en scène pour que Lucien n'eût aucun doute que Pat était mon mari.

« Il faut partir, fuir ! Mais dans huit jours, à Paris, cet été à Deauville, l'hiver prochain à Megève ou à Saint-Moritz, nous nous retrouverons face à face. »

Un mot de Patrick lui revint à l'esprit :

« Vous aimez trop jouer, Chantal, et vous perdez à tous les coups. »

« Si j'avouais tout à Michel ?

« Non, c'est impossible ! »

Cependant, le soir, après le dîner, elle risqua une anecdote, tandis qu'ils étaient au fumoir prenant des infusions en compagnie de l'inévitable Valmer.

Celui-ci avait mis en train ce petit jeu qui consiste à deviner qui peut être le gros monsieur de là-bas et quelle personnalité cache la petite dame brune qui est souvent seule à la deuxième table.

Valmer assurait que l'imposant monsieur ne pouvait être que banquier ou membre d'un

conseil d'administration. Michel, que le jeu amusait, certifiait que la dame brune était une journaliste fort connue qui venait d'abandonner la rubrique des potins d'un hebdomadaire politique pour celle d'un magazine féminin en renom.

– Vous vous aventurez, Michel, à donner tant de précisions. Ceci me rappelle une histoire que je vous ai peut-être racontée. Cette aventure arrivée à l'une de mes amies en Suisse... Non, pas en Suisse. C'était... à l'Alpe d'Huez. Laissez-moi vous conter l'histoire par son début. Mon amie avait été fiancée et ses fiançailles avaient été rompues. À quelque temps de là, elle partit pour les sports d'hiver, y retrouva un ami d'enfance, et elle vit le lendemain débarquer son ex-fiancé et sa jeune femme. Ils venaient de se marier.

« En un instant, mon amie se vit ridiculisée, Savez-vous ce qu'elle fit ? Comme son ex-fiancé venait vers elle, l'air satisfait, pour lui présenter sa femme, Jeannine – c'était le prénom de mon amie – l'accueillit avec un sourire et lui dit :

« – J'ai le plaisir de vous présenter mon mari.

« Étonnement du goujat, mais début des

ennuis de mon amie, car, durant tout le séjour, elle dut évidemment éviter quoi que ce fût qui puisse laisser supposer la supercherie à son ex-fiancé.

– Évidemment, fit Valmer, assez amusé, avant la fin de leur séjour votre amie et son compère découvrirent qu'ils s'aimaient ?

– Nullement, fit Chantal, comme si on l'eût piquée.

Michel était resté silencieux et morose.

– Je ne vois pas le rapport avec notre jeu, dit-il.

– Tout simplement qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

– Bien sûr...

– Vous ne trouvez pas que mon amie ait eu raison ?

Michel fit la moue.

– Elle jouait un jeu bien dangereux. Je suis de l'avis de Valmer. Si encore une idylle était liée de cette peu élégante mystification...

– Elle s’est mariée depuis, cette jeune personne ? demanda Valmer.

– Oui.

– Et elle a rencontré son ex-fiancé avec son mari ?

– Je l’ignore.

Chantal baissa la tête et sa tentative en resta là.

Au bar de l’hôtel, qui était voisin du fumoir, un jazz faisait danser quelques couples.

Pour chasser la gêne qui régnait depuis la fin de l’histoire de Chantal, Valmer demanda à son ami :

– Me permets-tu d’inviter ta femme à danser ?

Avant que Michel eût répondu, Chantal dit assez sèchement :

– Je ne danse pas, monsieur Valmer.

Un instant, leurs regards se croisèrent et Chantal détacha ses yeux pour les tourner vers les jambes de son mari.

– Excusez-moi, fit Valmer.

Michel avait-il vu le regard de sa femme ? Il insista :

– Chantal, je vous en prie. Ce n'est pas parce que je ne peux pas danser que vous devez vous priver de ce plaisir.

– Vous savez bien, Michel, qu'il y a fort longtemps que je n'ai pas dansé et, ce soir, je suis lasse.

On échangea encore quelques mots et chacun monta chez soi.

Quand elle fut seule, Chantal se murmura, en serrant les dents :

« Non, il ne faut pas qu'il sache. C'est impossible. »

XXIV

Cette même pensée harcelait Chantal, depuis maintenant bientôt une semaine.

Éviter à tout prix que Michel n'apprenne ce que la jeune femme appelait la « mystification de Verbier ».

Oh ! pour Lucien Barrois, maintenant, peu lui importait. Par deux fois, elle l'avait rencontré, alors qu'elle accompagnait Michel. Ce que son ex-fiancé pouvait penser lui était égal. Elle avait réussi à l'éviter, ce qui, somme toute, était assez facile. Il n'y avait aucune raison à ce qu'ils continuent à échanger des amabilités. En ne lui répondant que par un salut distant et glacial, elle ferait comprendre au jeune homme qu'elle ne désirait pas lui parler. Non, le danger n'était pas là... Il était que, s'étant inquiété de savoir le nom de ce monsieur qui marchait avec des cannes, Lucien n'aborde un jour Chantal accompagnée de

Michel et lui demande avec ironie :

– Votre mari ne vous a pas accompagnée à Cannes ?

Le goujat en était capable... Quelle revanche pour lui à la lettre de rupture, si cinglante, que Chantal lui avait envoyée autrefois et à la « mystification de Verbier » !

Chantal frémissait de crainte et de honte à l'évocation de la scène qui suivrait inévitablement une pareille éventualité. Elle imaginait la réaction de Michel... le regard dur et chargé de reproches fixé sur elle ! Et cela, à tout prix, elle voulait l'éviter.

Le lendemain de la promenade en avion, Chantal avait parlé de départ à son mari.

– Déjà ? Mais il n'y a pas une semaine que nous sommes ici.

– Cannes m'ennuie... Il ne manque pas, entre Saint-Raphaël et Menton, de petits coins tranquilles où vous pourriez vous reposer en toute quiétude.

– Mais je me repose fort bien ici, l'hôtel est

excellent et la ville offre des distractions que nous ne trouverons pas dans ce petit coin dont vous parlez, et où vous vous ennuierez beaucoup plus.

La jeune femme n'avait pas osé insister et, depuis, elle vivait comme une recluse. Elle se levait d'abord très tard, ce qui lui évitait de sortir le matin. L'après-midi, elle fuyait Cannes. Avec son mari, ils allaient faire une excursion, profitant souvent de la voiture de Valmer. Parfois, ils se rendaient à Nice, Chantal invoquant le prétexte d'achats à faire.

Cet après-midi-là, Michel s'était récusé. Il avait reçu au courrier une longue lettre où Montreuil lui exposait certaines difficultés rencontrées dans le montage du moteur. Une liasse de plans était jointe à la lettre et déjà Michel les avait étalés dans le salon qui réunissait sa chambre à celle de sa femme.

– Il faut que j'étudie la modification que me propose Montreuil. Je ne peux pas sortir aujourd'hui, mais je pense que mon absence ne vous empêchera pas de faire vos achats.

En vérité, Chantal était satisfaite d'être libre. Elle pourrait marcher plus facilement, plus rapidement, dans les rues de Nice, et elle ne sentirait pas cet agacement que Michel laissait parfois percevoir lorsqu'elle tombait brusquement en arrêt devant une vitrine, revenait sur ses pas, ou entrait dans un magasin pour en sortir aussitôt.

Elle partit comme une écolière en vacances et, au lieu de prendre un taxi, elle se contenta très démocratiquement de l'autocar.

Chantal passa le plus fol après-midi qu'elle ait connu depuis des mois. Elle avait de longues heures devant elle, étant tenue à ne rentrer que pour le dîner, et elle s'enivra de chiffons et de frivolités.

Après le thé, qu'elle prit dans un salon de l'avenue de la Victoire, la jeune femme pensa qu'il serait gentil de rapporter, parmi ses emplettes, quelque chose pour Michel. Elle était venue à Nice sans autre but que de regarder les vitrines et « faire » les magasins, non que ceux de Cannes ne la satisfassent pas, au contraire, mais

pour en voir d'autres, et, grisée, elle s'était laissée aller, sans même y penser, à de nombreux achats, sans aucun effort, parce que ce chemisier lui plaisait et que ces chaussures étaient à la mode et fleuraient déjà la belle saison.

Mais que pouvait-elle bien offrir à son mari ?

« Il est reconnu par toutes les femmes que les hommes ont tout, sauf ce qu'ils perdent. Certains hommes prétendent qu'ils nous rendent ainsi service et que, sans leur inattention, nous ne saurions quoi leur offrir, puisqu'ils ont tout ! »

Chantal eut toutes les peines du monde à trouver un joli mouchoir. Peut-être pas à trouver le mouchoir lui-même, bien qu'elle s'en fit présenter plus de cinquante... Non, mais, avant, elle avait eu beaucoup de difficultés à se fixer sur un mouchoir !

« Il en a déjà tant ! »

Enfin, satisfaite de ce dernier achat et les bras chargés de paquets, elle se fit appeler un taxi qui voulut bien la reconduire à Cannes.

Elle y arriva un peu plus tard qu'elle ne l'eût

voulu, ne s'étant pas préoccupée de l'heure à Nice.

En arrivant à l'hôtel, elle jeta un coup d'œil vers le salon de lecture, Michel n'y était pas. Elle se précipita dans l'ascenseur et fut heureuse de trouver la femme de chambre juste à son étage pour lui ouvrir sa porte.

En un temps record, Chantal changea sa robe d'après-midi pour une de dîner. Mais elle ne résista pas au plaisir de revoir ses chaussures. Elle était si heureuse de cet achat !

« Elles sont magnifiques, je n'ai pas vu les pareilles à Paris ! »

Puis la jeune femme ramassa la petite boîte contenant le mouchoir et, toute joyeuse, passa le territoire commun, qui était le salon. Elle s'attendait à y retrouver Michel, toujours plongé dans ses plans.

« Il sera heureux, moins du mouchoir que de l'attention, pensait-elle, et peut-être suffira-t-il de ce geste pour changer son étrange attitude. »

Or, le salon était vide.

Chantal resta un court instant étonnée, puis elle aperçut une enveloppe sur la table et sans aucune présomption alla y jeter un regard.

Madame Lancey-Angeville.

Il lui fallut un temps avant de comprendre que cette lettre lui était adressée. D'autant plus de temps qu'elle avait, dès le premier regard, reconnu l'écriture de son mari.

Enfin, elle déchira l'enveloppe.

La sécheresse du début la surprit.

« Chantal,

« Un certain M. Barrois vient de me téléphoner et j'ai peine à ordonner mes pensées. »

La jeune femme ressentit un choc violent dans la poitrine. Il lui sembla que son cœur bondissait. Le sang afflua à son visage et se retira aussitôt, la laissant étourdie. Elle tomba sur le bord d'une

chaise et, ayant enfin retrouvé son équilibre, elle poursuivit la lecture de la lettre.

« ... Il me semble que je viens d'être assommé et cependant déjà j'entrevois la vérité, non celle qui vient malgré moi de m'être révélée, mais la vérité profonde... celle de notre mariage manqué.

« J'en reviens aux faits.

« Tout à l'heure, le téléphone a sonné. Mon interlocuteur, à l'autre bout du fil, me tint des propos incompréhensibles. Il se nomma, ce qui ne me dit rien, et me parla comme s'il me connaissait, me rappelant de prétendues rencontres à Verbier.

« ... Je pensai aussitôt à votre anecdote du *faux mari* et compris que vous en aviez été l'héroïne en Suisse. Et, tandis que je me reprenais, ce monsieur me précisa même être votre ancien fiancé. Comme je lui répondis assez vertement que ceci ne m'intéressait pas, il eut ce trait venimeux :

« – Peut-être, mais le mari que Chantal

Angeville me présenta à Verbier était infiniment plus aimable que celui qui me parle en ce moment.

« J'arrêtais ici cet échange de mots.

« Je sais donc maintenant que M. Barrois fut votre fiancé et que pour lui, par dépit sans doute, parce qu'il vous préféra une autre, vous avez monté toute cette comédie qui nous amena au mariage. Ce que je m'explique mal, c'est le rôle de l'autre, de celui que vous fîtes passer pour moi à Verbier. Je veux d'ailleurs l'ignorer, mais son existence me fait mieux comprendre votre attitude.

« Il peut être lâche de partir sans vous revoir, sans vous avoir jeté au visage vos mensonges, vos comédies, mais je veux vous épargner d'autres mensonges, d'autres comédies, et je vous dis adieu.

« MICHEL LANCEY. »

Chantal resta quelques instants à fixer cette lettre. Ainsi, tout était terminé entre son mari et

elle !

Elle qui avait lutté contre Pat et contre elle-même, pour ne pas « abandonner » un mari qu'elle n'aimait pas, elle restait comme écrasée par cette rupture.

Les larmes envahirent ses yeux. Elle se leva et d'un pas d'automate se dirigea vers la chambre de Michel. Elle ouvrit l'armoire, pénétra dans la salle de bains. Il ne restait aucun de ses bagages. Elle tourna à travers la chambre et le salon, passa dans sa chambre, revint au salon, sans penser, perdue dans une sorte de brouillard.

Chantal relut la lettre, puis s'approcha de la fenêtre pour regarder la mer. La nuit maintenant était complète et la mer miroitait sous la lune. Longtemps, elle resta à fixer les jeux de l'eau sans penser à rien et, brusquement, le déclic se fit. Brusquement, elle redevint Chantal Angeville, calme, froide, maîtresse d'elle-même.

« Il est rentré à Paris. »

Elle décrocha le téléphone et demanda à la réception à quelle heure M. Lancey était parti.

– À dix-huit heures trente, madame. Monsieur a réglé sa pension et la vôtre jusqu'à samedi.

Elle s'informa s'il avait pu avoir le train ou s'il s'était fait conduire à Nice pour prendre l'avion.

Il avait pris le train. Un groom de l'hôtel l'avait accompagné jusqu'à son wagon.

– Mon mari a oublié un papier très important. Puis-je le rejoindre à Paris par avion ?

La réception lui demanda quelques minutes pour se renseigner s'il restait une place disponible dans l'avion de nuit.

Chantal était si certaine de partir qu'elle jeta quelques objets personnels dans une valise à la main.

Le téléphone grésilla :

– Allô, madame Lancey ? Ici, la réception. Air-France ne peut vous garantir une place. Vous pouvez toutefois aller jusqu'à l'aérodrome de Nice-Le Var. S'il y a un désistement, vous bénéficierez de la place disponible. Il faudrait que vous soyez à l'aérodrome avant vingt et une

heures.

Chantal regarda sa montre.

– Appelez un taxi, je descends.

Le car de Nice et celui de Cannes étaient déjà là quand elle arriva à l'aérogare et ils avaient l'un et l'autre leur nombre de voyageurs. Chantal reporta tous ses espoirs sur le car de Monte-Carlo et elle ne devait pas être déçue.

– Vous avez de la chance, madame. Il reste une place, lui dit l'hôtesse de l'air quand l'appel fut fait.

À une heure du matin, Chantal sortait de l'aérogare des Invalides et le froid de Paris la surprit. Elle suivit un instant les quais avant de se décider à appeler un taxi. Elle hésitait à se faire conduire chez elle. Finalement, elle choisit d'aller à proximité de la gare de Lyon et prit une chambre dans un hôtel voisin, recommandant qu'on la réveillât à six heures du matin.

Maintenant, dans sa chambre, ses nerfs lâchaient. La période d'action qui avait suivi la lecture de la lettre de Michel était passée. Chantal

se retrouvait seule, face à face avec elle-même, avec ses erreurs et ses inconséquences des mois écoulés. Elle faillit y sombrer. Déjà les pleurs revenaient mais, dans un sursaut, elle rejeta tout en bloc.

L'heure des bêtises et du jeu était passée. Chantal était décidée à lutter. Demain, elle trouverait Michel à l'arrivée du train, elle exigerait de lui un entretien et lui dirait...

Oui, elle dirait tous ses égarements et ses craintes, ses inquiétudes et ses souffrances. Elle avouerait l'avoir haï, elle lui confierait l'estime en laquelle elle le tenait, l'affection qu'elle éprouvait pour lui, l'amour même, car, maintenant, elle ne doutait plus...

Mais oserait-elle le lui dire... mettre à nu devant lui son âme et son cœur.

La jeune femme ne trouva le sommeil que tard dans la nuit. Mais sitôt réveillée, elle sauta du lit. Elle fut à la gare un quart d'heure avant l'arrivée du train. Avec fébrilité, Chantal dévisagea chaque voyageur, essayant le plus loin possible de distinguer Michel.

Les derniers voyageurs sortis, le portillon refermé, elle dut comprendre qu'il n'était pas là. Il était impossible qu'elle l'ait laissé passer.

Y avait-il un autre train ?

– Dans une heure vingt, lui dit un contrôleur.

Le train dans lequel Michel était monté à Cannes était donc arrivé. Le fugitif s'était-il arrêté en route ?

Elle attendit le train suivant, puis un autre, et alors Chantal comprit qu'elle ne reverrait pas Michel.

XXV

Chantal sortît de la gare un peu plus lourde et plus écrasée. Il pleuvait et il faisait si sombre que les cafés et les magasins étaient restés allumés.

Jusqu'au dernier voyageur, elle avait espéré. Maintenant, elle se rendait compte que Michel s'était arrêté en route, volontairement sans doute.

« Il n'aura pas imaginé que j'aie pu venir en avion pour l'attendre, mais il aura craint que je n'aie pensé à téléphoner à papa et que ce ne soit lui qui vienne le chercher à la gare. »

Elle regarda l'heure à la tour et vit dix heures passées. Son père était maintenant avenue d'Iéna. Elle appela un taxi et donna l'adresse des établissements Angeville.

D'emblée, Victor Angeville eut le mot malheureux :

– Quelle bonne surprise !

Puis, voyant le visage défait de sa fille, il dit :

– Vous êtes rentrés ?

– Non, je suis seule.

– Tu as laissé Michel à Cannes ?

– C’est lui qui m’a laissée.

L’industriel crut ne pas avoir compris.

Alors, en phrases hachées, Chantal lui relata les faits. Tout, de *a* à *z*, comme elle le lui fit remarquer. De la visite qu’elle fit un matin à son père, dans ce même bureau, jusqu’à la lettre qu’elle sortit de son sac et lui tendit.

M. Angeville écouta ce rapport sentimental avec le calme forcé qu’il aurait adopté si l’un de ses ingénieurs était venu lui annoncer une catastrophe arrivée à l’usine, et Chantal, qui elle-même jouait ce jeu du flegme, admirait à la fois et haïssait cette superbe.

Ce fut elle d’ailleurs qui fit le rapprochement entre l’attitude présente de son père et celle qu’il aurait eue si la moitié des usines avait brûlé la nuit dernière.

Ayant lu soigneusement la lettre de Michel, Victor Angeville demanda :

– Où est-il allé ?

– Je l’ignore. Il est monté dans le train de Paris à six heures et demie, hier soir. J’ai pris l’avion à Nice à neuf heures et j’étais ce matin à l’arrivée du train. Je ne l’ai pas vu, ni aux deux autres trains suivants.

M. Angeville jouait avec son stylo.

– Il a pu descendre à Marseille ou à Lyon.

Puis, après un temps où il eut loisir de discerner qu’il y avait autre chose qu’un problème policier dans la fugue de Lancey, il fit :

– Mais tes intentions ? Demander le divorce, ou...

Elle regarda son père dans les yeux et, avec un léger essoufflement dû à l’émotion, elle dit :

– Non... je ne sais pas... Je veux d’abord le voir, me justifier... Je lui ai fait beaucoup de mal.

– Il va peut-être t’écrire ?

Elle ramassa la lettre que son père avait posée

devant lui.

– Il m’a écrit, fit-elle. Il n’a plus rien à me dire. Il ne veut même pas que je lui réponde, puisqu’il est parti sans me donner d’adresse.

Les sanglots montaient, étouffant sa voix.

M. Angeville, lui, gardait tout son calme.

– Nous aurons deux moyens de le joindre. Sa mère...

– Oui, j’irai la voir, je lui dirai... Elle fut toujours si bonne.

– Sa mère... mais aussi Montreuil. Il donnera bien sa nouvelle adresse à son ami. Ils sont en correspondance suivie. Je l’ai rencontré l’autre jour aux Ingénieurs Civils, rue Blanche.

Chantal eut un geste de protestation et vivement décida :

– Les Montreuil ? Non !

– Pourquoi ?

Elle fit un geste vague.

– Je ne veux pas mettre des étrangers dans la confiance de mes ennuis de ménage... surtout

des amis de Michel.

Le père approuva :

– Bien sûr... Il faut d'abord voir M^{me} Lancey.

Chantal vit sa belle-mère l'après-midi même. Au contraire de M. Angeville, qui avait écouté sa fille avec le calme d'un confesseur, M^{me} Lancey vivait chacune des paroles de la jeune femme, l'arrêtant à chaque instant pour lui demander un détail, s'exclamant parfois ou faisant un reproche attristé.

– Mon pauvre petit, quelle idée avez-vous eue ! Mais pourquoi ? pourquoi ?

À d'autres moments, son étonnement fusait :

– Vous exagérez, Chantal !

Enfin, quand elle eut tout entendu, tout jugé et pesé, elle dit maternellement, en prenant les deux mains de sa belle-fille, dont le visage défait trahissait un désarroi profond et tragique :

– Il est peut-être préférable, ma petite Chantal, d'avoir débuté dans la tempête que de la connaître après quelques années de bonheur. Vous découvrirez mieux alors, mes pauvres

enfants, la véritable richesse du bonheur.

Puis elle en vint aux détails pratiques.

Michel était parti sous le coup de la colère, il allait réfléchir. Peut-être avait-il simplement voulu donner une leçon à sa femme ? De toute façon, M^{me} Lancey mère était sûre d'avoir demain au plus tard une lettre de lui, donnant sa nouvelle adresse, à moins que d'ici là il ne soit revenu.

Sa voix se fit plus persuasive :

– Je connais Michel, il a déjà dû vous appeler à Cannes et il doit être affolé de votre départ.

Rassérénée, Chantal rentra chez elle, comme l'excellente dame le lui conseillait.

Ce ne fut que cinq jours plus tard que M^{me} Lancey reçût une lettre de son fils. Un simple billet laconique où il recommandait à sa mère de ne pas s'inquiéter, qu'il avait besoin de se recueillir et de travailler dans le calme, et qu'il serait plusieurs mois sans écrire. Il ne faisait aucune allusion à Chantal.

« Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », concluait-il.

Il avait omis de donner son adresse.

*

Deux mois passèrent sans que la jeune femme entendît parler de son mari.

Les premiers jours, elle essayait de plaisanter encore.

– Il s’est fait enlever par une « puissance étrangère » ou par Sabine, car les Montreuil doivent savoir où il est, disait-elle avec un rire forcé.

Puis, chacun de son entourage comprit qu’on ne devait plus parler de Michel. Son père, comme Nadine, soupçonnait qu’elle allait plusieurs fois par semaine voir sa belle-mère pour y chercher des nouvelles, mais la jeune femme ne se livrait pas.

Subitement, un midi, alors que M. Angeville était venu déjeuner rue de la Faisanderie, la colère de Chantal éclata et elle déclara que les choses ne pouvaient plus durer ainsi.

– Il pourrait avoir au moins l’honnêteté de me faire connaître ses intentions, s’il veut le divorce...

Cette pensée qu’il demanderait le divorce contre elle fouetta son amour-propre. La confession qu’elle avait faite à son père et à sa belle-mère devait rester secrète. Elle ne voulait pas que cela fût étalé en public et que ses amis se réjouissent de ses déboires conjugaux.

Furieuse, elle prit son père à témoin :

– Si Michel avait pensé qu’il y eût possibilité de reprendre la vie commune, et cette fois de bien la prendre, il n’aurait pas accumulé tant de précautions, afin que j’ignore où il se cache. Quand je pense qu’il n’a écrit qu’une seule fois à sa mère !

Puis la jalousie perçait dans ces mots :

– Il n’est quand même pas seul. Il ne peut pas vivre seul, même à l’hôtel, avec sa jambe paralysée.

– Il peut avoir une infirmière, ou peut-être est-il retourné dans un centre de rééducation pour

parfaire sa convalescence.

– Peu importe ! Je dois prendre une décision... Michel se désintéresse de moi. Il a rompu le premier nos engagements. Quel est ton avoué, papa ?

– Tu ne vas pas faire ça, Chantal ?

– Et lui, qu'a-t-il fait ? Je n'ai peut-être que ce moyen de le revoir !

Elle vit un avoué, elle consulta un avocat, et elle ressortit de chez l'un et de chez l'autre écoeuvée d'avoir à confier ses plus intimes secrets.

Elle avait fixé un second rendez-vous chez l'avoué pour prendre une décision, mais elle téléphona qu'elle était souffrante et elle remit l'entrevue à une date indéterminée. Ce fut dans cette atmosphère de lassitude et d'indécision que la nouvelle tomba comme la foudre.

Chantal s'était attardée ce soir-là, à faire une promenade au Bois, sa meilleure détente. En rentrant chez elle, elle y trouva son père qui brandit aussitôt un journal du soir.

– Lis ! En cinquième page...

Sa fille prit le journal.

*Un pilote français paralysé d'une jambe
réussit à piloter un avion.*

« *Tampa, 8 juillet.* – Un pilote français, Michel Lancey, atteint par la poliomyélite il y a un an, après avoir subi durant deux mois les méthodes de rééducation du professeur américain Grüssler, a réussi aujourd'hui à décoller avec un avion. L'aviateur doit rentrer en France très prochainement. »

– Tu ne crois pas qu'il est fou ? fit M. Angeville tandis que, sa fille, très émue, lisait l'entrefilet dont les lignes dansaient devant ses yeux.

Mais les pensées de la jeune femme étaient déjà ailleurs.

« Il est en Amérique... Il a mis l'Océan entre lui et moi pour être sûr de bien m'oublier !

Comme il doit me détester ! »

Une voix intérieure insinua timidement :

« Pour essayer de t'oublier... et il revient prochainement. »

Cette pensée mit un peu de baume sur le chagrin de Chantal qui voulut s'accrocher à cet espoir.

– Il doit revenir bientôt... je vais le revoir, lui parler ! fit-elle lentement.

M. Angeville s'impatienta tout à coup :

– Il faudrait quand même qu'il sache ce qu'il veut.

– Père, ne te tourmente pas. Déjà, à Cannes, il n'avait qu'une idée : voler... Il ne veut certainement plus faire des machines-outils.

XXVI

Chantal se leva du fauteuil où elle était prostrée et avec nervosité se dirigea vers la fenêtre du salon. À cette heure, le soleil n'éclairait pas encore la rue, cependant, il dessinait déjà sur la maison d'en face un carré de lumière et, un peu plus loin, les feuilles des marronniers tachaient de vert la masse sombre d'un mur de meulière noirci par les ans. La jeune femme dut se pencher un peu plus pour voir le ciel uniformément bleu, de ce bleu délicat dont s'habille le ciel de Paris.

Chantal regarda sa montre-bracelet.

Huit heures !

Elle ferma les yeux un instant et revint lentement vers son fauteuil où elle se laissa tomber pesamment.

Moins de cinq minutes s'écoulèrent et de

nouveau elle regarda sa montre. Puis, comme si elle eût voulu dormir pour oublier le temps, la jeune femme posa l'un de ses bras sur l'accoudoir et y plongea son visage.

La sonnerie du téléphone devait la tirer presque immédiatement de cette position de repos. D'un bond, Chantal fut debout et courut vers le hall.

– Allô ! C'est toi, papa ?

Sa voix tremblait et elle demanda :

– Toujours rien ? Tu as téléphoné au Bourget, à Orly ?... Évidemment rien. À Villacoublay non plus ? Et à Mantes ?... Rien ! Rien ! À tout à l'heure.

Elle raccrocha l'écouteur et regagna le salon d'un pas d'automate. De l'embrasure d'une porte, Nadine l'avait regardée passer sans rien oser dire.

Chantal erra quelques instants entre le piano, qu'elle ouvrit d'un geste machinal, et la cheminée, puis la jeune femme monta dans sa chambre, se laissa tomber au pied de son lit et tendit son visage vers le crucifix. Lentement, elle

fit le signe de la croix et, les yeux clos, elle s'abîma en prière.

Quand elle se releva, les yeux rougis et brillants de larmes, Chantal avait trouvé un grand apaisement et ce fut avec beaucoup de calme qu'elle se dirigea vers son secrétaire de bois de rose.

L'ayant ouvert, elle sortit d'un tiroir un luxueux volume relié en pleine peau et que fermait une serrure d'argent.

Chantal s'assit devant la tablette rabattue et, contemplant un instant le précieux volume, elle ouvrit son journal à la première page.

Elle remonta dans le temps, à la recherche de ce passé récent, si lourd de peine et d'angoisse, mais moins lourd encore que ce jour naissant.

« J'ai honte de moi-même », lisait-elle dès la première page.

Combien de fois le répétait-elle au long de ces lignes qui évoquaient quatre mois de sa vie ?

Et, cependant, combien aujourd'hui le problème de ce passé lui semblait simple.

« Il me suffisait d'aimer. »

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Chantal fut une seconde comme paralysée puis, laissant là son album, elle descendit l'escalier quatre à quatre.

Nadine avait déjà l'écouteur à l'oreille.

– C'est Monsieur, fit-elle d'un ton confidentiel.

La jeune femme lui arracha le combiné de la main.

– Allô ! Ah ! c'est toi, papa !... Nadine me disait : « C'est Monsieur... » Non, je n'ai pas de nouvelles. Et toi ? Tu es au ministère... Ils ne veulent rien dire. Dis-moi, il me vient une idée : ne crois-tu pas qu'ils sont à Toussus-le-Noble ? Bien, rappelle-moi... Oui, je suis mieux, plus calme. À tout à l'heure.

Son poing retomba sur l'appareil.

– Rien, madame ? fit Nadine qui était restée à quelques pas de Chantal.

– Non, rien !

– Mais, dans sa lettre, Monsieur ne disait rien ?

– Il ne dit pas où il est, mais seulement pourquoi.

La jeune femme plongea sa main dans son corsage et elle en sortit une lettre qu'elle ne lut que des yeux, tandis que la vieille servante restait immobile à attendre.

« Chantal,

« Depuis quelques jours, je suis rentré en France. J'ai passé la nuit chez moi. Ma mère ignorait mon retour et je lui ai interdit de vous prévenir, me réservant, lui ai-je dit, d'aller vous voir aujourd'hui, afin que nous prenions une décision sur l'avenir... Si vous avez cette lettre, c'est qu'un cas de force majeure s'y est opposé.

« J'ai pris une grave décision : je veux essayer moi-même le réacteur que j'ai conçu pendant les mois où le mal m'immobilisa.

« Cet appareil est d'une conception que beaucoup jugent révolutionnaire, c'est pourquoi

j'ai estimé qu'il était de mon devoir de faire ce premier essai.

« Ce matin, sans bruit, pour ne pas inquiéter ma mère, je vais quitter la maison de mon enfance. À huit heures, je prendrai l'air et, si tout va bien, à onze heures je serai de retour pour détruire cette lettre désormais sans raison.

« Tout à l'heure, en m'envolant vers l'azur, je penserai à vous, Chantal. Je peux me permettre de l'écrire dans cette dernière lettre...

« Je vous connais assez maintenant pour imaginer la puérité de ce jeu du mariage qui n'avait d'autre but, une fois de plus, que de vous éviter de perdre la face.

« Je vous pardonne, Chantal, vos jeux cruels qui pour vous ne sont que des amusements de petite fille.

« La révélation de M. Barrois me fut atroce, car elle me montra que je m'illusionnais encore. Et, cependant, je savais déjà que deux êtres qui s'aiment ne peuvent s'aimer d'un même amour. Il y en a toujours un pour aimer et l'autre pour

souffrir d'aimer moins. Je pensais que le destin avait voulu que ce fût moi qui vous aimasse. J'ai eu à la fois ce grand bonheur et cette sourde tristesse.

« Oh ! je ne suis pas parvenu en un jour à cette conception de notre amour. Le ciel avait eu pour moi cette charité de me faire découvrir petit à petit une vérité pénible. Longtemps, j'ai cru que vous n'étiez qu'une petite fille, un peu effarouchée. J'en fus même persuadé à Montreux et j'espérais alors que le temps saurait apaiser vos angoisses... C'est pourquoi je fus si peu homme !

« Les explications de M. Barrois m'ont permis de découvrir la vérité... Je l'avoue, sur-le-champ je fus révolté. Maintenant, l'esprit plus calme, je ne fais qu'y puiser les quelques éléments qui me permettent de voir en vous.

« J'ai haï M. Barrois quand je m'imaginai qu'il m'avait frustré par anticipation de votre amour... Aujourd'hui, je ne suis plus sûr du tout que vous l'ayez aimé. Vous n'avez jamais aimé qu'une seule personne : vous... Vous avez tout sacrifié à vous-même... l'amour, la joie d'être

maman, vous m'avez sacrifié et aussi peut-être M. Barrois.

« Je ne doute pas que depuis notre mariage vous ayez souffert plus que moi de cette situation baroque, qui voulait que nous fussions mariés sans que vous soyez ma femme.

« Vous voyez que maintenant je n'attache que peu d'importance à la « plaisanterie » du faux mari.

« Le destin m'a frustré d'un amour que j'espérais. Ne croyez pas que je vous en veuille... J'ai vécu quand même de merveilleux jours d'espérance, des jours de joie pure, car seul l'espoir ne déçoit pas, tant qu'il reste tel...

« Sachez, petite fille, que ma dernière pensée sera pour vous... Quelle folie j'écris là ! Car je sais bien, au fond de moi-même, que c'est avec l'espoir de vivre que je pars.

« Votre mari,

« MICHEL. »

Chantal, les yeux brouillés de larmes, resta

quelques instants à fixer cette lettre qu'elle avait déjà lue, il y avait un peu plus d'une heure, quand M^{me} Lancey, en proie au plus grand affolement, la lui avait apportée, car, contrairement aux prévisions de Michel, sa mère avait pénétré de bon matin dans sa chambre.

Lentement, tandis qu'une larme coulait le long de sa joue, Chantal replia la lettre et la rangea dans le doux écrin de sa gorge.

Elle retrouvait maintenant, mais cent fois plus pesante qu'au premier jour, la charge de sa faute... cette trahison... cette...

Pour la première fois, il lui venait aux lèvres le mot qui lui semblait le plus juste pour définir son acte : *cette félonie*, et le mot tant chargé d'histoire lui fit horreur.

« Les autres t'avaient tant fait souffrir », lui souffla une voix.

« Oui, mais lui, Michel ? Il n'y a aucun doute qu'il m'aimait. Ne m'aime-t-il pas encore ? »

Elle tomba à genoux.

« Je l'ai tué, par orgueil, pour me venger d'un

autre. »

« Qui te dit qu'il ne t'a pas épousée par ambition ? » chuchota l'autre voix.

« Non, ce n'est pas vrai. Je me fais plus horreur encore quand je me vois cherchant de mauvaises raisons. »

Elle reprit la lettre pour lire encore les pensées qui l'avaient le plus frappée : les pensées maîtresses.

« Il y en a toujours un pour aimer et l'autre pour souffrir d'aimer moins. »

« Combien il a raison et combien j'ai souffert de ne pas l'aimer ! »

Et, plus loin, ne dévoilait-il pas le secret de sa longue patience ?

« Longtemps, j'ai cru que vous étiez qu'une petite fille effarouchée... C'est pourquoi je fus si peu homme. »

Elle retrouvait bien là toute la délicatesse de Michel.

« Ah ! Qu'il revienne ! »

Oui, qu'il revienne, et comme elle saura, en quelques mots, effacer ces mois de mensonge !

Une sonnerie, à nouveau, la tira de sa méditation. Cette fois, elle venait de la porte d'entrée.

Victor Angeville, suivi de Bachet et de M^{me} Lancey, fit une entrée fulgurante.

XXVII

Le *père* Angeville avait son visage des mauvais jours. Des jours où son personnel se fait tout petit.

– Alors ?

Il se retourna vers sa fille et gronda :

– Je sais tout. Il est à Cormeilles, après Pontoise. C’est un fou ! Vous faire ça, à toi et à sa mère, avec une jambe encore paralysée.

Et comme sa fille semblait muette, il prit Bachet à témoin :

– Je l’avais prévu. Je vous l’avais dit, n’est-ce pas ? Le jour où ce garçon s’est lancé dans cette histoire de moteurs, j’ai compris qu’il ne s’en tiendrait pas à une spéculation d’ingénieur. Le réacteur est fait et il l’essaye lui-même avec une jambe à demi paralysée.

M^{me} Lancey mère se tamponnait discrètement

les yeux.

– Pourvu qu’il ne lui soit rien arrivé. Nous pourrions téléphoner chez moi pour savoir s’ils n’ont pas reçu de communication.

Tandis que Bachet se dirigeait vers le téléphone, Chantal, qui avait laissé passer le premier orage, dit à son père aussi calmement qu’il lui était possible :

– Tu vas me conduire à Cormeilles.

Le ton n’était pas celui d’une prière, mais d’un ordre ; elle se dirigeait déjà vers la porte.

– Aucune nouvelle chez vous, madame, fit Bachet en raccrochant le combiné.

À la porte, Chantal s’impatiait déjà.

Ils montèrent tous les quatre dans l’auto et, la porte Maillot dépassée, le chauffeur prit une vive allure.

La jeune femme s’était assise près de ce dernier et elle le harcelait sans cesse.

– Plus vite ! Plus vite !

Le chauffeur les mena jusqu’à Pontoise à une

allure de course sur piste.

La traversée de la petite ville mit Chantal comme sur des charbons ardents, mais à peine en étaient-ils sortis qu'elle passa la tête par la portière pour scruter le ciel.

Le vent lui fouettait le visage et sa chevelure qui volait lui donnait une allure de Walkyrie.

– Je pénètre sur le terrain ? demanda le chauffeur.

– Oui, tenez, voilà la route d'accès.

D'un magistral coup de volant, l'homme fit abandonner à sa voiture la route nationale pour s'engouffrer dans un chemin boueux qui menait au hangar. Il y avait là quelques autos arrêtées, mais les aires de départ étaient vides.

Chantal courut vers le bâtiment pour constater qu'il n'y avait personne et que, en fait d'avions, seuls deux appareils démodés achevaient de rouiller.

Elle revenait vers son père lorsque brusquement un sourd grondement éclata à l'autre extrémité de l'aérodrome et Chantal

distingua un avion qui, lors de son premier examen, s'était confondu avec un rideau d'arbres.

Aucun doute, il devait s'agir de l'avion de Michel. D'ailleurs, le grondement n'avait pas le ronronnement des moteurs classiques, mais il s'accompagnait bien du sifflement des réacteurs.

Chantal sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Elle marqua un temps d'arrêt et, sa décision prise, elle se dirigea vers l'avion. Il pouvait être à cinq cents mètres, à un kilomètre peut-être.

Comme elle dépassait son père, M. Angeville l'appela. Elle lui montra l'avion, là-bas, et tout en marchant lui cria de rester à l'attendre. En même temps, Chantal hâta le pas pour montrer que rien ne l'arrêterait, qu'elle irait là-bas et qu'elle irait seule. Elle fit cent pas peut-être et, ce fut plus fort qu'elle, elle se mit à courir.

Le grondement de l'avion changeait de tonalité et il lui sembla que l'appareil bougeait. Il bougeait en effet. Il devait tourner. Non, il venait sur elle.

Chantal s'immobilisa, pétrifiée d'émotion et de peur.

Dans un sifflement impressionnant, l'avion passa tel un météore et la rafale de vent qu'il sema dans son sillage la fit chanceler.

L'avion avait déjà disparu quand Chantal se retourna. Éperdue, la jeune femme joignit les mains pour faire une courte mais fervente prière. Un nouveau passage fulgurant du bolide vint arrêter sa supplication. L'avion dessinait un vaste cercle autour de l'aérodrome et déjà il prenait le vent pour atterrir. Il sembla à Chantal que le vol n'avait duré que quelques secondes.

L'appareil qui avait un instant disparu au-delà des arbres revenait vers elle en s'approchant du sol.

Elle le vit rouler en direction du hangar et il ne s'était pas encore immobilisé que la jeune femme s'était lancée à sa poursuite.

Ce fut une étrange et merveilleuse course vers le monstre aux reflets de métal, car, tandis qu'elle courait de toutes ses forces, avec une lucidité

étonnante, elle avait conscience d'une marche vers l'amour... d'une marche, avec sa joie et son effort.

Elle courait, se tordant les chevilles sur les touffes d'herbe irrégulières. Les images des mois passés défilaient devant ses yeux avant de sombrer dans le néant des jours néfastes.

Des visages d'abord... de Chalençaïs, Lucien Barrois, Patrick Marrey, les trois visages du faux amour et des illusions perdues. Puis une ombre, une silhouette, qui se précisait... La tentation dans l'office, le jour de la surprise-party quand, avec cette silhouette, elle cherchait du champagne... Ensuite les tristes noces et le soir, dans la chambre nuptiale... Les mots irréparables qu'elle courait maintenant se faire pardonner : « Je ne vous aime pas ! – Pourquoi avez-vous fait ça ? »

Oui, pourquoi ?

Des mots, des larmes, des regrets et des rires...
Toute la vie dans un feu d'artifice de souvenirs.

Maintenant, tout va commencer. Et, comme pour marquer cette aube heureuse, le soleil

déchirant un nuage vint rendre étincelante la coque de l'avion d'où émergeait une silhouette pataude.

Chantal suffoquait par sa course rapide et, dans un ultime effort, elle franchit les derniers cent mètres.

Michel avait enjambé non sans mal l'étroite porte qui lui permettait de sortir de la carlingue et il avait un pied posé sur l'aile. Son casque retiré laissait voir son visage fatigué et sa chevelure hirsute.

– Vous ici ?

Le reproche qui était dans sa voix la blessa comme une flèche.

Déjà, elle allait répondre avec acrimonie quand elle vit l'effort que faisait Michel pour sortir sa jambe encore raide.

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge et elle fit le geste de se hisser sur l'aile pour aider son mari. Mais celui-ci l'arrêta avec brutalité.

– Laissez-moi, je vous en prie. Il faudra bien que j'y arrive tout seul.

Avec peine et manquant deux fois de tomber, Michel réussit à sortir le membre atrophié. Pendant ses efforts, la jeune femme avait pu lire sur son visage toute la crainte de ne pas y arriver seul. Dès qu'il y fut parvenu, le sourire vint éclairer les traits masculins.

– Oh ! Michel quelle folie !...

– J'ai pu décoller, mais non sans mal. Enfin, nous verrons bien ce qu'un pilote d'essai pourra en tirer.

Avec mille difficultés, le manque de souplesse de la combinaison s'ajoutant aux dernières séquelles de sa paralysie, il réussit à se laisser glisser jusqu'au sol et les deux époux se retrouvèrent face à face, séparés seulement par l'espace de leur souffle.

– Comme je suis heureuse, Michel, de votre réussite, mais quelle imprudence, mon chéri, de vous être risqué vous-même sur cet appareil... avec votre jambe !

Michel, qui avait semblé agréablement étonné des premiers mots de sa femme, se renfrogna

quand elle fit allusion à son infirmité.

– Vous avez bien vu que ça ne m’empêche pas plus de piloter que de conduire une auto.

– Oui, Michel, c’est magnifique. Cette journée est merveilleuse, n’est-ce pas ?

– Peut-être...

Il regarda par-dessus l’épaule de Chantal si ceux qui l’avaient accompagnée à l’aérodrome et qui étaient restés à l’autre bout du terrain arrivaient. Ils étaient loin encore.

Chantal avait posé ses mains sur les bras de son mari et disait avec ferveur :

– Vous ne pouvez imaginer, Michel, combien je suis heureuse. Heureuse de votre succès... heureuse de vous avoir près de moi. J’ai eu si peur...

Michel, qui, jusqu’à cet instant, avait montré beaucoup d’intérêt pour toutes choses, sauf pour sa femme, reporta ses yeux sur elle et leurs regards se joignirent.

Tremblante d’émotion, Chantal balbutia d’une voix sourde comme une plainte :

– Michel... je vous aime, je vous aime !... depuis le premier jour. Depuis toujours, mais alors cette vérité ne m'était pas apparue, mon orgueil m'aveuglait. Depuis le soir de la première surprise-party, vous souvenez-vous de notre trouble dans l'office ?... Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé alors et cherché à me revoir ? J'aurais compris que vous m'aimiez et j'aurais eu confiance dans l'amour !... Michel, pourquoi ne dites-vous rien ? Vous ne me croyez pas ?... Vous supposez que je mens encore ?

Était-ce l'irréel de sa voix... de cette voix qui était la sienne et que Chantal avait elle-même peine à reconnaître, mais Michel ne répondait pas. Il demeurait impénétrable et glacial.

Déjà le désespoir s'insinuait chez la jeune femme, insidieusement. Une angoisse crispait sa gorge.

Chantal, décidée cependant à convaincre son mari, respira profondément, et, très vite, presque avec violence, elle s'écria :

– Michel ! votre lettre m'a bouleversée... Je vous aime. Oh ! je sais combien ce mot est

dévalué par les mensonges, par l'usage abusif qu'on en a fait. Votre lettre, voyez-vous, Michel, a provoqué chez moi l'effet d'un séisme. Quelle détresse en moi, quand j'ai envisagé que l'irréparable était possible, par ma faute, et non seulement parce que c'était ma faute, mais surtout pour l'irréparable lui-même !... Ne plus vous voir, ne plus sentir votre chère présence ! Je perdais à la fois mon amour et ma raison d'être.

Michel était troublé de ce discours, de cette passion soudaine. Jamais encore, il n'avait connu Chantal sous cet aspect.

– Quand je pense à votre longue patience, à la délicatesse avec laquelle...

– Chut...

Il avait posé son doigt en travers des lèvres de sa femme, mais elle était déchaînée à ce point qu'elle poursuivait avec fougue :

– Mon amour est fait de tout cela, Michel, ce n'est pas un amour comme on en trouve dans les romans. Il est fait d'amitié, d'estime, d'admiration, de fierté d'être votre femme et de

porter votre nom. Mais il a aussi des racines profondes. Et ce matin, quand j'ai senti sur moi le souffle du malheur, ce fut une douleur atroce qui remonta jusqu'aux sources de notre amour ; et maintenant j'ai la joie, le soulagement de savoir enfin que, dès le premier jour, je vous ai aimé sans m'en rendre compte.

En entendant les paroles de Chantal, le jeune homme, complètement bouleversé, laissait percer l'émotion qui l'assaillait.

La jeune femme sentit tout à coup que son mari l'avait prise dans ses bras, qu'il la serrait tendrement contre lui.

– Ma petite Chantal ! ma chérie !... est-ce bien vrai ?

– Michel...

Elle n'en put dire plus, son mari lui écrasait les lèvres dans un baiser brûlant.

Un toussotement nerveux les tira – combien de minutes plus tard ? – de ce doux nirvana où l'amour les avait entraînés. En vérité, il avait fallu plusieurs toussotements pour qu'ils

reprissent conscience.

Michel leva la tête et Chantal se retourna. Un officier d'aviation se tenait à quelques pas et derrière lui, au loin, arrivait un groupe d'hommes, tant civils que militaires.

– Monsieur Lancey, M. le ministre désirerait vous complimenter.

– La peste du ministre ! glissa à mi-voix le jeune homme à l'intention de sa femme.

Elle leva vers lui son regard lumineux chargé de tendresse.

– Le ministre ne sera pas long, mon chéri, et moi j'ai toute la vie.

Une seconde, les regards des deux jeunes gens se joignirent et ils purent y lire l'un et l'autre toute la promesse de l'amour qui les unissait enfin.

Cet ouvrage est le 324^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.